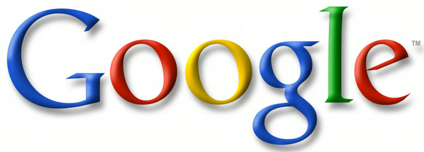
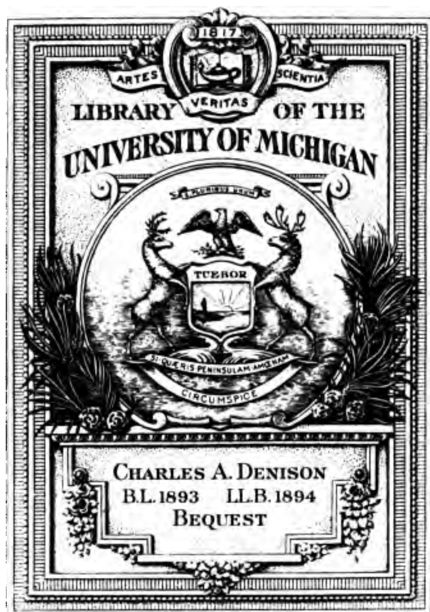

Google



La

Reine Jeanne

TRAGÉDIE PROVENÇALE EN CINQ ACTES ET EN VERS

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

FRÉDÉRIC MISTRAL



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC

La Reine Jeanne

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

20 exemplaires sur papier de Hollande.
10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

La
Reine Jeanne

TRAGÉDIE PROVENÇALE EN CINQ ACTES ET EN VERS

AVEC LA TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

FRÉDÉRIC MISTRAL



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



La Rèino Jano

TRAGÈDI PROUVENÇALO

EN CINQ ATE EMAI EN VERS

La Reine Jeanne

TRAGÉDIE PROVENÇALE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

Acò 's la couloundo
De noste plus-aut ;
Es la Magalouno
Di vièi Prouvençau.



INTRODUCTION





INTRODUCTION

Le dictionnaire de Moréri (Lyon, 1681) résume comme suit la vie de la reine Jeanne : « Jeanne I. de ce nom, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile, duchesse de Pouille et de Calabre, comtesse de Provence, etc., étoit fille de Charles de Sicile, duc de Calabre, qui mourut en 1328 avant son père Robert, et de Marie de Valois sa seconde femme. Elle n'étoit âgée que de dix-neuf ans, quand elle prit le soin du gouvernement de ses États aprez la mort de son ayeul, qui mourut en 1343 et qui l'avoit déjà mariée à son neveu André ou Andreasse de Hongrie. Ce mariage ne fut point heureux; parce que les inclinations de l'un et de l'autre étoient extrêmement contraires, et que le prince étoit conduit par un

moine cordelier, nommé Robert, et la princesse par une lavandière appelée Philipe Catenoise. Ces conseillers indiscrets porterent les affaires à l'extrémité, jusques à ce qu'André fut étranglé, l'an 1345. Les historiens désinteressez avoüent ingenument que Jeanne ne fut point coupable de cette mort, quoyque les autres l'accusent. Elle épousa en secondes nòces, le 2 août de l'an 1346, Loüis de Tarente, qui étoit son cousin; et elle se vit obligée de se retirer de Naples, pour éviter la fureur des armes de Loüis, roy de Hongrie, qui commit des violences extrêmes dans cet État. Jeanne appaisa pourtant toutes ces choses par sa prudence, et aprez avoir perdu ce second mari, le 25 mars 1362, elle épousa peu aprez un troisième, qui fut Jacques d'Aragon, infant de Majorque, lequel ne demeura pourtant pas longtemps avec elle. Ainsi se voyant une troisième fois veuve, elle prit, l'an 1376, une quatrième alliance avec Othon de Brunswich, de la maison de Saxe; et comme elle n'avoit point d'enfant, elle adopta son parent Charles de Duras... Ce prince ingrat se révolta contre la reine Jeanne sa bienfactrice... Il prit Naples, et puis il assiégea le Châteauneuf dans lequel étoit la reine Jeanne. Elle se rendit par capitulation. Charles de Duras la fit mener à Muro, dans la Basilicate, et il la fit mourir sept ou huit mois aprez. Elle étoit alors en la cinquante-

huitième année de son âge... Quelques auteurs disent qu'on la fit étouffer, d'autres qu'elle fut étranglée; mais la plus probable opinion est qu'on luy trancha la tête en 1382, le 5 may. On dit qu'un astrologue provençal, qui est sans doute un certain Anselme qui vivoit de ce temps-là, et qui est fort celebre dans l'histoire de Provence, interrogé quel seroit le mari de Jeanne encore jeune, il répondit: « Maritabitur cum *ALIO.* » *Ce dernier mot marque les noms de ses quatre maris, André, Loüis, Iacques et Othon. Au reste cette princesse avoit infiniment d'esprit, aimoit les sciences et les sçavans dont elle avoit grand nombre en sa cour, étoit liberale et bien faite, prudente, sage et qui ne manquoit pas de pieté. C'est elle qui vendit Avignon aux papes. Boccace, Balde et les autres sçavans de son temps parlent d'elle avec éloge.* »

Voici le portrait de Jeanne, d'après Scipion Mazzella, dans ses Vite dei Re di Napoli *(1596):* « *Giovanna fu di bellissimo aspetto, di faccia allegra e maestosa, con capelli biondi, color roseo, occhi grandi e neri, naso un poco in su, fronte larga e serena, ciglia arcuate, orecchie piccole.* »

Jeanne de Naples régna près de quarante ans sur le comté de Provence. Mais comme elle n'y vint qu'une fois ou deux, et qu'elle y apparut dans tout

l'éclat de sa beauté, les Provençaux gardèrent d'elle un souvenir ineffaçable. Tel l'éblouissement que laisse un météore. Cette illustre princesse, arrivant par la mer et d'un pays lointain, sur sa galère somptueuse, entourée du prestige de la souveraineté, de la jeunesse et du malheur, accueillie en Avignon avec toutes les pompes de la cour de Clément VI — devant lequel elle venait, éloquente et superbe, se justifier du crime dont la clameur publique la rendait responsable, — fut pour les Provençaux l'incarnation d'un rêve. La longueur de son règne, sa vie accidentée d'intermèdes brillants et de péripéties lugubres, ses luttes incessantes, ses efforts généreux pour réformer les abus (c'est par ses ordres que furent codifiés les Statuts et Coutumes de Provence), et, il faut aussi le dire, le défilé macabre de ses quatre maris, la popularisèrent à tel point que, des années après sa mort, les montagnards des Alpes la croyaient encore vivante et refusaient, dit-on, de reconnaître son successeur. L'autorité, la puissance royale avec son droit divin, semblaient avoir pris corps à perpétuité dans sa personne.

De cette popularité, encore vivace après cinq siècles, on peut s'en rendre compte et s'en faire une idée par l'emphase naïve de Jean de Nostredame : « Jeanne, dit le vieux chroniqueur (1575), royne de Jerusalem et de Sicile, comtesse de Provence, de Forcalquier et de

Puymont, pour ses grands sens et courage qu'elle avoit, gouverna si bien et avec telle prudence qu'elle purgea toutes ses terres des larrons, meschans et gens crimineux, tellement qu'on y pouvoit aller seurement et sans danger, ce que nulz des precedens roys ne sceurent fere ne achever. Elle refrena les granz seigneurs en si grande moderation, en chastiant leurs mœurs et coustumes dissolues et pernicieuses, qu'elle les amena et conduict à plus heureuse et honneste vie... Elle estoit magnifique et de grande gravité, et avec ce grandement constante et debonnere, sans fleschir legerement. Elle estoit belle et avoit l'honneur en singuliere recommandation, doulce, eloquente, faconde, et bien parlante toutes les langues vulgueres, et à tous agreable; prenant plaisir avoir aupres d'elle ordinerement des gens savans en toutes facultés, des poetes, orateurs, philosophes, astronomes, medicins et autres persones doctes, de quelque langue, nation ou religion qu'ilz fussent, ausquelz elle fesoit de beaulx et precieux dons et de grandes faveurs, et des poetes provensaulx escrivans à sa louange en leur langue vulguere et maternelle. Bref, elle fut douee de si grandes et singulières vertus qu'on l'estimoit plus divine que humeyne. »

La reine Jeanne appartient à ce groupe de figures historiques, telles que Caius Marius, Ossian, le roi

Arthur, le comte Raimond de Toulouse, notre bon roi René, la duchesse Anne de Bretagne, Roland, le Cid et autres, auxquelles se rattachent, dans la mémoire populaire, les légendes héroïques, les traditions de race, les monuments mystérieux. Dans la brume des siècles, pour le peuple de Provence, Jeanne domine encore, comme une bonne fée, l'histoire du pays au temps de son indépendance. Pour lui, tout le passé, plus ou moins vaporeux, c'est « le temps de la reine Jeanne. » Pour lui, la Rèino Jano *est la reine familière, idéale et mythique.*

Tous les châteaux, dont les pans délabrés et dorés par le soleil historient le paysage, comme à Salon, à Grans, à Ventabren, aux Pennes, à Saint-Marcel, à Digne, Riez, Tourves, Barjols, Pertuis, Château-Renard, lui ont appartenu. Tous les palais de la Renaissance, à Avignon, à Villeneuve, à Toulon, à Draguignan, à Lorgues, à Saint-Remy, ont été habités, ont été bâtis par elle.

Les sculptures murales, frustes et grandioses, les vieux chemins pavés, les carraires *que suivent les troupeaux transhumants, les arcades géantes, les anciens aqueducs, les tours, les ponts en ruines, tout ce qui frappe le vulgaire par son aspect antique ou merveilleux, porte son nom.*

Ainsi, aux environs d'Aix, un passage taillé de main

d'homme dans le roc est « l'Escalier de la Reine Jeanne. »

En 1820, on voyait, à la pointe d'un clocher de Sisteron, un étincellement de feux. C'était un bloc de cristal de roche. Le peuple l'appelait « le Diamant de la Reine Jeanne. » Les gens de Sisteron montrent aussi son « Jardin, » et Paul Arène, leur félibre, a chanté Font-Frédière, la fontaine où elle a bu :

Entre si det coulour de l'Aubo
Prenguè moun aigo, e la beguè;
Un page ié tenié sa raubo...
E moun aigo trefouliguè.

La paroisse de Salignac, où elle aurait fait ses couches, possède une belle croix ornée de vieux émaux : c'est « la Croix de la Reine Jeanne. »

On vénérait son buste dans l'église d'Allos, dont l'édification, comme celle de bien d'autres, lui est attribuée, pour un vœu fait à la suite d'une chute de cheval.

Au Mas de l'Audience, qui est perdu dans la Crau, elle tint son lit de justice. Au Castelas *d'Eyguières, on vous fait voir la pierre où siégeait la justicière; à Château-Arnoux, sa prison, et à Mont-Majour, sa statue.*

S'agit-il de quelqu'un qui a de la pécune ou de l'ar-

gent mignon? « Il sait où Jeanne dort, » disent nos paysans. S'il est question d'un beau diseur : « Il parle comme la belle Jeanne. » Une personne trop facile :

Acò 's la bello Jano,
Lou darrié la gagno.

La belle Jeanne est, pour nous autres Provençaux, ce que Marie Stuart est pour les Écossais : un mirage d'amours rétrospectives, un regret de jeunesse, de nationalité, de poésie enfuies. Et les rapports ne manquent pas entre les deux royales et tragiques charmeresses.

Jeanne fut-elle complice de la mort du prince André?

Si, à première vue, les apparences sont contre elle, les inculpations du temps sont loin d'être unanimes, loin surtout d'être probantes. Dans le procès, instruit après le drame par le grand-justicier Bertrand des Baux, aucun témoin ne l'incrimina; et dans la grande enquête ordonnée par le pape et reprise à deux fois, le roi Louis de Hongrie, si obstiné à la poursuivre, ne put alléguer que des soupçons.

« Beaucoup d'auteurs, dit l'historien Papon, assurent que Jeanne entra dans le complot. Jean Villani (Storie fiorentine, *Florence, 1587), qui a été suivi par le plus grand nombre des Italiens, l'affirme positivement. Il s'appuie du témoignage d'un gentilhomme de Hongrie,*

attaché au service du prince André. Mais quelle confiance peut-on avoir dans le récit d'un Hongrois, imbu des préjugés de sa nation contre la reine Jeanne ? Est-il vraisemblable qu'une princesse qui, jusqu'au moment de son mariage et du vivant du roi Robert, avait donné de si belles espérances, se dépouillât en moins de deux ans de tous les sentiments d'honneur, pour prendre le caractère d'une infâme courtisane ? »

Pétrarque, parlant de Jeanne et de son jeune mari, entourés de Hongrois, les compare à deux agneaux au milieu des loups. Dans une lettre datée de Vaucluse (août 1346), il déplore la mort du roi, mais sans allusion pourtant à la complicité de Jeanne.

Quant à Boccace, qui vécut à sa cour, il la proclame « l'orgueil singulier de l'Italie, si gracieuse, si douce et débonnaire, qu'elle semblait être plutôt la camarade que la reine de ses sujets. »

César d'Engenio Caracciolo, dans sa Napoli sacra *(1623), après avoir dit que le corps d'André fut d'abord inhumé dans une église d'Aversa, ajoute : Orsillo Minutolo, chanoine napolitain, voulut à ses frais le conduire à Naples, et le fit ensevelir dans la chapelle de Saint Louis, évêque de Toulouse. Puis François Capece, abbé de Mirabella, imitant la générosité d'Orsillo, lui éleva un sépulcre de marbre avec cette épitaphe :*

ANDREAE CAROLI UBERTI PANNONIAE REGIS F.

NEAPOLITANOR. REGI,

JOANNAE UXORIS DOLO ET LAQUEO NECATO,

URSI MINUTULI PIETATE HIC RECONDITO,

NE REGIS CORPUS INSEPULTUM, SEPULTUMVE FACINUS

POSTERIS REMANERET,

FRANCISCUS BERARDI F. CAPYCIUS

SEPULCHRUM, TITULUM, NOMEN QUE

P.

MORTUO ANNOR. XIX M CCC XLV

XIV KAL. OCTOB.

La chapelle de saint Louis ayant été reconstruite après le XVe siècle, les restes du roi André furent déposés dans un des murs et recouverts d'une simple pierre où l'inscription ci-dessus fut reproduite et se voit encore. Mais est-on bien certain que cette épitaphe accusatrice soit contemporaine du règne de Jeanne ? Est-il croyable qu'un abbé eût eu l'audace et le pouvoir de constater le crime et le déshonneur de Jeanne sur un monument public, du vivant et sous les yeux de la reine de Naples ?

Le même Engenio cite aussi quatre vers latins qui auraient été inscrits sur le mausolée de Jeanne, dans l'église de Santa Chiara :

Inclyta Parthenopes jacet hic Regina Johanna
Prima, prius felix, mox miseranda nimis;
Quam Carolo genitam mulctavit Carolus alter,
Qua morte illa virum sustulit ante suum.

Il est aujourd'hui reconnu que ces distiques de bel esprit sont apocryphes : simples jeux de lettrés, comme ces vers léonins qu'on fit courir à la même époque :

Regna regunt vulvæ, gens tota clamat simul : oh, veh!
Interitus regni est a muliere regi.

Traduction italienne :

La vulva regge, oimé! (gridan le lingue)
Il femminil governo il regno estingue.

Apocryphes également les prétendus Statuts relatifs aux filles folles de la ville d'Avignon, attribués à la reine Jeanne. Cette mystification, publiée la première fois par le médecin Astruc (De morbis venereis, *Paris, 1740), fut fabriquée à Avignon au XVIIIe siècle*.*

Les reproches de désordres dont on a tant chargé notre pauvre comtesse ne sont guère plus fondés que les légendes napolitaines relatives au Palazzo della regina

* J. M. Quérard, *Les supercheries littéraires dévoilées,* Paris, 1870.

Giovanna, *dont les ruines magnifiques se baignent dans la mer, sur la plage du Pausilippe. Les bonnes gens du golfe disent que c'était là, dans ce Palais de la Sirène, comme on le nomme aussi, qu'avaient lieu les orgies de la fameuse reine, et ils prétendent que des trappes, comme à la Tour de Nesle, y engloutissaient dans les flots les beaux galants victimes de la lubricité royale. Or ces ruines ne sont autres que celles d'un palais, élevé pour la duchesse Anna Carafa, par son époux Don Ramiro Guzman, qui fut vice-roi de Naples de 1637 à 1644. Ce qui a donné lieu à la croyance populaire, c'est d'abord le souvenir de la Sirène antique, Parthénope, que la fable plaçait dans cette baie enchanteresse, et ensuite une confusion que l'on a faite des deux reines qui, à peu d'intervalle, ont porté le nom de Jeanne sur le trône de Naples.*

En effet, Jeanne II, petite-nièce de la nôtre, se déshonora, dit Moréri, par ses mœurs dissolues.

Scipion Ammirato fait observer avec raison que si Jeanne Ire a contracté, peut-être un peu trop vite, quatre mariages successifs, ce fut parce qu'elle espérait avoir des héritiers directs, et pour de hautes raisons d'État.

Angelo di Constanzo remarque que si Jeanne n'eût pas été chaste, elle aurait préféré garder la liberté que lui assurait l'état de veuve.

Angelo da Perugia la qualifie de santissima, *et l'appelle* l'onore del mondo, la luce dell' Italia.

Le pape Innocent VI lui donne la Rose d'Or, et la grande voyante du XIV*e siècle, sainte Catherine de Sienne, lui écrit, bien après la mort du roi André, des lettres affectueuses dans lesquelles elle la nomme :* Venerabile madre in Gesù Cristo.

César Cantu la blâme d'avoir, dans sa jeunesse, montré du penchant pour les plaisirs : La corte sua fu dal bel principio una corte allegra. Con la recita dei sonetti di Petrarca e delle novelle di Boccaccio alternavansi i Giuocchi Florali ed i Tornei. *Le grand crime, vraiment, pour une souveraine d'Italie et de Provence, d'avoir aimé Tournois et Jeux Floraux, et d'avoir écouté les sonnets de Pétrarque et les nouvelles de Boccace !*

Il nous plait, quant à nous, de nous en rapporter au jugement du bon Giannone (1676-1748), qui concorde si bien avec nos traditions :

« *Giovanna I, dit cet historien dans sa* Storia civile del Regno di Napoli, *fu donna senza dubbio rarissima, che allevata sotto la disciplina del Re Roberto e dell' onesta e savia regina Sancia, governò il regno, quando fu in pace, con tanta prudenza e giustizia, che acquistò il nome della piu savia Regina que sedesse mai in sede regale, siccome dimostrano quelle*

poche sue leggi che ci lasciò, tutte ordinate à restituire l'antica disciplina nei Tribunali e nei Magistrati. Ed ancorche dal volgo fosse stata imputata allora, e dapoi da alcuni scrittori, che avesse avuto ella parte nella morte d'Andrea suo primo marito, nulladimanco dalle tante pruove, che ella diede della sua innocenza, gli uomini dabbene, e piu saggi di quei tempi, la tennero per innocente. Ma tolta questa nebbia, in tutto il resto della sua vita non s'intese di lei azione alcuna disonorata ed impudica... Fu Giovanna, come la qualifica Angelo da Perugia, religiossima, ed i monumenti che di lei abbiamo in Napoli, dimostrano quanta fosse stata grande la sua pietà e religione... Fu amantissima degli uomini di lettere, e ebbe sommamente à cuore i Giureconsulti e l'Università degli Studi... Ebbe gran pensiero di tener Napoli abbondante, non solo di cose necessarie al vitto, ma allo splendore ed ornamento della città... Fu nel vivere modestissima, e di bellezza che rappresentava piuttosto maestà che lascivia; ed in somma fu tanto graziosa nel parlare, si savia nel procedere, e si grave in tutt' i gesti, che parve bene erede dello spirito del gran Roberto suo avolo.* »

Tel est le prototype royal et populaire que nous avons

* Les documents italiens, cités dans cette notice, nous ont été fournis par le très obligeant et érudit confrère Enrico Cardona, *sòci* du Félibrige.

voulu restituer ici, dans la forme dramatique, d'après le concept provençal et les données exactes de l'histoire.

Les personnages que nous avons mis en scène, comme ceux qui figurent dans nos autres poèmes (Mireille, Calendal, le Tambour d'Arcole, Nerte), durent, vraisemblablement, s'exprimer en provençal, et c'est cette expression, absolument naturaliste, de la vie indigène par le franc parler local, qui fait la raison d'être de notre Félibrige.

Pour juger cette pièce, il faudra donc se mettre au point de vue des Provençaux, chez lesquels telle allusion, locution ou tirade, qui laissera froid le spectateur ou lecteur ordinaire, réveillera peut-être, et c'est un peu notre espoir, une émotion particulière.

Voici les œuvres de théâtre auxquelles a donné lieu la vie de notre héroïne :

1° En France : Jeanne Ire, reine de Naples, *tragédie en cinq actes et en vers, par Magnon, historiographe du roi (Paris, 1656).*

— Jeanne de Naples, *tragédie en cinq actes et en vers, par Laharpe, jouée au théâtre des Tuileries en 1781.*

— La Reine Jeanne, *opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Leuven et Brunswick, musique de Monpon et Bordèse, représenté à l'Opéra-Comique en 1840.*

2° En Italie : La Regina Giovanna, *tragédie par le marquis de Casanova, vers 1840.*

— Giovanna di Napoli, *drame lyrique en trois actes et un prologue, par Ant. Guislanzoni, musique de Petrella (Milan, 1875).*

— Giovanna I di Napoli, *drame en cinq actes et en vers, par N. Brunetti (Naples, 1881).*

3° En Angleterre : Andrea of Hungary; Giovanna of Naples; and Fra Rupert, *trilogie par W. Savage Landor (Londres, 1853).*

4° En Hongrie : Johanna es Endre, *drame magyar par M. Rakosi.*

Jean de Nostredame, enthousiaste lui aussi, comme tout bon Provençal, de la grande comtesse qui personnifia nos fastes romanesques, a voulu faire croire qu'un troubadour de Sisteron, Bertrand de Parasolz, fils d'un médecin de la reine Jeanne, aurait écrit « cinq belles tragedies des gestes de feu Jehanne : la premiere desquelles intitula L'Andriassa, *la seconde* La Tharanta, *la troisiesme* La Malhorquina, *la quatriesme* L'Allamanda, *en allusion des quatre maris qu'elle eust, la derniere* La Johannela *ou* La Johannada, *qui fut du nom d'elle : auxquelles ce poëte n'avoit rien oublié depuis que ceste royne fut de l'aage de six à sept ans, jusques à la fin de ses jours... Le present de ces cinq tragedies, qui valloyent tout le thresor du monde, fut*

faict secrettement par le poëte à Clement, septiesme du nom, pape, qui residoit en Avignon de ce temps, qui fut environ l'an 1383. »

Mais il est prouvé, hélas! que Bertrand de Parasolz et ses cinq tragédies n'ont jamais existé que dans l'imagination du brave Nostradamus. Puissent nos cinq actes remplacer, peu ou prou, les cinq pièces fantastiques du troubadour sisteronais, pour l'acquit de notre langue vis-à-vis de la Reine Jeanne!

Autre vœu : lorsque Avignon aura restauré son Palais des Papes, — et dans cette grand'salle aux voûtes gigantesques où, devant Clément VI, comparut la célèbre comtesse de Provence, — il faut que la Provence, au milieu des images des sept papes français, élève un jour, comme symbole de son histoire nationale, la statue hiératique de celle pour qui nos pères disaient, de son vivant, à leurs petits enfants : « Aimez Dieu et la Reine Jeanne. »

Maillane, 21 mai 1890.





LA REINE JEANNE

NORMO DI PERSOUNAGE

JANO, rèino de Naple e de Prouvènço, dins si vint an.

LOU PRINCE ANDRIÉU D'OUNGRIO, marit de la rèino Jano, dins si dès-e-vuech an.

FELIPINO LA CATANESO, gouvernanto de la rèino, dins si sieissanto an.

FRAI ROUBERT, preceptour dóu prince Andriéu, dins si cinquanto an.

LOUIS, PRINCE DE TARANTO, cousin de la rèino.

CARLE, PRINCE DE DURAS, cousin e bèu-fraire de la rèino.

AUFAN DE SISTEROUN, troubaire prouvençau.

JAN GANTÈUME, courtisan prouvençau.

BERTRAND DI BAUS, grand-justicié dóu reiaume.

FELIP DE CABASSOLO, evesque de Cavaioun, grand-cancelié.

ARTUS, grand-camarlen.

JAUFRET DE MARZAN, grand-amirau.

ROUBERT DE CABANO, fiéu de la Cataneso, dapifèr.

LOU COMTE DE TERLITZ, fibat de la Cataneso, boutibié.

LOU COMTE DE TRIVÈNTO, napoulitan.

GALIAS DE MANTO, courtisan.

MÈSTE ANSÈUME, astroulò.

FRANCÉS PETRARCO.

JAUME D'ARAGOUN, infant de Maiorco.

LOU PAPO CLEMÈNT VI.

LOU PAGE DRAGOUNET.

LA PRINCESSO MARIO, sorre de la rèino.

RÔLE DES PERSONNAGES

JEANNE, reine de Naples et de Provence, âgée de vingt ans.

LE PRINCE ANDRÉ DE HONGRIE, mari de la reine Jeanne, âgé de dix-huit ans.

PHILIPPINE LA CATANAISE, gouvernante de la reine, âgée de soixante ans.

FRÈRE ROBERT, précepteur du prince André, âgé de cinquante ans.

LOUIS, PRINCE DE TARENTE, cousin de la reine.

CHARLES, PRINCE DE DURAS, cousin et beau-frère de la reine.

AUFAN DE SISTERON, troubadour provençal.

JEAN GANTELME, courtisan provençal.

BERTRAND DES BAUX, grand-justicier du royaume.

PHILIPPE DE CABASSOLE, évêque de Cavaillon, grand-chancelier.

ARTUS, grand-chambellan.

GEOFFROY DE MARZAN, grand-amiral.

ROBERT DE CABANES, fils de la Catanaise, majordome.

LE COMTE DE TERLITZ, gendre de la Catanaise, échanson.

LE COMTE DE TRIVENTO, napolitain.

GALÉAS DE MANTOUE, courtisan.

MAITRE ANSELME, astrologue.

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

JACQUES D'ARAGON, infant de Mayorque.

LE PAPE CLÉMENT VI.

LE PAGE DRAGONET.

LA PRINCESSE MARIE, sœur de la reine.

SANCHO, fibo de la Cataneso, mouiè dóu comte de Mourcoun, Carle de Gambo-tezo.

ISÈUT, bailo dóu prince Andrièu.

UN ROUMIÈU.

UN BOURGÊS.

Capitàni de Gàrdi emé Gàrdi.

Dous Chivaliè oungrès.

Li Deputa d'Oungrio.

Li Segnour oungrès : Matias, Ladislau, Ladimir, Zapoly, Courrat, Gabor, Sigismound, Ricaut, etc.

Li Segnour italian e prouvençau.

Li Galiot, lou Come, lou Gabiè.

Li Conse de Marsibo, lou Cavaliè de Sant-Vitou, Marsibès e Marsibeso.

Lou Counsistòri dóu Sant-Coulège.

Li Damo de la Court.

Lou Pople.

Massiè, Varlet e Page.

SANCHE, fille de la Catanaise, femme du comte de Morcon, Charles de Gambateza.

ISEULT, nourrice du prince André.

UN PÈLERIN.

UN BOURGEOIS.

Capitaine des Gardes et Gardes.

Deux Chevaliers hongrois.

Les Députés de Hongrie.

Seigneurs hongrois : Mathias, Ladislas, Ladimir, Zapoly, Conrad, Gabor, Sigismond, Ricaut, etc.

Seigneurs italiens et provençaux.

Les Galériens, le Comite, le Gabier.

Les Consuls de Marseille, le Cavalier de Saint-Victor, Marseillais et Marseillaises.

Le Consistoire du Sacré-Collège.

Les Dames de la Cour.

Le Peuple.

Massiers, Valets et Pages.



ATE PROUMIÉ

Se passo dins lou jardin dóu palais de Naple.

SCENO PROUMIERO

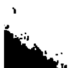
LA RÈINO JANO, AUFAN DE SISTEROUN, LI PRINCE DE DURAS E DE TARANTO, LOU CAMARLEN ARTUS, LOU PAGE DRAGOUNET, COURTISAN *e* COURTISANO *emé de libre en man o d'estrumen de musico.*

JANO.

Ajassen-nous un pau sus l'erbo, saren bèn.

S'assèton sus la tepo di bancau.

La bello visto que i'a d'eici! Descurbèn





ACTE PREMIER

Se passe dans le jardin du palais de Naples.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE JEANNE, AUFAN DE SISTERON, LES PRINCES DE DURAS ET DE TARENTE, LE CHAMBELLAN ARTUS, LE PAGE DRAGONET, COURTISANS *et* COURTISANES *avec des livres en main ou des instruments de musique.*

JEANNE.

Étendons-nous un peu sur l'herbe, nous serons bien.

Ils s'asseyent sur les bancs de gazon.

La belle vue qu'on a d'ici ! On découvre le pano-

L'espandidou de Naple e la mar e lis isclo...
Au cèu, uno candour que vous enébrio!

AUFAN DE SISTEROUN, *de dre.*

Gisclo,
Emé l'aigo di font e lou rai souleien,
Un flo de pouësìo ounte segur béurien
Lis engèni divin, que se noumon Vergéli
O Dante!

JANO.

A moun entour venguèsson tóuti éli,
Aufan! que, voulountié, pèr enlusi ma court
E de moun jouine règne engrandi li jour court,
N'en fariéu moun counsèu. La glòri la proumiero
Que dèu ambiciouna lou mounde, es la lumiero,
Car la joio e l'amour soun li fiéu dóu soulèu,
E lis art e li letro, acò 's li grand calèu!
Tambèn, i'a 'n noble mot que tène à moun usage,
Es de moun segne-grand, lou rèi Roubert lou Sage:
« Amariéu mai, disié, perdre la reiauta
Que lou Gai-Sabé... » Dau! iéu t'aviéu arresta,
Aufan: parlo-me 'n pau, aro, de ma Prouvènço,
Aquéu païs de Diéu, de cant e de jouvènço,
Qu'es lou plus fin jouièu de ma courouno d'or
E qu'ai pancaro vist, pauro! Lou rèi a tort
De me ié pas mena... Lèu-lèu, la vole vèire!



rama de Naples et la mer et les îles... Au ciel, une transparence enivrante!

AUFAN DE SISTERON, *debout.*

Il jaillit, avec l'eau des fontaines et le rayonnement solaire, un jet de poésie où les génies divins boiraient certainement, qu'ils se nomment Virgile ou Dante!

JEANNE.

Puissé-je, autour de moi, les avoir tous, Aufan! Bien volontiers, pour illustrer ma cour et de mon jeune règne grandir les journées brèves, j'en ferais mon conseil. La principale gloire que doit ambitionner le monde, c'est la lumière: car la joie et l'amour sont les fils du soleil, et les arts et les lettres, voilà les grands flambeaux! Aussi, je tiens à mon usage un noble mot — de mon aïeul le roi Robert le Sage :

« J'aimerais mieux, disait-il, perdre la royauté que le Gai-Savoir. » Allons! je t'avais arrêté, Aufan : parle-moi donc, maintenant, de ma Provence, ce pays de promission, de poésie et de jeunesse, qui est le plus fin joyau de ma couronne d'or, et que je n'ai pas encore vue, hélas! Le roi a tort de ne pas m'y conduire... Vite, vite, je veux la voir!

AUFAN DE SISTEROUN.

Rèino, un camin d'azur e lis coume lou vèire,
De Naple, quand voudrés, vous menara lèu-lèu
A Marsiho : la mar es vostro, — lou soulèu
E la mar soun partido atenènto à l'empèri
Di Prouvençau... Venès ! veirés un pople lèri
Qu'en farandoulejant vous rendra si respèt
E poutounejara l'estrai de vòsti pèd.
Emai un sort crudèu ague vincu Toulouso
E tra sus lou Miejour sa capo nivoulouso,
Vers lou Rose i'a 'ncaro un tros de paradis
Que soun flaire agradiéu à bèn liuen s'espandis.
La Prouvènço, Madamo, aquelo perlo vostro,
Dóu mounde es l'abréujat, lou mirau e la mostro.
Despièi l'urouso Niço ounte l'arange crèis,
Despièi lis Isclo d'Or ounte jogo lou pèis,
Jusqu'au bàrri neven que Briançoun aubouro,
A tóuti li belesso e tóuti li tempouro.
La Grèço, tout-de-long de si costo, a leissa
Si coulounìo, nis pèr lis oundo bressa ;
E Roumo, sa meirino e vièio gouvernanto,
Pèr si rous mounumen i'es enca douminanto.
En de rode, li fiéu di Sarrasin cafèr
Ié danson la mouresco au pèd di roucas fèr ;
E 'n d'autre, lou Crestian en devoucioun ié gleno
Li plour que i'escampè la bloundo Madaleno.
A voste dous poudé counsènto en generau,

AUFAN DE SISTERON.

Reine, un chemin d'azur, uni comme cristal, vous mènera de Naples, vite, vite, quand vous voudrez, à Marseille : la mer est à vous, le soleil et la mer sont les appartenances de l'empire provençal... Venez! vous verrez un peuple alerte qui, avec des farandoles, vous rendra ses respects et baisera l'empreinte de vos pieds. Encore qu'un sort cruel ait vaincu Toulouse et jeté son manteau brumeux sur le Midi, il reste vers le Rhône un coin de paradis dont l'arome plaisant fleure au lointain. La Provence, Madame, cette perle royale, est l'abrégé, la montre et le miroir du monde. Depuis l'heureuse Nice où croît l'orange, depuis les Iles d'Or où le poisson se joue, jusqu'au rempart de neige que Briançon élève, elle a tous les climats et toutes les beautés. La Grèce, le long de ses côtes, a laissé ses colonies, nichées que bercent les ondes; et Rome, sa marraine et vieille gouvernante, Rome y domine encore par ses monuments fauves. Ici, les fils des Sarrasins féroces y dansent la moresque au pied des rocs sauvages; et là, le Chrétien pieux glane les pleurs qu'y répandit la blonde Magdeleine. Accédant en général à votre douce autorité, là chaque ville vit

Chasco vilo aqui viéu de soun dre naturau,
E libramen travaio, o dor, o canto, o crido.
Marsiho tèn la mar e navego, alucrido;
Brignolo, Draguignan, óulivon; li Gavot
Fan de cuié de bos e gardon l'escabot;
Dóu Martegue, qu'es la Veniso prouvençalo,
De Touloun, de Frejus, lou pople pesco e salo:
Em' ourguei Arle mostro uno mar d'espigau;
Li Baussen fan la guerro; e voste Senescau
Dins Ais rènd la justiço.

JANO.

A prepaus de justiço,
Nous vèn, d'aqui pertout, un fum de cridadisso...
Qu'es acò? mi baroun, mis óuficié, belèu
Plumon la poulo? Se ié vau...

AUFAN DE SISTEROUN.

Venès-ié lèu,
Rèino! e li nivoulun que podon faire oumbrage,
Uno fes esvali davans voste carage,
Mountaren, se vous plais, enjusqu'à Sisteroun.

JANO.

Toun endré?

AUFAN DE SISTEROUN.

Moun endré! lou ro, lou capeiroun



de son droit naturel, et librement travaille, ou dort, ou chante, ou crie. Marseille tient la mer et navigue, âpre au gain; Brignoles, Draguignan, cueillent l'olive; les Gavots font des cuillers de bois et gardent le troupeau; au Martigue, qui est la Venise provençale, à Toulon, à Fréjus sont les pêcheurs et les saleurs; Arles montre avec orgueil ses moissons ondoyantes; les Baux, eux, font la guerre; et votre Sénéchal, dans Aix, rend la justice.

JEANNE.

A propos de justice, il nous vient, de tous ces lieux, une fumée de doléances... Qu'est-ce que c'est? Mes barons, mes officiers, peut-être, plument la poule? Si j'y vais...

AUFAN DE SISTERON.

Reine, venez-y vite! et les nuées légères qui ombragent l'horizon une fois dissipées devant votre visage, nous monterons, s'il vous agrée, jusques à Sisteron.

JEANNE.

Ton pays?

AUFAN DE SISTERON.

Mon pays! le roc, le chaperon et la clef de Pro-

E la clau de Prouvènço, e que fara, vous dise,
Mar e mount pèr la rèino.

JANO.

Alègre! me n'en fise.

Dóu tèms que parlon, lou page Dragounet fai la vòuto à l'entour emé uno damisello.

AUFAN DE SISTEROUN.

Prouvènço, acò se saup, es vuei lou trepadou
De l'univers.

Dragounet s'escacalasso.

JANO.

Anen! fau que rigue de tout...
Dragounet!

AUFAN DE SISTEROUN.

Li lahut carrejon de tout caire
Lou trafé di nacioun sus lou Prat de Bèu-Caire.
A Mount-Pelié, de milo e de milo escoulan,
Acampa de pertout, s'esquichon barbelant
Pèr ausi la paraulo e li dóutrino novo
De l'ilustre ensignaire Arnaud de Vilo-Novo.
En Arle, tant superbe es enca lou Lioun,
Que l'emperaire sènt que ié manco un raioun,
Se noun es counsacra, davans lou pople d'Arle,
Eiretié de Cesar, de Coustantin, de Carle...

vence, et qui fera, je vous le dis, monts et merveilles pour la reine.

JEANNE.

Très bien! je m'en rapporte.

Pendant le dialogue, le page Dragonet fait la volte à l'entour avec une demoiselle.

AUFAN DE SISTERON.

Aujourd'hui, c'est notoire, la Provence est le palier de l'univers.

Dragonet éclate de rire.

JEANNE.

Allons! il faut qu'il rie de tout... Dragonet!

AUFAN DE SISTERON.

Les tartanes charrient de toute part le trafic des nations sur le Pré de Beaucaire. A Montpellier, des mille et des mille écoliers, rassemblés de partout, se pressent palpitants pour ouïr la parole et les nouvelles doctrines de l'illustre enseigneur Arnaud de Villeneuve. En Arles, le Lion est tellement superbe encore, que l'empereur lui-même sent sa gloire incomplète s'il n'est pas consacré, devant le peuple d'Arles, héritier de César, de Constantin, de Charlemagne... Enfin, en Avignon est le pape! grandeur,

Enfin, en Avignoun, i'a lou papo! grandour,
Poudé, magnificènci, e poumpo e resplendour
Que mestrejon la terro e fan, sènso messorgo,
Boufa l'alen de Diéu i ribo de la Sorgo.

DRAGOUNET.

Em' aquéu dóu mistrau... *O bella Napoli,*
Contro Avignoun siés rèn!

JANO.

Dragounet!

DRAGOUNET.

Ai fali.

JANO.

Parlaras quand lou fiò sara cubert.

DRAGOUNET, *partènt em' uno damisello de chasco man.*

A courre?

JANO.

Lou fòu!

DRAGOUNET.

O, s'amas miés, mignoto, à freto-mourre...

Fai vejaire de lis embrassa.

pouvoir, magnificence et resplendissement qui dominent la terre et font, réellement, souffler l'haleine de Dieu sur les rivages de la Sorgue.

DRAGONET.

Et celle du mistral... *O bella Napoli,* tu n'es rien auprès d'Avignon!

JEANNE.

Dragonet!

DRAGONET.

J'ai failli.

JEANNE.

Tu parleras après le couvre-feu.

DRAGONET, *partant, une demoiselle de chaque main.*

A la course?

JEANNE.

Le fou!

DRAGONET.

Ou, si vous préférez, à frotte-museau, mignonnes!

Il fait semblant de les embrasser.

JANO.

E dins nosto ciéuta d'Avignoun, Clemènt Sièis
Noun se languis? Cresès que ié rèste?

AUFAN DE SISTEROUN.

Parèis
Que la desoulacioun de Roumo pau lou toco...
En aqueste moumen, aubouro sus la roco
Un castelas tant fort que, pèr l'eternita,
Se vèi proun que la Glèiso aqui vòu s'asseta.

JANO.

Emé tout soun terraire, au papo quand fauguèsse
Vèndre noste Avignoun, ah! basto que fuguèsse!
Car ansin lou rebat, lou vièi trelus rouman
Dóu mounde catouli, s'apound coume un diaman
A noste diadèmo... Aquéu prestige eterne
De Roumo, soulamen, noun es pancaro terne,
E, n'ai pòu, la grand véuso, à forço de ploura,
Veirés qu'à tèms o tard soun rèi vai recoubra.

AUFAN DE SISTEROUN.

Roumo? An bèu, eilalin, glourifica soun Tibre,
E nouma de tribun e se prouclama libre:
Roumo, sènso lou papo, es un desert, un noum.
La Roumo triounflanto es vuei en Avignoun.

JEANNE.

Et dans notre cité d'Avignon, Clément VI ne s'ennuie pas? Pense-t-on qu'il y reste?

AUFAN DE SISTERON.

Il paraît que la désolation de Rome le touche peu... En ce moment, il élève sur le roc un château dont la masse montre bien que l'Église veut, pour l'éternité, établir là son siège.

JEANNE.

Avec tout son terroir, dussions-nous vendre notre Avignon au pape, ah! plût au ciel que cela fût! car ainsi le reflet, le vieil éclat romain du monde catholique s'ajoute comme un diamant à notre diadème... Seulement, ce prestige éternel de Rome n'est pas encore terni; et, j'en ai peur, la grande veuve, à force de pleurer, tôt ou tard, vous le verrez, va recouvrer son roi.

AUFAN DE SISTERON.

Rome? Ils ont beau, là-bas, glorifier leur Tibre et nommer des tribuns et proclamer leur liberté: Rome, sans le pape, est un désert, un nom. La Rome triomphante est aujourd'hui en Avignon. Là, de

Aqui, de touto gènt uno foulo gourriero,
Dins la sedo e la pourpro, engorgo li carriero :
Prince menant sa court, e duquesso e baroun,
Poudestat emai conse à rouge capeiroun,
Embassadour de rèi o bèn de republico,
Dansaire, jougadou, pourtaire de suplico,
Ufanous cardinau o doulènt flagelant,
E courtisano folo e mounge e capelan,
A pèd coume à chivau, en proucessioun, à bóudre,
Dóu Vatican nouvèu bouion souto li fóudre.

DRAGOUNET.

Que bourboui !

JANO.

Dragounet !

DRAGOUNET.

Fau qu'anen vèire acò...

JANO.

Vai vèire, eila-darrié, se canton li cocò...

DRAGOUNET *part en cantant :*

Canto, canto, cigaleto !
Fai brusi ti cimbaleto...

toute nation, dans la soie et la pourpre, une foule brillante obstrue les rues : princes menant leur cour, et barons et duchesses, podestats et consuls en chaperon rouge, ambassadeurs de rois ou bien de républiques, danseurs, joueurs et porteurs de requêtes, fastueux cardinaux ou flagellants contrits, moines et prêtres et courtisanes folles, à pied comme à cheval, en procession ou pêle-mêle, bouillonnent sous les foudres du Vatican nouveau.

DRAGONET.

Quel tohu-bohu !

JEANNE.

Dragonet !

DRAGONET.

Il faudra aller voir ça.

JEANNE.

Va voir si les cigales chantent, là derrière.

DRAGONET *part en chantant :*

Chante, petite cigale,
Fais bruire ta cymbale...

JANO.

I'a Petrarco, pamens, que dins si vers divin
Se doulouiro, bèu Diéu, e se plan sènso fin
D'Avignoun : aleva lou palais di Coulouno
Ounte lojo, — pèr éu es uno Babilouno,
Uno font de doulour, un nis de traite, un prat
Plen de marrìdis erbo, un toumple...

AUFAN DE SISTEROUN.

Es un ingrat!
D'enfanço aguènt begu l'aire de nòsti colo,
D'enfanço aguènt nourri soun engèni à l'escolo
De nòsti fièr Troubaire e mèstre en Gai-Sabé,
Petrarco ignoro-ti que la font, lou sambé
De soun amour celèste e l'astre que l'empuro
Es uno Avignounenco autant bello que puro?
Coume un que, pèr un flèu sa raço un jour mourènt,
Eireto, à-n-éu tout soul, de tóuti si parènt,
Ansinto dins Vau-Cluso, au cantaire de Lauro,
De nòsti vièi pouèto empourta pèr uno auro
La glòri touto en plen es toumbado...

LOU CAMARLEN.

Lou rèi!



JEANNE.

Mais, dans ses vers divins, Pétrarque cependant se lamente, grand Dieu! et se plaint sans cesse d'Avignon : excepté le palais Colonna où il loge, pour lui c'est une Babylone, une fontaine de douleur, un nid de traîtres, un pré plein d'herbes vénéneuses, une fondrière...

AUFAN DE SISTERON.

L'ingrat! Dès son enfance ayant bu l'air de nos collines, ayant nourri son génie, dès l'enfance, à l'école de nos fiers Troubadours et maîtres en Gaie-Science, Pétrarque ignore-t-il que la source, que l'appeau de son amour céleste et l'astre qui l'attise, est une Avignonaise aussi belle que pure? Pareil au survivant qui, perdant en un jour, par un fléau, toute sa race, hérite, à lui tout seul, de tous les siens, ainsi de nos vieux poètes emportés par l'orage, dans Vaucluse, au chantre de Laure, la gloire tout entière est échue...

LE CHAMBELLAN.

Le roi!

SCENO II

LI MEME, LA RÈINO JANO, LOU PRINCE ANDRIÈU *acoumpagna de* FRAI ROUBERT.

ANDRIÉU.

Tè ! d'uno court d'amour vaqui tout l'aparèi :
Balarino, jouglar, cantarello, troubaire...
E quinte grèu devis èro en questioun, coumpaire
Aufan de Sisteroun ? èro-ti de saché
Se l'amour noun se nègo au nouviau beneché ?
O bèn de recerca se la dono presènto
Enauro l'amourous autant coume l'absènto ?

JANO.

Andriéu, i'a de prepaus que soun d'un paure goust...
E pièi vòsti prejit devènon fastigous.

ANDRIÉU.

E pèr quau règno, i'a, sènso que vous l'ensigne,

SCÈNE II

LES MÊMES, LA REINE JEANNE, LE PRINCE ANDRÉ *accompagné de* FRÈRE ROBERT.

ANDRÉ.

Tiens ! d'une cour d'amour voilà tout l'appareil : ballerines, jongleurs, cantatrices, trouvères... Et quelle question grave était sur le tapis, compère Aufan de Sisteron ? Était-ce de savoir si l'amour point ne se noie au bénitier des noces ? ou bien de rechercher si la dame présente exalte l'amoureux autant comme l'absente ?

JEANNE.

André, certains propos sont d'un goût médiocre, et d'ailleurs vos sarcasmes deviennent fastidieux.

ANDRÉ.

Et pour qui règne, Jeanne, sans vouloir vous l'en-

Jano, de siuen plus aut e de soucit mai digne
Qu'aquéu di rimo vuejo e di prepaus d'amour.

JANO.

Andriéu, escoutas-me, sènso mai de rumour.
Noste grand, aquéu rèi de bounoumìo antico,
Creseguè de coumpli soun obro poulitico
En nousant de sa raço ilustro li dous bout,
Iéu, sa pichoto-fiho, e vous, soun bèu nebout.
Mai la tèndro couloumbo e l'esparvié sóuvage
An de peno à trachi dins lou meme estivage.
Vous, nascu dins la nèblo, au pèd dis agavoun
Dóu Danùbi, au mitan de vòstis Esclavoun,
A contro-cor, vesès, dins Naple ma patrìo,
Autris us, autro lengo, autro lèi qu'en Oungrìo...
Iéu, pecaire! abarido au cant di Troubadour,
En visto de la mar trelusènto, à l'óudour
Di floureto, au mitan di balado galoio,
Dequé i'a d'estounant...

ANDRIÉU.

Que visqués dins la roio?

JANO.

Noun! mai qu'en gai devis m'espace un moumenet...
Un rèi, vers li Barbare, un comte, un barounet,
Emai que mange ferme e begue à pleno coupo,

eigner, il y a des soins plus hauts et des soucis plus lignes que ceux des rimes creuses et des propos l'amour.

JEANNE.

André, sans plus de rumeur, écoutez-moi. Notre ïeul, ce monarque d'antique bonhomie, crut ccomplir son œuvre politique en nouant les deux outs de son illustre race, moi, sa petite-fille, et ous, son beau neveu. Mais la tendre colombe et 'épervier sauvage malaisément s'élèvent dans le nême séjour. Vous, né dans le brouillard, au pied les ajoncs du Danube, au milieu de vos Slaves, ous voyez à contre-cœur, dans mon pays de Naples, utres coutumes, autre langage, autre loi qu'en Hongrie... Moi, pauvrette ! élevée au chant des Troubadours, devant la mer resplendissante, à l'odeur les fleurettes, au milieu des danses joyeuses, qu'y a-t-il d'étonnant...

ANDRÉ.

Que vous viviez dans les galas ?

JEANNE.

Non ! mais qu'un court instant je me récrée en gais devis... Un roi, chez les Barbares, un comte, un petit baron, pourvu qu'il mange ferme et boive à

Emai qu'au chapladis coundugue fièr sa troupo,
Emai que siegue dur e mestreje feroun,
Passara pèr grand rèi, grand comte, grand baroun.
Mai, encò di nacioun que lou tèms civiliso,
La man que tèn lou fren dèu èstre douço e liso.
Lou gouvèr, dins sa pourpro, aqui pòu s'amaga;
Lou gàubi, noun la forço, aqui dèu s'emplega;
E lou det d'uno rèino afablo, abourgalido,
Fai clina mai de front qu'uno espaso enmalido.

ANDRIÉU.

A l'avans! zóu! en fèsto arrouinas lou Tresor!

JANO.

Quand semenas la joio, es la joio que sort.

ANDRIÉU.

Dins lou fum di lausenjo emé di girandolo,
Zóu! vous estalouirant coume uno bloundo idolo,
Leissas-vous encensa pèr un vòu d'enguentié!

JANO.

Voulès que moun palais devèngue un mounastié?
Quand m'aduson, li prince e li rèi, soun óumage,
Fau dounc que rèste aqui frejo coume un image!
De que me servirié d'avé vint an, d'avé

pleine coupe, et qu'il mène ses gens au carnage fièrement, et qu'il soit dur, impérieux, farouche, passera pour grand roi, grand comte, grand baron. Mais, chez les nations que le temps civilise, la main qui tient le frein doit être douce et fine; là le gouvernement peut, dans sa pourpre, se cacher; là doit être employé l'art politique, non la force; et le doigt d'une reine affable et libérale fait ployer plus de fronts qu'une épée furibonde.

ANDRÉ.

En avant! et ruinez en fêtes le Trésor!

JEANNE.

Lorsqu'on sème la joie, eh! c'est la joie qui lève.

ANDRÉ.

Dans la fumée des girandoles et des louanges, eh bien! vous étalant comme une blonde idole, laissez-vous encenser par un troupeau d'adulateurs!

JEANNE.

Voulez-vous que mon palais devienne un monastère? Lorsqu'ils m'apportent leur hommage, les princes et les rois, faut-il donc rester là froide comme une statue? Que me servirait-il, pour lors,

Lou bonur d'agrada (que se tourno en devé
Pèr uno rèino), se, la Maio dóu reiaume,
Noun leissave li flour envahi moun bescaume!

ANDRIÉU.

Es acò... Pièi, dóu tèms que pouëticamen
Tenès aquéli gai e fin resounamen,
Li prouvinço, pertout, mousquejon indoucilo:
L'Aragoun insoulènt segnourejo en Sicilo;
Li Guèlfe, nòsti vièi mantenedou, qu'antan
Avien pèr prouteitour lou rèi napoulitan,
Au pèd di Gibelin fau que baison la terro.
Lou marrit Mount-Ferrat nous auso leva guerro!
Quau nous grèujo eilavau, quau nous raubo eilamount;
Lou matre de Savoio agarris lou Piemount,
La lùri genouveso arrapo Ventimiho...

JANO.

E dóu tèms, moun segnour fai sa guerro en famiho.

ANDRIÉU.

Teisas-vous, que n'i'a proun d'escorno de tout biais!
L'avèn que trop soufert, un role ansin, de niais!
D'ciçò remembras-vous, o desdegnouso rèino,
E lou ferre, se fau, sourtira de la guèino!
Saubren, quand sara l'ouro, aganta nosto part,
E quau nous es lioun, ié saren leoupard!

d'avoir vingt ans, d'avoir le bonheur de plaire (qui devient un devoir pour une reine), si, étant du royaume et du mois de Mai déesse, je ne laissais les fleurs envahir mon balcon!

ANDRÉ.

C'est cela... Et pendant qu'en termes poétiques vous tenez ces joyeux et subtils raisonnements, les provinces indociles de toute part s'agitent: l'Aragon insolent règne en Sicile; les Guelfes, nos vieux partisans, qui autrefois avaient pour protecteur le roi de Naples, doivent baiser la terre aux pieds des Gibelins! Le petit Montferrat ose nous déclarer la guerre! L'un nous gruge par le bas, l'autre nous vole par le haut; la martre de Savoie attaque le Piémont, Vintimille est saisi par la loutre de Gênes...

JEANNE.

Et mon seigneur guerroie, entre temps, dans sa famille.

ANDRÉ.

Silence! assez d'insultes de toutes les façons! Nous n'avons que trop subi ce rôle de jocrisse! Rappelez-vous ceci, ô reine dédaigneuse, — et le fer, s'il le faut, sortira de la gaîne! — nous saurons, vienne l'heure, prendre ce qui nous revient, et, pour qui nous est lion, nous serons léopard!

JANO.

Prince! óublidas segur que iéu siéu Dono Jano,
Pèr la gràci de Diéu (e moun cap) soubeirano
De Naple, de Sicilo e de Jerusalèn,
Coumtesso de Prouvènço! e que vous, tout valènt
Que fugués, sias vengu de deforo, pèr èstre
Moun cavalié servènt, Andriéu, e noun moun mèstre.

ANDRIÉU.

De servènt e d'esclau n'i'a pas proun coume acò?
Dóu mouloun, pas verai? fau nous metre à la co!
E lou rèi, o dóu-mens lou coundana que porto
Aquéu noum, restara, coume un chin, à la porto,
Dóu tèms que li menin e li cerco-dina
Celebraran, Amour, toun règne afourtuna!

JANO.

De nosto privadié quau vous a mes deforo?
Estrassant lou pegin, Andriéu, que vous devoro,
Quau vous empacharié de sèire dins lou round
De noste delicious e gènt *Decameroun?*

ANDRIÉU.

Pèr entèndre legi li novo de Boucàci?

JEANNE.

Prince ! vous oubliez que je suis Madame Jeanne, par la grâce de Dieu (et mon chef) souveraine de Naples, de Sicile et de Jérusalem, comtesse de Provence ! et que vous, tout vaillant que vous soyez, vîntes de dehors pour être mon cavalier servant, André, et non mon maître.

ANDRÉ.

De servants et d'esclaves, n'en est-il point encore assez ? Il faut, n'est-ce pas ? nous mettre à la queue de la foule ! et le roi, ou du moins le condamné qui porte ce nom, restera, comme un chien, à la porte, pendant que les mignons et les écornifleurs célébreront, Amour, ton règne fortuné !

JEANNE.

Vous a-t-on mis hors de notre intimité ? Chassant l'humeur chagrine qui vous dévore, André, qui vous empêcherait de siéger dans le cercle de notre délicieux et charmant *Décaméron ?*

ANDRÉ.

Pour entendre lire les nouvelles de Boccace ?

JANO.

Noun, segnour; mai belèu, pèr ausi la prefàci
De tout un mounde nòu, ounte li rèi saran
Aquéli que lou mai de lumiero faran :
Car uno èro de gau, de lus, de couneissènço,
Que l'on pòu justamen bateja Reneissènço,
A l'ourizount uman, me sèmblo qu'espelis.
De Naple à-n-Avignoun touto amo trefoulis
I plang armounïous de noste grand Petrarco;
La Grèço, cade jour, dins nòsti port desbarco
Li resplendènt tresor de soun Antiqueta;
Li sant dóu paradis pèr Giotto soun pinta;
En un mot tout me dis que lou cèu predestino
Un reviéure de glòri à la terro latino...
Triounfle esperitau, que te veguen o noun,
T'aurai rava dóu-mens, e basto que moun noum
Marquèsse lou clarun de toun aubo amirablo!

AUFAN DE SISTEROUN.

Es uno bouco d'or!

LOU PRINCE DE DURAS.

Es bello!

LOU PRINCE DE TARANTO.

Es adourablo!

JEANNE.

Non, seigneur; mais, peut-être, pour entendre la préface de tout un monde neuf, où les rois seront ceux qui feront plus de lumière : car une ère de joie, de clartés, de savoir, que l'on peut baptiser, à bon droit, Renaissance, me semble éclore à l'horizon humain. De Naples à Avignon, toute âme est transportée aux harmonies plaintives de notre grand Pétrarque; la Grèce, chaque jour, débarque dans nos ports les splendides trésors de son Antiquité; les saints du paradis sont peints par Giotto; en un mot, tout me dit que le ciel prédestine un renouveau de gloire à la terre latine... Triomphe de l'esprit, que je te voie ou non, je t'aurai rêvé du moins, et mon nom puisse-t-il marquer le clair lever de ton admirable aurore!

AUFAN DE SISTERON.

C'est une bouche d'or!

LE PRINCE DE DURAS.

Elle est belle!

LE PRINCE DE TARENTE.

Adorable!

JANO, *à-n-Andrièu, em' un sourrire.*

A-Diéu-sias !

S'envai emé sa court.

JEANNE, *à André, avec un sourire.*

Adieu !

Elle s'en va avec sa cour.

SCENO III

LOU PRINCE ANDRIÉU, FRAI ROUBERT.

ANDRIÉU.

Frai Roubert! ah! que siéu malurous!
La vèire ansin, de-longo, em' un rai d'amourous,
Que ié courron après en ié fasènt l'aleto,
Courteja, galeja, fouleja risoulèto,
E dins lou nouvelun de mi dès-e-vuech an,
Tout soulet, au mitan d'aquéu mounde meichant,
Èstre, iéu, lou marran que tóuti l'estrangisson!
Èstre, iéu, l'estrangié que tóuti lou fugisson!

FRAI ROUBERT.

Enjanço d'esparvié, que lou mascle vau mens
Que lou femèu! es vous, es vous lou rèi, pamens!

ANDRIÉU.

O, lou rèi de la favo e lou rèi di cigalo,

SCÈNE III

LE PRINCE ANDRÉ, FRÈRE ROBERT.

ANDRÉ.

Frère Robert! suis-je donc malheureux! La voir ainsi, toujours, entourée d'un troupeau d'amoureux, de galantins qui la poursuivent, tenir cour, coqueter et folâtrer rieuse, et dans mes dix-huit ans, à la fleur de l'âge, isolé au milieu de ce monde méchant, être, moi, le paria que tous rebutent! être, moi, l'étranger que tout le monde fuit!

FRÈRE ROBERT.

Engeance d'épervier, dont le mâle vaut moins que la femelle! C'est vous, c'est pourtant vous le roi!

ANDRÉ.

Oui, le roi de la fève et le roi des cigales, qui

Que viéu de regardello... e pago la regalo
Emai li tambourin!

FRAI ROUBERT.

O prince mal-astru!

ANDRIÉU.

E pièi vos pas que iéu m'envague sournaru,
A travès di mountagno e di séuvo, e que brame
I roucas ma rancuro, e que, tout lou sanclame
Dóu jour, dintre li bos, en cassant lou ferun,
Esvarte moun gounflige emai moun amarun!

FRAI ROUBERT.

O maridage fèr!

ANDRIÉU.

Tu, mounge, pos pas saupre
La cremesoun d'amour que dins lou sang pòu caupre,
Quand uno femo ansin, bello coume n'i'a ges,
Pèr refoulèri vòu qu'à si pèd flamejés!
E quand vous cresias pièi à flot, nadant sus l'aigo,
En vous apercevènt que, trufandiero e vaigo,
Tóuti si blandimen, acò n'es qu'un simbèu,
E qu'à l'un coume à l'autre elo fai lou bèu-bèu,
Dins la mort, souto terro, oh! que vaudrié mai jaire!
Quau me deliéurara d'aquéli courtejaire,

regarde manger, lui..., et paye le festin et la musique !

FRÈRE ROBERT.

O prince infortuné !

ANDRÉ.

Et puis tu ne veux pas que je m'en aille, sombre, à travers les forêts et les montagnes, et que je crie aux rochers ma rancune, et que, tout le long du jour, au milieu des bois, en chassant les fauves, j'exhale mes sanglots avec mon amertume !

FRÈRE ROBERT.

O mariage étrange !

ANDRÉ.

Moine, tu ne peux pas, toi, connaître l'amour qui embrase le sang, lorsqu'une pareille femme, belle comme il n'en est pas, veut, par caprice, qu'à ses pieds vous brûliez ! Et puis, quand vous pensez être à flot et nager, en vous apercevant, dans sa railleuse nonchalance, que toutes ses faveurs ne sont que pour la montre, et qu'à l'un comme à l'autre elle fait belle mine, oh ! dans la mort, sous terre, qu'il vaudrait mieux être couché ! Qui me délivrera des faiseurs de chansons, de ces pestes de

Fasèire de cansoun, jouglar, galo-bon-tèms,
Que la vano Prouvènço a coungreia toustèms!

FRAI ROUBERT.

La plago, vès-l'aqui! Purgas-me dounc la salo
D'aquelo gastaduro e foulié prouvençalo...
La rèino, de soun age a li feble : ié plais
D'entèndre si lausour brusi dins lou palais...
E quau, sènso freni, penetrara li rouino,
Lou mau que podon faire en aquelo amo jouino
La licènci de court emé soun teta-dous
E lou remoulimen d'un païs vouluptous?
Dóu palais, de la court e di cargo publico,
Prouvençau o Loumbard, tout ço qu'es de la clico,
Zóu deforo! Noun es qu'aquéli dos nacioun
Que dins lou cor de Jano empuron l'aversioun.
Metès à soun entour, aussas i gràndi plaço
Vòstis Oungrés fidèu, aquelo forto raço
Que tèn proun de vertu dins sa rudo frejour
Pèr vous garda milo an lou scètre dóu Miejour.

ANDRIÉU.

Es aspro l'entre-presso, ami! Vènes de vèire,
Adès, emé quet èr auturous e vincèire
Pèr elo a reclama l'empèri soubeiran.

FRAI ROUBERT.

Au mounde i'a 'n poudé qu'es encaro plus grand,

ur, de ces jongleurs et libertins que la vaine Pronce fit pulluler dans tous les temps ?

FRÈRE ROBERT.

La plaie, la voilà ! Purgez-moi la maison de cette ›urriture et folie provençale... La reine a les faiesses de son âge : il lui plaît d'entendre ses uanges résonner dans le palais... Et qui donc, ns frémir, pénétrera les ruines, le mal que dans :tte âme jeune peuvent faire la licence, les flattees des cours et la molle influence d'un climat ɔluptueux ? Du palais, de la cour et des emplois ublics, Provençaux ou Lombards, toute la coterie, hassez-les ! car ce n'est que ces deux nations-là qui, ans le cœur de Jeanne, attisent l'aversion. Placez utour d'elle, élevez aux grandes charges vos fidèles Iongrois, cette forte race qui, dans sa froideur rude, orte assez de vertu pour vous garder mille ans le :eptre du Midi.

ANDRÉ.

L'entreprise est ardue, ami ! Tu viens de voir, ›ut à l'heure, de quel air absolu et vainqueur elle réclamé pour elle l'empire souverain.

FRÈRE ROBERT.

Seigneur, il est au monde un pouvoir plus grand

Segnour! un poutentat que noun a ges d'armado
E que d'un pole à l'autre estènd sa renoumado,
Que ligo o que desligo à soun grat, que mantèn,
Fai o desfai li trone en mèstre ounnipoutènt,
Es lou papo! Segnour, prenès-lou pèr aubitre;
De rèi, à voste tour, demandas-ié lou titre;
E quand lou Paire Sant aura sus voste front
Mes la sacrado ouncioun, poudèn brava lou tron.

ANDRIÉU.

Bon à dire! mai elo, aquelo Cleoupatro
Superbo, que moun cor, mau-grat tout, idoulatro,
Quand iéu l'aurai macado e dountado que mai,
Pourra-ti, frai Roubert, me perdouna? Jamai!...
E se noun ai en plen lou mèu de si caresso,
L'empèri universau m'es un gourg d'amaresso!
Ah! tambèn, i'a de fes qu'à soun còu me trariéu
En senglutant, e d'autro ount l'escoutelariéu!

FRAI ROUBERT.

Diéu garde nosto nau dóu brand de la baleno
E nous preserve, Andriéu, dóu cant de la Sereno!
De regna sus lis ome un que mord l'ambicioun,
Proumié, souto si pèd dèu cauca li passioun.
Se Vosto Majesta, prince, uno fes recoubro
Soun scètre, aura lou scètre e lou restant de-soubro!
Uno fes lou timoun aganta coume fau,
Sus vòsti dre de rèi uno fes à chivau,

encore! un potentat qui n'a point d'armée, et qui étend sa renommée d'un pôle à l'autre, qui lie ou qui délie à son gré, qui maintient, fait ou défait les trônes en maître tout-puissant, c'est le pape! Seigneur, prenez-le pour arbitre; demandez-lui le titre de roi à votre tour; et, quand sur votre front le Saint-Père aura mis l'onction sacrée, nous pouvons braver la foudre.

ANDRÉ.

Bon à dire! mais elle, cette superbe Cléopâtre, que, malgré tout, idolâtre mon cœur, quand je l'aurai blessée et domptée encore plus, pourra-t-elle, frère Robert, me pardonner? Jamais!... Et si je n'ai pour moi le miel entier de ses caresses, l'empire universel m'est un gouffre d'amertume! Aussi, il est des fois où je me jetterais sanglotant à son cou, et d'autres où je la poignarderais!

FRÈRE ROBERT.

Dieu garde du roulis de la baleine notre nef et ious préserve, André, du chant de la Sirène! Celui ui veut régner sur les hommes, avant tout, doit uler aux pieds ses passions. Si Votre Majesté, rince, une fois recouvre son sceptre, elle aura le eptre et le reste en surplus! Une fois le timon npoigné comme il faut, une fois à cheval sur vos

Elo-memo, estounado, esbalauvido, urouso
De se sèntre sarra d'uno man pouderouso,
La rèino à voste amour vai tourna sus-lou-cop,
Car l'èurre amo lou chaine e desdegno l'isop.

ANDRIÉU.

Zóu dounc! e crèbo enfin, jalousié devouranto!
Famous cousin Duras! bèu prince de Taranto!
Napoulitan feloun, arrougant Prouvençau,
A deman! e veguen quau es mèstre o vassau!

LA CATANESO, *intrant.*

La rèino, mounsegnour, vous demando.

ANDRIÉU.

La rèino?...
Que vòu?

E part.

roits régaliens, elle-même éblouie, étonnée, en-
ıantée de se sentir étreindre par une main puis-
ınte, la reine, sur-le-champ, va retourner à votre
mour, car le lierre aime le chêne et dédaigne
hysope.

ANDRÉ.

En avant donc! et crève enfin la jalousie qui me
évore! Fameux cousin Duras! beau prince de Ta-
ente! Napolitains félons, arrogants Provençaux, à
emain! et voyons qui est le maître ou le vassal!

LA CATANAISE, *entrant.*

La reine, monseigneur, vous demande.

ANDRÉ.

La reine!... Que veut-elle?

Il part.

SCENO IV

LA CATANESO, FRAI ROUBERT.

LA CATANESO.

Ah! mounge laid! à la fin, sènso gèino,
Vau eici desgounfla moun coudoun... I'a que tu,
Marrit presicadou d'ipoucrito vertu,
I'a que tu, mounge faus, que jites la marrano
Sus tóuti li plasé de nosto soubeirano,
Qu'encites au palais la bourroulo, e, manèu,
Cerques de mascara la tafo de la nèu!

FRAI ROUBERT.

Bouto! desgounflo-te, verinouso mandrouno
Que, talo qu'uno serp, dins li bàssis androuno
Dóu palais, en rampant siés vengudo nisa :
Es en marcho lou pèd que vai te caupisa!

LA CATANESO.

Iéu? mai sabes dounc pas que nosto meraviho,

SCÈNE IV

LA CATANAISE, FRÈRE ROBERT.

LA CATANAISE.

Ah! vilain moine! je vais enfin, sans gêne, débonder ici ma bile... C'est toi seul, méchant prédicateur de vertu hypocrite, c'est toi seul, moine faux, qui jettes le marasme sur tous les plaisirs de notre souveraine, qui fomentes la brouille au palais et qui cherches, patelin, à noircir la blanche neige!

FRÈRE ROBERT.

Va! débonde ton fiel, venimeuse matrone qui, telle qu'un serpent, dans les basses ruelles du palais es venue en rampant faire ton nid: il est en marche, le pied qui va t'écraser!

LA CATANAISE.

Moi? Mais tu ne sais donc pas que notre mer-

Que nosto bello Jano es censado ma fiho,
Que iéu l'ai tintourlado e bajoulado enfant,
E que de nous ansin jamai noun se desfan?
Sabes pas qu'eici-dintre, ai vist, iéu que te parle,
Mouri lou vièi Roubert, mouri lou prince Carle,
E mouri quatre rèino à-de-rèng, que mi man
Lis an mes en susàri, e que li calaman
D'aquelo majestouso e sacrado demoro,
Mounge, pulèu que iéu se gandiran deforo?

FRAI ROUBERT.

O, vai, sabèn quau siés emai d'ounte as bourri.
Sabèn qu'aproufichant l'ounour d'agué nourri
Lou paire de la rèino, as sachu, mau foundado,
T'entrigassa pertout; sabèn que, maridado
Emé lou Cabanen, un Sarrasin esclau,
D'óuficié dapifèr i'as fa douna li clau;
Sabèn qu'en lavagnant la rèino, qu'es toun role,
Pèr vous empara d'elo, as fa nouma toun drole
Senescau dóu palais e comte d'Eboli;
Sabèn qu', ambiciouna d'enca mai s'anoubli
En intrant coume espous dins ta raço courteso,
Lou comte de Terlitz e lou de Gambo-tezo
Soun devengu ti gèndre...

LA CATANESO.

Acabo!

veille, que notre belle Jeanne est censée ma fille, que je l'ai dorlotée enfant et bercée dans mes bras, et que des nœuds pareils ne se défont jamais ? Tu ne sais pas que moi, ici dedans, j'ai vu mourir le vieux Robert, mourir le prince Charles, et mourir, l'une après l'autre, quatre reines; que mes mains les ont mis au suaire, et que les poutres de cette sacro-sainte et auguste demeure, moine, plutôt que moi s'en iront hors d'ici ?

FRÈRE ROBERT.

Oui, va, nous le savons qui tu es et d'où tu viens. Nous savons qu'utilisant l'honneur d'avoir nourri le père de la reine, tu as su, astucieuse, t'entremettre partout; nous savons que, mariée à Raimond de Cabanes, un Sarrasin esclave, tu lui as fait donner les clefs de majordome; nous savons qu'en flagornant la reine, — c'est ton rôle, — pour vous emparer d'elle, tu as fait nommer ton fils sénéchal du palais et comte d'Eboli; nous savons qu'ambitieux d'accroître leur noblesse en entrant comme époux dans ta race courtoise, les comtes de Terlitz et de Gambateza sont devenus tes gendres...

LA CATANAISE.

Achève !

FRAI ROUBERT.

E iuei se vèi
Que, dins lou subre-cèu de la rèino e dóu rèi,
As espandi ti fiéu coume uno negro aragno!

LA CATANESO.

O tros de mau-vesti, que l'envejo escaragno,
D'ounte sortes, tu, que! digo, long pelucard,
Que, de tis os pudènt se la marrido car
Toumbavo, restariés se coume uno esco!

FRAI ROUBERT.

Sorte
Dóu tribunau de Diéu que t'a jujado: porte,
Femo, l'autourita de mounsen Carroubert,
L'auses? lou rèi oungrés que placè frai Roubert
Au coustat de soun fiéu; e soun fiéu redoutable
Plantara 'n clavèu rouge à ta lengo dóu diable!

Sort.

FRÈRE ROBERT.

Et l'on voit aujourd'hui que, dans le ciel-de-lit de la reine et du roi, tu as tendu tes fils comme une araignée noire !

LA CATANAISE.

Vil frocard, que l'envie déchire de ses ongles, d'où sors-tu, toi ? Réponds, grand va-nu-pieds, qui, — de tes os infects si la chair corrompue tombait, — resterais sec comme du bois mort !

FRÈRE ROBERT.

Je sors du tribunal de Dieu qui t'a jugée : femme, je représente monseigneur Carrobert, entends-tu ? le roi hongrois qui plaça frère Robert au côté de son fils ; et son fils redoutable plantera un clou rouge à ta langue infernale !

Il sort.

SCENO V

LA CATANESO.

LA CATANESO.

Arri, que rèn me tèn de t'espeia, bardot!
Creirié de m'esfraia, fasènt soun sacerdot!
Vai, vai, laisso lou tèms amadura li nèspo...
E saubras que n'en coui, d'entahina la guèspo!
Laisso-me, d'escoundoun, tèisse moun catenat;
Laisso que, d'à cha pau, drèisse moun tracanat;
D'aquéu mal-encara de marit, que la gèino,
Espèro, espèro que desbarrasse la rèino
En fasènt emé iéu gafouia dins lou sang
Tóuti si princihoun, tóuti si courtisan;
Espèro qu'uno fes la grand chavano trone
E que moun fiéu, quau saup? escale sus lou trone
En espousant la véuso e la raubant, se fau...,
E, mounge, ensouvèn-te dóu sarramen que fau:
Ah! vos la guerro à mort, ah! vos que l'ahiranço

SCÈNE V

LA CATANAISE

LA CATANAISE.

Hue donc ! rien ne me tient de t'écorcher, bourrique... Il croirait m'effrayer, en jouant au pontife ! Va, va, laisse le temps mûrir les nèfles ; et d'irriter la guêpe, tu sauras qu'il en cuit ! Laisse-moi, sourdement, tisser mon intrigue ; laisse-moi, peu à peu, dresser mon traquenard ; de ce mari maussade qui la gêne, attends, attends que je débarrasse Jeanne, en faisant patauger dans le sang, avec moi, tous ses principions et tous ses courtisans ; oui, attends qu'une fois tonne le grand orage, et que mon fils, qui sait ? escalade le trône en épousant la veuve et l'enlevant, s'il faut, et, moine, souviens-toi du serment que je fais : ah ! tu veux la guerre à mort ! ah !

Se cargue de tempèsto emai de maluranço,
Eh! bèn, grègo! La man dins l'infèr tout dubert,
Deguèsse ié leissa, ve, la pèu : frai Roubert,
De l'aubre fourestié fau que lou pèd s'abraque,
E li recampadis, que la terro li raque!



tu veux que la haine se charge de tempête et de calamité, eh ! bien, tope ! La main dans l'enfer tout béant, et dussé-je y laisser la peau : frère Robert, il faut que par le pied l'arbre étranger se coupe, et les intrus, que la terre les vomisse !





ATE SEGOUND

Au Castèu-Nòu de Naple, dins la salo d'ounour. Davans uno fenèstro pendoulo uno bandiero ounte se vèi, pinta, lou plot e la destrau.

SCENO PROUMIERO

LOU PRINCE ANDRIÉU, LA RÈINO JANO, LOU PRINCE DE TARANTO, FRAI ROUBERT, SEGNOUR OUNGRÉS, ITALIAN, PROUVENÇAU, DAMO e PAGE DE COURT.

ANDRIÉU.

Que vous parle! Escoutas, o mis Oungrés fidèu!
Adès, emé Madamo, en tournant au castèu,
Elo s'espoumpissènt dins sa court abourrido,
D'un cop lou poupulas nous agouloupo e crido:
« Vivo la rèino Jano e foro l'estrangié! »



ACTE SECOND

Au Castel-Nuovo de Naples, dans la salle d'honneur. Devant une fenêtre pend une bannière où l'on voit peints le billot et la hache.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE ANDRÉ, LA REINE JEANNE, LE PRINCE DE TARENTE, FRÈRE ROBERT, SEIGNEURS HONGROIS, ITALIENS, PROVENÇAUX, DAMES *et* PAGES DE LA COUR.

ANDRÉ.

Écoutez, mes Hongrois ! Que je vous parle, mes fidèles ! Tout à l'heure, avec Madame, en retournant au château, elle se pavanant dans sa cour abhorrée, soudain la populace nous enveloppe et crie : « Vive la reine Jeanne ! Hors d'ici l'étranger ! »

LIS OUNGRÉS.

O vergougno !

ANDRIÉU.

Baroun, dins li bos d'arangié
Proun de tèms a canta l'insoulènci enemigo :
Que iéu perde moun noum, se noun mete en brenigo
La cadeno d'amour que m'a desounoura...
Vuei, à parti de vuei, sian rèi !

JANO.

Sias esgara,
Andriéu, pèr la coulèro ; e quau de moun empèri
Es proumié, pourtara segur grand vitupèri
S'auso roumpre jamai sa fe de chivalié.

ANDRIÉU.

Aquéu que de la rèino a parteja lou lié,
Aquéu que dins si bras l'a tengudo e l'a torso,
Moustrara que lou rèi es aquéu qu'a la forço,
Que lou rèi es aquéu que porto lou cuissau.
Tout ço qu'es italian, piemountés, prouvençau,
Que desbancon, e lèu, di cargo que detènon...
Lis ounour, d'aro-en-la, vagon à quau revènon !
A vous-àutri, baroun que m'avès mantengu,
Magnat de moun païs qu'emé iéu sias vengu.

Tóuti lis Oungrés se clinon.

LES HONGROIS.

O honte!

ANDRÉ.

Barons, l'insolence ennemie a chanté assez long-
mps dans les bois d'orangers : que je perde mon
om, si je ne brise la chaîne d'amour qui m'a
éshonoré... A partir d'aujourd'hui, d'aujourd'hui,
ous sommes roi!

JEANNE.

Vous êtes égaré par la colère, André; et celui
ui occupe le premier rang de mon empire portera,
rtes, un grand blâme, si jamais il ose rompre sa
i de chevalier.

ANDRÉ.

Celui qui partagea le lit de la reine, celui qui,
ns ses bras, l'a tenue et tordue, montrera que le
i est celui qui a la force, que le roi est celui qui
rte le cuissard... Que tous les Italiens, les Piémon-
is, les Provençaux, détalent sur-le-champ des em-
ois qu'ils détiennent... Que les honneurs, doréna-
nt, aillent à ceux qui les méritent! à vous autres,
rons qui m'avez soutenu, magnats de mon pays
i vîntes avec moi.

Tous les Hongrois s'inclinent.

Comte Matias, à tu lou gouvèr de la floto.

LOU COMTE MATIAS.

E lou relevamen dóu drapèu que ié floto...
N'a besoun.

ANDRIÉU.

Ladislau, siés moun Grand-Justicie

LADISLAU.

Longo-mai !

ANDRIÉU.

Tu, Zapoly, as la senescaucié
De Calabro; Courrat, aquelo de Prouvènço
Es pèr tu.

ZAPOLY.

Gramaci !

COURRAT.

Gramaci !

ANDRIÉU.

La defènso
Dóu castelas de l'Iòu fugue pèr Sigismound !

Comte Mathias, à toi le commandement de la otte.

LE COMTE MATHIAS.

Et le relèvement du pavillon... Il en a besoin.

ANDRÉ.

Ladislas, tu es Grand-Justicier.

LADISLAS.

Ad longos annos !

ANDRÉ.

Zapoly, tu as la sénéchaussée de Calabre ; Con-d, celle de Provence est pour toi.

ZAPOLY.

Grand merci !

CONRAD.

Grand merci !

ANDRÉ.

Pour Sigismond, la garde du château-fort de 'Œuf.

SIGISMOUND.

Poudès vous n'en fisa.

ANDRIÉU.

Gabor, as lou Piemount.

GABOR.

Bono terro!

ANDRIÉU.

Vejan! tóuti mi féudatàri
Ounte soun?... Ladimir, dóu Grand-Proutounoutà
Te baian li sagèu.

LADIMIR.

Sagelaren.

ANDRIÉU.

Ricaut,
De tout noste armamen te fau Grand-Marescau.

RICAUT.

Armaren.

ANDRIÉU.

Lou ducat de Pouio aura pèr capo

SIGISMOND.

m'en charge.

ANDRÉ.

abor, tu as le Piémont.

GABOR.

›nne terre!

ANDRÉ.

oyons! tous mes teneurs de fiefs, où sont-ils? mir, du Grand-Protonotaire nous te livrons les ıx.

LADIMIR.

ous scellerons.

ANDRÉ.

.caut, de tout notre armement je te fais Grand-:chal.

RICAUT.

ous armerons.

ANDRÉ.

: duché de Pouille aura pour chef Démètre;

Demètri; pèr Garin lou principat de Capo;
Au baroun Esteven l'Abruze emé si pin...
E tu, lou counfessour de mis àspri charpin,
Frai Roubert, que lou papo escoute ma demando,
E cardinau-legat auprès de iéu te mando.
Tóuti, mi vièis ami, poudès coumta sus iéu...
La taifo de Judas vai counèisse quau siéu!

LIS OUNGRÉS.

Vivo, vivo lou rèi!

LIS ITALIAN E PROUVENÇAU.

Vivo la rèino Jano!

Li courtisan tiron l'espaso e se rounson lis un sus lis autre. La rèino se jito au mitan.

JANO.

Aplantas-vous, mi segne! Uno resoun mejano
Segur abaucara lou boumb de vòsti cor.
Lou papo, desirous de remetre l'acord
Au palais, d'aquesto ouro eisamino la causo...
E quau es, fugue-ti fiéu de rèi, l'ome qu'auso
Presumi lou decrèt dóu Paire tres fes sant?

ANDRIÉU.

E quau es, maugrabiéu! la princesso dóu sang
Que laisso regiscla la fango di carriero

pour Warin le principat de Capoue; l'Abruzze avec ses pins au baron Stéven... Et toi, le confesseur de mes âpres soucis, frère Robert, que le Saint-Père écoute ma demande, et te voilà, auprès de nous, son cardinal-légat. Tous, mes vieux amis, vous pouvez compter sur moi. La gent iscariote va connaître qui je suis !

LES HONGROIS.

Vive, vive le roi!

LES ITALIENS ET PROVENÇAUX.

Vive la reine Jeanne !

Les courtisans tirent l'épée et se ruent les uns sur les autres. La reine se jette au milieu.

JEANNE.

Arrêtez-vous, messires! Une raison médiatrice calmera, j'en suis sûre, le bond de vos cœurs. Le pape, désireux de remettre l'accord au palais, à cette heure examine la cause... Et quel est, fût-il fils de roi, l'homme qui ose préjuger le décret du Père trois fois saint?

ANDRÉ.

Et quelle est, maugrebleu! la princesse du sang qui laisse rejaillir la fange des rues sur le front d'un

Sus lou front d'un espous ? Coume uno aventuriero,
Aquelo que se dis la rèino, niuech e jour,
De festin en festin, bragardo, sèns roujour,
Abandouno soun rire i fringadisso basso
Dóu darrié di manèfle e dóu proumié que passo !
Niuech e jour, lou palais, tout à brand, resclantis
De cansoun embriago emé d'estrepadis...
Li plasé, lou dansun, la vòuto, la mouresco,
Pire que noun se vèi dins li court barbaresco,
Li tourné, la coumèdi e tout lou rebalun,
Eissorbon lou païs de soun cascarelun...
E de brut segrenous deja van pèr lou mounde;
E li pople, esmougu d'aquéu sagan inmounde,
S'entre-dison : Avau, vers li Napoulitan,
Semiràmis refai sis ourgìo d'antan.

JANO.

O calounnìo atroço ! O lacheta de l'ome !

LOU PRINCE DE TARANTO.

D'abord que tóuti dous, cousin, sian gentilome,
E que la rèino es femo, e que l'escarnissès,
Iéu vous jite lou gant !

ANDRIÉU.

Lou gant ? Se me cresès,
Cousin, acampas-lou, car vous sara necite,

époux ? Comme une aventurière, celle qui se dit reine, nuit et jour, de festin en festin, fastueuse, éhontée, abandonne son rire aux courtisaneries du dernier des flatteurs et du premier qui passe ! Nuit et jour, le palais, tout en branle, retentit de chansons ivres et de trépignements... Les plaisirs et les danses, la moresque, la volte, comme on ne le voit pas dans les cours barbaresques, les tournois, la comédie et tout le train avec, assourdissent le pays de leur stridulation... Et par le monde vont déjà des bruits sinistres ; et les peuples, émus de cette bacchanale, s'entre-disent : Là-bas, chez les Napolitains, Sémiramis refait ses antiques orgies.

JEANNE.

O calomnie atroce ! O lâcheté de l'homme !

LE PRINCE DE TARENTE.

Cousin, puisque nous sommes gentilshommes tous deux, et que la reine est femme, et que vous l'insultez, je vous jette le gant !

ANDRÉ.

Le gant ? Si vous m'en croyez, cousin, ramassez-le, car il vous le faudra, quand vous comparaîtrez

Quand faudra coumparèisse aqui vounte vous cito,
Au rouge tribunau dóu bourrèu.

LOU PRINCE DE TARANTO.

Pèr un rèi
Se pòu que lou bourrèu fugue la majo lèi.
Mai pèr un qu'a l'ounour dins lou piés e dins l'amo
Uno escorno, cousin, se purgo emé la lamo !

ANDRIÉU.

A revèire, Taranto, e bèn lèu... Entremen
Que se vai alesti noste courounamen,
E que li cant d'amour emé li mandoulino
Van esvarta lou fum d'aquelo treboulino,
E que vai se remetre à soun tèisse courous
La casto Penelopo, anen-nous-en, mi prous !
Anen faire counèisse au pople quau gouverno...
E, dis aigo de Brinde is aigo de Salerno,
Que tóuti mi drapèu, bacela dóu mistrau,
Porton pèr armarié lou plot e la destrau !

Andriéu ié mostro lou drapèu, e pièi sort d'uno porto emé li segnour oungrés. La rèino sort de l'autro emé li damo de la court.

ribunal où je vous cite, au rouge tribunal du 'reau.

LE PRINCE DE TARENTE.

se peut que le bourreau soit pour un roi la loi ême. Mais pour quelqu'un qui a l'honneur dans ɔitrine et l'âme, une insulte, cousin, se purge l'épée!

ANDRÉ.

u revoir, Tarente, et bientôt... Pendant que va ɔrêter notre couronnement, et que les chants ıour unis aux mandolines vont, de ce léger ɔle, dissiper la fumée, et que va se remettre à ıme brillante la chaste Pénélope, allons-nous-en, preux! Allons apprendre au peuple qui est le 'ernant... Et que, des eaux de Brindes à celles de 'ne, tous mes drapeaux, fouettés par le mistral, ent pour armoiries le billot et la hache!

Indré leur montre le drapeau et sort ensuite d'une porte avec ıeigneurs hongrois. La reine sort de l'autre avec les dames de la '.

SCENO II

LI PARTISAN DE JANO, LI COMTE DE TRIVÈNTO E DE TERLITZ, ROUBERT DE CABANO, JAN GANTÈUME, LA CATANESO, LOU PRINCE DE TARANTO.

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

La destrau e lou plot! Se i'a degun que rible
Lis arpo dóu tiran, vaqui lou sort terrible
Que nous menaço tóuti, emai belèu, ourrour!
Elo-memo la rèino!

LOU COMTE DE TERLITZ.

Uno bèsti en furour
Es pas mai amalido e brutalo e crudèlo...
Noun, i'a plus qu'uno causo : à Naple, qu'es fidèlo
E que pèr Dono Jano escamparié soun sang,
Courre, deman matin, branda lou toco-san,
Contro lis óupressour crida lou paro-garo,
Esbrudi de pertout que nosto rèino caro

SCÈNE II

LES PARTISANS DE JEANNE, LES COMTES DE TRIVENTO ET DE TERLITZ, ROBERT DE CABANES, JEAN GANTELME, LA CATANAISE, LE PRINCE DE TARENTE.

LE COMTE DE TRIVENTO.

La hache et le billot! Si nul ne rive les griffes du tyran, voilà le sort terrible qui nous menace tous, et peut-être aussi, horreur! la reine elle-même!

LE COMTE DE TERLITZ.

Une bête en fureur n'est pas plus enragée et brutale et cruelle... Non, il n'y a plus qu'une chose: à Naples, qui est fidèle et qui verserait son sang pour Madame Jeanne, demain matin courir et sonner le tocsin, contre les oppresseurs crier aux armes, répandre de partout que la vie de notre reine bien-

Es à mand de peri... Lou pople enferouna
Vai parti sus lou loup coume un desbadarna;
E Jano, à soun entour, empourtado en candèlo,
Veira lou pople entié dansa la tarantello.

LA CATANESO.

E frai Roubert lou mounge, aquel empuradou,
Fau que iéu lou tirasse à l'escourtegadou!

JAN GANTÈUME.

Souna lou toco-san, esmòure dins la vilo
Lou grouïn, lou guespié de la guerro civilo,
Es asardous, e proun! Noun vaudrié-ti pas miés
Rauba nosto princesso? En Prouvènço, messiés,
A-z-Ais, en Avignoun, Dono Jano es divesso:
E noun i'a sacrifice, estrambord ni prouësso
Que pèr elo aquéu pople, ébri de la bèuta,
Noun siegue prounte à faire e preste à supourta!

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Se vèire umelia, chaupina sus la tèsto
Pèr aquéu fiéu de Hun que tout Naple detèsto!

LOU COMTE DE TERLITZ.

S'entèndre menaça pèr aquéu reinatoun
Que parlo de regi la noublesso au bastoun!

née est en péril... Le peuple exaspéré va fondre r le loup, effrénément, comme une meute; et itour d'elle, Jeanne, emportée en triomphe, verra : peuple entier danser la tarentelle.

LA CATANAISE.

Et frère Robert le moine, cet attiseur de braise, il aut que je le traîne, moi, à l'écorcherie!

JEAN GANTELME.

Ébranler le tocsin, émouvoir dans la cité le fernent, le guêpier de la guerre civile, c'est chanceux, t beaucoup! Ne vaudrait-il pas mieux enlever la rincesse? En Provence, messieurs, à Aix, en Avignon, notre Jeanne est adorée, et il n'est pas de acrifice, de transport ni de prouesse, que pour elle e peuple, ivre de la beauté, ne soit prêt à subir et rompt à faire!

LE COMTE DE TRIVENTO.

Se voir humilié, piétiné sur la tête par ce fils de Iun que tout Naples déteste!

LE COMTE DE TERLITZ.

S'entendre menacer par ce roitelet-là qui parle de égir au bâton la noblesse!

LA CATANESO.

En paraulo, segnour, que sièr que l'on s'escrime!
Nàutri, li Sicilian, quand fau puni lou crime,
Tenès, lou voulès saupre? Avèn uno façoun
Qu'es mai despachativo: es pougnard o pouisoun.
Uno fes, pèr venja l'óutrage d'uno vierge,
Au moumen que de Vèspro atubavon li cierge,
Trento milo estrangié soun esta sagata...
Mai Palermo, aquéu jour, aguè sa liberta...
E pèr venja l'ounour, e pèr venja l'óutrage
D'uno rèino, entre tóuti, aurés pas lou courage
De planta l'espaseto au cor de l'óufensour?

ROUBERT DE CABANO.

Maire! la man, à iéu, deja me fai prusour!

LIS ITALIAN.

Emai iéu! emai iéu!

LOU PRINCE DE TARANTO.

Taiso-te, Felipino!
A toun orre prepaus i'a mai que d'uno espino.
S'avié d'èstre, lou cop, lou sang de soun espous,
Tout relènt, tout brumant, sus Jano fai respousc!
Lou mounde se sóulèvo endigna d'aquéu chaple
E, vès, i'a plus qu'un crid: Ounto à Jano de Naple

LA CATANAISE.

En paroles, seigneurs, à quoi bon s'escrimer? lous autres, les Siciliens, lorsqu'il faut punir le rime, voulez-vous le savoir ? Nous avons une façon ui est plus expéditive : c'est le poignard ou le oison. Une fois, pour venger l'outrage d'une vierge, u moment où l'on allume les cierges pour les 'êpres, trente mille étrangers ont été égorgés... lais Palerme eut, ce jour-là, sa liberté... Et pour enger l'honneur, et pour venger l'outrage d'une eine, pas un d'entre vous tous n'osera planter la ague au cœur de l'offenseur ?

ROBERT DE CABANES.

Mère ! la main, à moi, déjà me démange !

LES ITALIENS.

A moi aussi ! A moi aussi !

LE PRINCE DE TARENTE.

Philippine, tais-toi ! Il a plus d'une épine, ton horrible propos. Si le coup pouvait être, le sang de son époux, tout chaud et tout fumant, éclabousserait Jeanne ! Et dans le monde soulevé, indigné de ce meurtre, il n'y aurait plus qu'un cri : Honte à Jeanne de Naples !

LA CATANESO, *ié moustrant lou drapèu que porto la destrau.*

La vesès, la destrau, pendoulado à-n-un fiéu ?
Sias tóuti de flacas ! Leissas-me faire iéu...

LOU PRINCE DE TARANTO.

Felipino, au soulèu se dounon li bataio.
Li gènt de noste noum, lis ome de ma taio,
Van pas s'agroumeli dins l'oumbro d'un coumplot.

LA CATANESO, *ié moustrant lou drapèu.*

La vesès, la destrau que toumbo sus lou plot ?

A CATANAISE, *leur montrant le drapeau qui porte la hache.*

La voyez-vous, la hache, suspendue à un fil ?
'ous êtes tous des lâches ! Laissez-moi faire seule...

LE PRINCE DE TARENTE.

Philippine, les batailles se livrent au soleil. Les gens de notre nom, les hommes de ma taille ne vont point s'accroupir dans l'ombre d'un complot.

LA CATANAISE, *lui montrant le drapeau.*

La voyez-vous, la hache, tombant sur le billot ?

SCENO III

LA RÈINO JANO, LOU PRINCE DE TARANTO.

JANO.

Vous dève un gramaci, bèu cousin de Taranto...

A sa court.

Leissas-nous.

Lis autre sorton.

Esperdudo, e la tèsto viranto,
En ausènt lou desbord de prejit esfraious
Qu'Andriéu en ma presènço a boumi furious,
Noun ai pouscu te dire, ami, ço que m'agrado
Pèr lou lans qu'as agu dins talo mau-parado...
Mi gràci milo fes !

LOU PRINCE DE TARANTO.

O ma rèino ! à ti pèd,
As vist, i'a de long jour, mescla dins mi respèt

SCÈNE III

LA REINE JEANNE, LE PRINCE DE TARENTE

JEANNE.

Je vous dois un remerciement, beau cousin de Tarente...

Aux courtisans.

Laissez-nous.

Les autres sortent.

Éperdue, prise de vertige, à ce débordement d'invectives atroces qu'André, en ma présence, a vomies furieux, je n'ai pas pu te dire, ami, ce qui me plaît, pour l'élan que tu as eu en pareille bourrasque... Mes grâces mille fois !

LE PRINCE DE TARENTE.

O ma reine! à tes pieds, tu as vu, il y a longtemps, mêlée dans mes respects l'exaltation divine

6

L'enauramen divin que m'enfado; e, vengudo
L'óucasioun d'esclafi l'oundado retengudo,
Iéu ai jita lou gant au ferouge catau,
Urous de m'embrounca dins la fùri dóu tau!
Jano, digo-me lèu que toun cor sara gounfle,
Se iéu toumbe pèr tu... Mai tambèn, se triounfle,
Digo-me, digo-me que ta richo bèuta
Ounte mar e soulèu se veson esclata,
E toun gàubi que ris, e toun amo que pènso,
E toun rampau d'amour, aurai pèr recoumpènso

JANO.

Toun paraulis de mèu, o valènt Tarantin,
Me renouvello au cor l'amar de moun destin.
Aquéli qu'en tout tèms noun sabon que desplaire
Aquéli que me soun descourtés, desoulaire,
Que sus moun scètre d'or coungreion lou rouvi,
Que m'abéuron d'óuprobre e me volon ravi
Ma digneta de rèino, aquéli, siéu tengudo,
Ami, de ié garda la fe qu'es counvengudo...
E li que me fan gau, qu'estùdion mi voulé,
Que de mouri pèr iéu soun ourgueious e le,
Aquéli, se cresian la cabalo esclavouno
Qu'à l'entour de ma vido espeluco e vounvouno,
Tè, li faudrié chabi!

LOU PRINCE DE TARANTO.

Jano! rèn qu'un rebat

qui m'enfée; et, venue l'occasion de donner libre cours au flot captif, moi j'ai jeté le gant au farouche boyard, heureux de me heurter à la furie du buffle! Jeanne, dis-moi vite que ton cœur sera gros, si je tombe pour toi... Mais, si je triomphais, dis-moi, dis-moi aussi que ta riche beauté où se voient éclater la mer et le soleil, et ta grâce qui rit, et ton âme pensive, et ta palme d'amour, seront ma récompense!

JEANNE.

Tes paroles de miel, ô vaillant Tarentin, au cœur me renouvellent l'amertume de mon sort. Ceux qui ne savent que déplaire en tout temps, ceux qui pour moi sont discourtois, qui me désolent, qui sur mon sceptre d'or feraient venir la rouille, qui m'abreuvent d'opprobre et veulent me ravir ma dignité de reine, ceux-là, je suis tenue, ami, de leur garder la foi des conventions... Et ceux qui me font plaisir, qui étudient mes volontés, qui de mourir pour moi seraient fiers et friands, ceux-là, si nous croyions la cabale esclavonne qui épluche ma vie et bourdonne autour d'elle, tiens, il faut les chasser!

LE PRINCE DE TARENTE.

Jeanne! rien qu'un reflet qui me porte bonheur

Que me porte bonur à travès lou coumbat,
Car fau que nous baten em' éu, à touto pouncho,
Jano, un rebat d'amour,—te prègue, li man jouncho,
Lèu-lèu, douno-me-lou !

JANO, *coume s'entendié pas.*

Maridado à nòu an,
Em' un prince feroun qu'èro encaro un enfant,
L'amour, aquéu tiran de la pleno jouvènço,
Jamai n'aguè de iéu sa libro redevènço.
O, lou trelus de vido aguènt pèr noum Amour,
Tóuti podon n'avé sa lindo reflamour;
La mendro di pastouro, i serre de Calabro,
Poudra dins lou sourgènt desasserma si labro,
E iéu mesquino ! iéu, la rèino dóu soulèu,
Se, pèr escavarta ma languino o belèu
Pèr avé lou semblant dóu bonur, se me plaise
Au resson di cansoun, se de-fes me palaise
Dins la joio e l'esclat d'un noble festenau,
Moun soulet risoulet devendra criminau !

LOU PRINCE DE TARANTO.

O bello entre li bello ! espandisse tis alo !
Ensouvèn-te que siés la rèino prouvençalo
E que, dins lou grand tèms dóu pople qu'es lou tiéu,
Se l'espous èro rèi, es l'amour qu'èro diéu !

à travers le combat, car il faut qu'avec lui nous nous battions à tout estoc, Jeanne, un reflet d'amour, je t'en prie, les mains jointes, — oh ! donne, donne-le-moi !

JEANNE, *comme si elle n'entendait pas.*

Mariée à neuf ans, à un prince farouche qui était encore enfant, l'amour, ce tyran de la pleine jeunesse, n'a jamais eu de moi sa libre redevance. Oui, la splendeur de vie qui a pour nom Amour, tous peuvent en avoir leur limpide jet de flamme; la moindre des bergères, aux montagnes de Calabre, pourra désaltérer ses lèvres à la source, et moi, pauvrette ! moi, la reine du soleil, si, pour distraire mon ennui ou, peut-être, pour avoir le semblant du bonheur, je me plais à l'écho des chansons, si parfois je me berce dans la joie et l'éclat de quelque noble fête, mon sourire lui-même deviendra criminel !

LE PRINCE DE TARENTE.

O belle entre les belles ! prends ton essor ! Souviens-toi que tu es la reine provençale et qu'à la grande époque du peuple qui est tien, si l'époux était roi, c'est l'amour qui était dieu !

JANO.

Vivo li Prouvençau !

LOU PRINCE DE TARANTO.

Li dono clarissimo
Qu'an fa lusi soun noum sus li plus àuti cimo,
En ounour an tengu d'èstre amado. Biatris
De Mount-Ferrat, Alis di Baus, l'emperairis
Èudòssio, Blanco-Flour, Na Lauro, Na Garcendo,
La grando Alienor de Guiano, Melisendo,
Emai d'autro, bravant la malino clamour,
Au frountau de soun siècle an resplendi d'amour...
O Jano, resplendisse !

JANO.

A l'aflat que me brulo,
Au revoulun suau que dins moun cors barrulo,
Te recounèisse, o diéu que tuères Didoun !
O tu que pèr la mort nous fas paga ti doun,
O diéu, escouto-me ! Se ma belour fatalo,
Pèr iéu, à tèms o tard, fau que siegue mourtalo,
Que moun àrsi, dóu mens, siegue lou cremadou
Ounte van prene fiò li cant dóu troubadou,
E siegue, ma bèuta, la luminouso estello
Que mounto li courage is àuti farfantello !

Porge sa man au prince.

JEANNE.

Vivent les Provençaux!

LE PRINCE DE TARENTE.

Les dames illustres, qui ont fait briller leurs noms ır les plus hautes cimes, ont tenu à honneur d'être imées. Béatrix de Montferrat, Alix des Baux, l'im- ératrice Eudoxie, Blanche-Fleur, Laure, Dame Gar- ende, la grande Éléonore de Guienne, Mélisende, : bien d'autres, bravant la maligne clameur, au onton de leur siècle resplendirent d'amour... O eanne, resplendis!

JEANNE.

A l'effluve qui me brûle, au tourbillon suave qui ule dans mon corps, je te reconnais, ô dieu qui as Didon! Par la mort — toi qui nous fais payer : que tu donnes, ô dieu, écoute-moi! Si ma beauté tale doit, pour moi, tôt ou tard, être mortelle, que on embrasement, du moins, soit le bûcher où enne prendre feu la chanson du poète! Et puisse re, ma beauté, la lumineuse étoile qui exalte les eurs vers les hautes visions!

Elle tend sa main au prince.

LOU PRINCE DE TARANTO, *en ié beisant la man d'ageinouioun.*

Delice de ma vido !

JANO.

Adiéu !

LOU PRINCEDE TARANTO, *la retenènt.*

O paradis !

Paradis !

JANO.

Prince, adiéu !... La rèino te lou dis.

LE PRINCE DE TARENTE, *lui baisant la main à genoux.*

Délice de ma vie !

JEANNE.

Adieu !

LE PRINCE DE TARENTE, *la retenant.*

O paradis ! paradis !

JEANNE.

Prince, adieu !... La reine te le dit.

SCENO IV

LA RÈINO JANO.

JANO.

Malurouso ! ai bada... Pamens, d'abord que m'amo!
A regrèt, d'acò dous ma bouco se desmamo...
Tarantin !... Ai bèn fa de ié dire : Vai-t'en...
M'estoufe; lou ressaut dóu soulèu avousten
Usclo li galarié : plus ges de marinado...
Di roso dóu jardin li càudis alenado
M'entèston... O tracas dóu gouvèr empachous !
Entravadis reiau que tant fai d'envejous,
Oh ! vous poudé bandi !... Pièi em' éu, de-counservo,
Poudé fugi sus mar, libro, à la bello eisservo,
Dins ma galèro en flour, enjusqu'is Isclo d'Or,
Ausènt di marinié lou soulòmi qu'endor
E lou brut toumbarèu, lou brut di lòngui remo
Que trencon lou mirau de l'oundo bluio e semo ;
E 'nterin qu'à la costo, eilalin, van fugènt

SCÈNE IV

LA REINE JEANNE.

JEANNE.

Malheureuse ! j'ai parlé... Pourtant, puisqu'il aime ! Ma bouche, à regret, de ce doux miel se 're... Tarentin !... J'ai bien fait de lui dire : Va-t'en... touffe ; la réverbération du soleil d'août incendie galeries : plus de brise marine... Des roses du 'din les chaudes halenées m'étourdissent... O tra- s d'un empire importun ! Vous, entraves royales si viées de tous, oh ! pouvoir vous bannir !... Puis r mer, avec lui, pouvoir fuir de conserve, libre et gré du vent, dans ma galère en fleur, jusqu'aux :s d'Or, entendant la cantilène monotone des arins et le bruit cadencé, le bruit des longues mes qui tranchent le miroir de l'onde étale et eue ; et, pendant qu'à la côte, au lointain, vont

Li pinedo negrasso e li roco d'argènt,
E 'nterin qu'eilamount li blànqui gabianolo
En quilant e risènt frustarien l'antenolo,
Souto lou tendoulet de pourpro entrefouli
Regarda dins lou cèu moun bonur se coumpli!

S'entènd canta deforo. Jano escouto à la fenèstro.

Dequ'entènde? Uno voues qu'un lahut acoumpagno

Vai durbi la porto dóu founs.

nt les noires forêts de pins et les roches argen-
et, pendant que les blanches mouettes, là-haut,
riant et riant frôleraient notre antenne, sous le
elet de pourpre frissonnant, regarder dans le
mon bonheur s'accomplir !

)n entend chanter dehors. Jeanne écoute à la fenêtre.

u'entends-je ? Une voix qu'accompagne un
...

Elle va ouvrir la porte du fond.

SCENO V

LA RÈINO JANO, LOU PAGE DRAGOUN
que canto dins lou jardin.

DRAGOUNET.

Au camin dis amourous
Un ié perd, l'autre ié gagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

Iéu, lou cregne bèn que trop,
Ié perdrai ma migo Magno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

JANO.

Moun page Dragounet, pecaire, que se lagno.

DRAGOUNET.

N'ai proun vist, proun entendu
Pèr douta la malamagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

SCÈNE V

. REINE JEANNE, LE PAGE DRAGONET, *qui chante dans le jardin.*

DRAGONET.

Au chemin des amoureux, — l'un y perd et l'autre y gne. — Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

Moi, je ne le crains que trop, — j'y perdrai ma grande mie. — Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

JEANNE.

Mon page Dragonet, pauvret! qui se lamente.

DRAGONET.

J'ai assez vu, entendu, — pour redouter un malheur. Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

I'a 'n gros nivo que parèis
Au bèu bout de la mountagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

JANO.

Que me canto ? Un avis ? Chut! Acò me carcag

DRAGOUNET.

Rèn de bon noun pòu veni
De la marrido coumpagno.
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

De la vièio aviso-te,
Car tirasso que magagno...
Que regrèt!
Jamai digues toun secrèt.

Uno porto se duerb, parèis la Cataneso.

Un gros nuage paraît — au sommet de la montagne.
— Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

JEANNE.

Ce chant, est-ce un avis?... Chut! Voilà qui m'inquiète...

DRAGONET.

Rien de bon ne peut venir — de mauvaise compagnie.
— Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

De la vieille méfie-toi, — car elle est malencontreuse...
— Quel regret! — Ne dis jamais ton secret.

Une porte s'ouvre, la Catanaise paraît.

SCENO VI

LA RÈINO JANO, LA CATANESO.

JANO.

Quau es acò ?

LA CATANESO.

Madamo !

JANO.

Es mai tu, treboulèri ?
De-longo fai encourre, emé si refoulèri,
Lou sounge que fasiéu...

LA CATANESO.

S'agis plus de pantai !
La campano-martèu esbrando soun matai...
De malo part dóu rèi, se vèn de faire crido

SCÈNE VI

LA REINE JEANNE, LA CATANAISE.

JEANNE.

Qui est-ce ?

LA CATANAISE.

Madame !

JEANNE.

Encore toi, trouble-fête ? Elle met sans cesse en fuite, par ses extravagances, mon songe caressé...

LA CATANAISE.

Il ne s'agit plus de rêve ! La cloche du beffroi ébranle son battant... Malheur ! De par le roi, on vient de proclamer que la main du Hongrois va

Que la man de l'Oungrés vai teni Naple en brido.
Tóuti nòstis ami, tóuti li partisan
De la rèino, fan plaço i groussié courtisan.
E Naple es à noun plus, de vèire aquelo bando
Alucrido, abramado e glouto e caïmando,
Se parteja lou bòu coume en païs counquist...
Enterin, desavia, lou pople se languis,
Bramant : « Que fai la rèino ? A quouro la venjanço
Di fiéu dóu terradou contro aquelo manjanço,
Qu'aièr vengu descaus, vesti de pèu de loup,
An vuei l'esperoun d'or, lou mantèu de velout ! »

JANO.

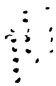
Felipino, lou sèn nous dis de faire espalo,
Tant que noun espelis la decisioun papalo...
Mai pamens, crèi-te-lou, mis ordre soun douna,
E noun se leissaran, mi gènt, desarçouna.

LA CATANESO.

Mai un brut mal-astrous, o rèino, vèn de courre...
E se dis que vous an debaussa de la tourre,
E qu'à voste marit lou papo, travaia
Pèr lou mounge Roubert, plenamen a baia
La courouno !

JANO.

Messorgo ! E quand meme, foulasso,



tenir Naples en bride. Tous nos amis, tous les partisans de la reine, font place aux grossiers courtisans. Et Naples est excédée de voir cette cabale cupide, famélique, gloutonne et flagorneuse, se partager la proie comme en pays conquis... Et, cependant, le peuple dérouté s'impatiente, criant : « Que fait la reine ? A quand la vengeance des fils du sol contre cette vermine qui, venue hier nu-pieds, vêtue de peaux de loups, porte aujourd'hui l'éperon d'or, le manteau de velours ! »

JEANNE.

Philippine, la prudence nous conseille de plier, tant que n'est pas rendue la décision papale... Mais j'ai donné des ordres néanmoins, et, crois-le bien, mes gens ne se laisseront pas désarçonner.

LA CATANAISE.

Mais il circule, ô reine, un bruit funeste... Et l'on dit qu'on vous a dérochée de la tour, et qu'à votre mari, le pape, travaillé par le moine Robert, a donné pleinement la couronne !

JEANNE.

Mensonge ! Et quand même, insensée, quelqu'un,

Au trone quau que siegue ausèsse prene plaço,
N'auren que de parèisse en fàci dóu païs
Em' aquelo esplendour de gràci que ravis,
E, van coume lou fum empourta pèr l'aureto,
Subran mis enemi s'esvaliran, paureto!

LA CATANESO.

O princesso avuglado! Avès coume li fòu
Qu'en vesènt eilamount negreja lou revòu
De la tubo, e qu'alin entendènt la trounado
Restounti loungamen dins li colo estounado,
A la baisso dóu mount s'endormon inchaiènt.
E pièi, tout-en-un-cop, lou regoulun bouiènt
Pèr l'embut dóu voulcan desboundo, e lou Vesùvi
Li nègo, barbelant, dins lou fiò de soun flùvi!

JANO.

Mai alor, souto terro, alor i'a mai que mai!
Lou cor batènt d'amour, batènt coume jamai,
Adès uno cansoun de page me treboulo...
Aro, à toun dire, es moun poudé que s'esbarboulo!
En ànci, me vaqui talo que lou veissèu
Sus l'oundo, talo que sus la branco l'aucèu...
E li gènt creson pièi que li rèino demoron
Libro de soun bonur? Oh! li veno me moron...
Masco, laisso-m' esta : tirasses que segren.

n'importe qui, oserait s'asseoir au trône, nous n'aurons qu'à paraître en face du pays avec cette splendeur de grâce irrésistible, et, comme la fumée emportée par le vent, soudain mes ennemis se dissiperont, pauvrette !

LA CATANAISE.

O princesse aveuglée ! Vous ressemblez aux fous qui, en voyant là-haut tourbillonner la vapeur noire et entendant au loin, dans les collines étonnées, retentir longuement le tonnerre, — au pied de la montagne, insouciants, s'endorment... Puis tout à coup, par le cratère du volcan, l'éruption bouillante déborde, et le Vésuve les noie, pantelants, dans le feu de son fleuve !

JEANNE.

Mais alors, mais alors il y a sous terre quelque mine ! Le cœur battant d'amour, battant comme jamais, une chanson de page me troublait tout à l'heure... Maintenant, à ton dire, c'est mon pouvoir qui croule ! Anxieuse, me voilà telle que le navire sur l'onde ou que sur la branche l'oiseau... Et les gens croient ensuite que les reines demeurent libres de leur bonheur ? Oh ! je suis énervée... Sorcière, laisse-moi : tu ne traînes que chagrin.

LA CATANESO, *en s'enanant.*

Mau-grat vous, contro vous, Jano, vous sauvaren
Dóu pesant que, la niue, sus voste piés s'agrouvo...
Jano, la cordo tiblo, e la galino couvo!



LA CATANAISE, *en s'en allant.*

Malgré vous, contre vous, nous vous délivrerons, Jeanne, du cauchemar qui s'accroupit, la nuit, sur votre sein... Jeanne, l'arc est tendu, et la pondeuse couve!





ATE TRESEN

Au castèu d'Averso, dins la grand salo d'aut.

SCENO PROUMIERO

JAN GANTÈUME, BERTRAND DI BAUS,
GALIAS DE MANTO.

JAN GANTÈUME.

Te cresian reparti pèr Manto, Galias?

GALIAS DE MANTO.

Que manquèsse uno fèsto ansin? Mai se voulias!

JAN GANTÈUME.

La pèço es de-segur proun estraourdinàri
Pèr n'en segre, emé gau, fin-qu'au bout, lou scenàri:



ACTE TROISIÈME

ʌu château d'Aversa, dans la grand'salle d'en haut.

SCÈNE PREMIÈRE

ɴ GANTELME, BERTRAND DES BAUX, GALÉAS DE MANTOUE.

JEAN GANTELME.

ɔus te croyions reparti pour Mantoue, Galéas ?

GALÉAS DE MANTOUE.

oulez-vous que je manque une fête pareille ?

JEAN GANTELME.

a pièce est, à coup sûr, assez extraordinaire pour
n en suive avec plaisir l'intrigue jusqu'au bout.

Semblavo que lou mounde anavo s'estrassa,
E li prince counsort vènon de s'embrassa!

BERTRAND DI BAUS.

Sus lou trafé di court talamen l'on s'embulo!

JAN GANTÈUME.

Papo Clemènt a tout adouba.

GALIAS DE MANTO.

Dins sa bulo
Que dis?

JAN GANTÈUME.

Dis que Janeto emé soun bèl Andriéu
Van èstre dóu reiaume ensemblamen li priéu;
Que saran tóuti dous courouna; que la poumpo
De l'empèri, li dre, li crido à son de troumpo,
Li favour, lis ounour, tout sara mitadié;
E, bono precaucioun, que dins soun abadié
Rintrara frai Roubert, e misè Felipino
Tournara dins Catano, encò de Prouserpino.

GALIAS DE MANTO.

Felipino deforo e lou mounge au couvènt,
N'en responde : au palais la pas de Diéu revèn.

nblait que le monde allait se déchirer... Et les :es consorts viennent de s'embrasser !

BERTRAND DES BAUX.

ır les menées des cours tellement l'on se ıpe !

JEAN GANTELME.

: pape Clément a tout arrangé.

GALÉAS DE MANTOUE.

ue dit-il dans sa bulle ?

JEAN GANTELME.

dit que Jeanne, avec son bel André, seront ›intement les prieurs du royaume; qu'ils seront les deux couronnés; que la pompe de l'empire, roits, les cris à son de trompe, les faveurs, les eurs, tout sera partagé; et, bonne précaution, lans son abbaye rentrera frère Robert, et que ɔpine, elle, retournera dans Catane, au pays 'oserpine.

GALÉAS DE MANTOUE.

ilippine à la porte et le moine au couvent, j'en ıds : au palais la paix de Dieu revient.

JAN GANTÈUME.

Es ansin talamen qu'uno casso ufanouso,
Pèr celebra l'unioun qu'au-jour-d'uei se renouso,
Nous counvido en Averso.

GALIAS DE MANTO.

Acord inespera
Que sara lou renos dóu parèu — e fara
Verdesco! Pas verai, Bertrand?

BERTRAND DI BAUS.

Ha! la remaisso
Prounoustico, de-fes, la chavano e la raisso...
Iéu n'ai pòu... A la rouino oustau predestina!
Lou cèu, pamens, à Jano avié bèn tout douna:
Bello coume lou jour, asciençado, elouquènto,
De tóuti si seguènt e tóuti si seguènto
Adourado, avenènto au pople, proudigant
Li favour, jitant l'or, leissant meme soun gant
A l'urous cavalié qu'em' elo fai la vòuto,
Espantant li dóutour pèr sa paraulo dòuto,
Briho, davans lis iue de l'univers candi,
Coume un astre d'amour sus la terro espandi.
Mai dins lou revoulun di justo magnifico
Ounte, bragardamen, de-countùni s'afico,
Mai dins aquéu trigos fougous, despoudera,
Ai! las! óublido trop que dóu càrri daura

JEAN GANTELME.

en est si bien ainsi que, pour célébrer l'union uée en ce jour, une chasse magnifique nous ie à Aversa.

GALÉAS DE MANTOUE.

ccord inespéré, qui renouvellera les noces du couple — et fera merveille ! N'est-ce pas, Ber- d ?

BERTRAND DES BAUX.

a ! l'accalmie pronostique, parfois, l'orage et rse... J'en ai peur... A la ruine maison prédes- ! Et Jeanne, cependant, avait été comblée du belle comme le jour, érudite, éloquente, de ses courtisans et toutes ses suivantes adorée, rte pour le peuple, prodiguant les faveurs, jetant laissant même son gant à l'heureux cavalier qui elle fait la volte, étonnant les docteurs par sa le docte, elle brille, à la vue de l'univers émer- !, comme un astre d'amour épanoui sur terre. , dans le tourbillon des joutes luxueuses où amour du faste se passionne sans trêve, mais ce train de vie véhément, excessif, hélas ! elle ie trop que les chevaux du char doré quelque-

Li chivau, sus l'aven, de fes que i'a, s'esbroufon
E que li gràndis auro i gràndi porto boufon.

JAN GANTÈUME.

Vaqui mai! Faudra dounc que dins sa primo flour
La rèino dóu jouvènt amague sa belour;
Faudra dounc, au moumen que la naturo en fèsto,
Dins nosto soubeirano, au mounde manifèsto
La verificacioun de ço que pòu crea
De mai coumpli, faudra 'scoundre, faudra tua
Lou lume! Eh! leissas-la, superbo dins sa glòri,
Faire gau, faire lume au mounde tantalòri,
Qu'avèn tóuti besoun e fam, de tèms en tèms,
De vèire trelusi l'esclaire dóu printèms,
De vèire l'alegresso e la flamo e la vido
Fouita, regaiardi la sabo enregouïdo...

BERTRAND DI BAUS.

Segne Jan, sabès pas ço que dison, i Baus?
Quau mounto emé li fòu rescontro lou debaus.

JAN GANTÈUME.

Eh! sènso l'ennegri de nosto malancogno,
N'a pas proun, aquest siècle ounte sian, de rampogno,
De misèri, de dòu, de guerro, de sabat,
E de pèsto e de chismo e de mal-adoubat?

fois s'ébrouent sur l'abîme, et que les grandes portes attirent les grands vents.

JEAN GANTELME.

Voilà encore ! Il faudra donc que, dans sa fleur première, la reine de Jouvence éteigne sa beauté ! Il faudra donc, à l'heure où la nature en fête montre, dans la personne de notre souveraine, la réalisation de ce qu'elle peut créer de plus parfait, il faudra mettre sous le boisseau, il faudra tuer la lumière !... Eh ! laissez-la, superbe dans sa gloire, illuminer de joie ce monde drôle : car tous, de temps en temps, nous avons besoin et faim de voir reluire la clarté du printemps, de voir la flamme, l'allégresse et la vie fouetter, ragaillardir l'engourdissement des sèves...

BERTRAND DES BAUX.

Sire Jean, savez-vous ce que l'on dit, aux Baux ? Qui monte avec les fous rencontre le précipice.

JEAN GANTELME.

Eh ! sans le rembrunir de notre humeur morose, n'en a-t-il pas assez, notre siècle, de noises, de misère, de deuil, de guerre, de sabbat, et de peste et de schisme, et de tout genre de méfaits ? Notre

Nosto rèino, vesès, acò 's l'escandihado
Qu'a rejouï la terro e l'a 'scarrabihado!

BERTRAND DI BAUS.

Se n'es pas, vogue Diéu! la coumeto de fiò
Que marco...

Bertrand di Baus, Jan Gantèume e Galias sorton pèr davala. Lou jour baisso.

---

reine, voyez-vous, c'est le jet de soleil qui a réjoui la terre et qui l'a dégourdie!

BERTRAND DES BAUX.

Si elle n'est pas, Dieu veuille! la comète de feu qui annonce...

Bertrand des Baux, Jean Gantelme et Galéas sortent pour descendre. Le jour baisse.

SCENO II

LOU CAMARLEN ARTUS, LA CATANESO, LOU COMTE DE TRIVÈNTO, LOU COMTE DE TERLITZ, *boutihié,* ROUBERT DE CABANO, *dapifèr, intron pèr alesti la taulo dóu festin.*

LOU CAMARLEN.

Avisas-vous!

LA CATANESO.

Faren en tèms e liò
Coume es di.

LOU COMTE DE TERLITZ.

Tout es lèst?

LA CATANESO.

Tout... Aquelo jouinesso,

SCÈNE II

LE CHAMBELLAN ARTUS, LA CATANAISE, LE COMTE DE TRIVENTO, LE COMTE DE TERLITZ, *échanson,* ROBERT DE CABANES, *majordome, entrent pour disposer la table du festin.*

LE CHAMBELLAN.

Prenez garde !

LA CATANAISE.

Nous ferons en temps et lieu comme il est dit.

LE COMTE DE TERLITZ.

Tout est prêt ?

LA CATANAISE.

Tout... Ces jeunes gens, les comtes Della Stella

Li comte de l'Estello e de la Liounesso,
Acciaioli, Carafo, eila, soun prevengu?

ROUBERT DE CABANO.

O.

LA CATANESO.

Que vouliéu mai dire?... Aquéli galagu
D'Oungrés, que soun avau, gardant la salo basso,
Zóu! largon-ié de vin à pleno carabasso...
E renjas-vous de biais, vous, moussu l'eschansoun,
Que loun rèi begue proun, tambèn...

LOU COMTE DE TERLITZ.

Pas de besoun...
Béura proun tout soulet, sènso que res lou serve!

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Mai Jano, elo, saup rèn?

LA CATANESO.

Rèn de rèn! Diéu preserve!
Lou sabès pas, coume es? Uno bouniasso, que,
S'anavo, pèr malur, esburba lou paquet,
Nous metrié tout-d'un-tèms la barro dins li rodo...
E me farié penja coume uno vièio godo.

et de la Lionesse, Acciaioli, Carafa, sont prévenus ?

ROBERT DE CABANES.

Oui.

LA CATANAISE.

Que voulais-je dire encore ?... Ces goinfres de Hongrois qui gardent la salle basse, qu'on leur charrie, là-bas, du vin à pleine gourde... Et tâchez, vous, monsieur l'échanson, que le roi, lui aussi, boive à sa soif...

LE COMTE DE TERLITZ.

Pas nécessaire... Il boira bien tout seul, sans l'aide de personne !

LE COMTE DE TRIVENTO.

Mais Jeanne ne sait rien, elle ?

LA CATANAISE.

Rien de rien ! Ah ! Dieu garde ! Vous savez comme elle est ? Une bonasse, qui, — si, par malheur, elle allait découvrir le pot aux roses, — nous mettrait tout de suite des bâtons dans les roues, et moi, me ferait pendre comme une vieille rosse.

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Quau nous vendra durbi ?

LA CATANESO.

Mi chato... Passarés
Dóu coustat dóu jardin, pèr èstre vist de res.

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Pièi ?

LA CATANESO.

Vous amatarés souto aquelo fenèstro,
Au bout dóu courredou, sabès ? à man senèstro...

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Sufis.

LA CATANESO.

E quand veirés, d'amount, arpateja,
Tirarés pèr li pèd...

LOU CAMARLEN.

Chut ! Qu'ause trepeja.

LE COMTE DE TRIVENTO.

ui viendra nous ouvrir?

LA CATANAISE.

es filles... Vous passerez du côté du jardin, ne pas être vus.

LE COMTE DE TRIVENTO.

uis?

LA CATANAISE.

ous vous blottirez sous la fenêtre qui est au t du corridor, vous savez? à main gauche...

LE COMTE DE TRIVENTO.

suffit.

LA CATANAISE.

t dès que vous verrez se débattre, là-haut, vous ez par les pieds...

LE CHAMBELLAN.

hut! Je crois qu'on arrive.

LOU COMTE DE TRIVÈNTO.

Mai s'anavo rata, lou cop?

LA CATANESO.

Se lou cèu toumbo,
Auren, tóutis ensèn, un bèu cubert de toumbo!

LOU CAMARLEN.

La rèino emé lou rèi!

LE COMTE DE TRIVENTO.

Mais s'il allait rater, le coup?

LA CATANAISE.

Si le ciel tombe, nous aurons, tous ensemble, un beau couvercle de tombeau!

LE CHAMBELLAN.

La reine avec le roi!

SCENO III

ANDRIÉU, LA RÈINO JANO, LA PRINCESS MARIO, LI PRINCE DE TARANTO *e* D DURAS, AUFAN DE SISTEROUN, GALIAS D MANTO, *tóuti li courtisan e damo de la court, boutihié, da fèr e page.*

ANDRIÉU, *en s'assetant.*

En taulo, mi segnour!

LI COURTISAN.

Ounour à Dono Jano! Au rèi Andriéu ounour!

Tóuti s'assèton. Li page rèston dre darrié li damo.

ANDRIÉU.

Pèr nosto bello souido, i coustiero bouscasso
D'Averso, m'ère di de douna 'no grand casso...
Eici sian : e poudès amoula li coutèu,

SCÈNE III

ANDRÉ, LA REINE JEANNE, LA PRINCESSE MARIE, LES PRINCES DE TARENTE *et* DE DURAS, AUFAN DE SISTERON, GALÉAS DE MANTOUE, *tous les courtisans et dames de la cour, échanson, majordome et pages.*

ANDRÉ, *s'asseyant.*

A table, messeigneurs !

LES COURTISANS.

Honneur à Madame Jeanne ! Honneur au roi André !

Tous s'asseyent. Les pages restent debout derrière les dames.

ANDRÉ.

Pour fêter la solution, je m'étais proposé de donner une grande chasse dans les bois d'Aversa... Nous y voici : et vous pouvez émoudre les couteaux,

Apouncha lis espiéu, engueta li boutèu,
Car dins aquest païs, messiés, noun vous desplase
Anas vèire esbroufa de senglié coume d'ase!

LOU PRINCE DE TARANTO.

Oh! tambèn!

ANDRIÉU.

An de cro tau que de broucadou,
Bèu cousin! Memamen que soun bousigadou
Vous derrabo d'un cop uno matado d'éuse.

LOU PRINCE DE TARANTO.

Li damo vènon?

ANDRIÉU.

Eto.

LOU PRINCE DE TARANTO, *en galejant.*

Alor i'aura de véuse
Deman!

LA PRINCESSO MARIO.

O bèn de véuso ..

aiguiser les épieux, guêtrer les jambes, car, messieurs, dans ce pays, vous allez voir, ne vous déplaise, s'ébrouer des sangliers comme des ânes !

LE PRINCE DE TARENTE.

Est-ce vrai ?

ANDRÉ.

Ils ont des crocs, beau cousin, comme des broches ! A tel point que leur boutoir vous arrache d'un coup une touffe d'yeuses.

LE PRINCE DE TARENTE.

Les dames viennent-elles ?

ANDRÉ.

Sans doute.

LE PRINCE DE TARENTE, *en plaisantant.*

Pour lors, demain, il y aura des veufs !

LA PRINCESSE MARIE.

Ou bien des veuves...

ANDRIÉU.

A l'asard, Bautezar!
Eh! que i'a de plus bèu? A travès dis eissart,
Di devens, dis abroues, di cadenedo bruno,
Au galop, tout lou jour, secuta la feruno,
Enterin que dóu cor la tantaro clantis
E que, dins la fourèst, lou jap di chin glatis!

JANO, *apensamentido.*

La fourèst souloumbrouso, ah! que dèu èstre fresco!
Mi page, adusès-me de roso à pleno desco...
Dins la mar lou soulèu vai nega sa cremour:
Dins moun sen nègo-te, souleiado d'amour!

ANDRIÉU, *à Jano.*

Afama de poutoun e las de soulitudo,
Emai iéu ai lou cor doulènt de languitudo!
E l'aigo fugidisso ounte bevon mis iue
Jamai noun me faguè tant de gau coume aniue.

JANO, *en ié pourgènt sa coupo.*

Pèr te leva la set, tè, vai, béu à ma coupo...

Andriéu ié béu.

Uno oumbro, sabe pas d'ounte vèn, m'engouloupo...
Sarié-ti lou sournun d'aquest escoundedou
Emé si bàssi croto e si long courredou,

ANDRÉ.

A tout risque! Y a-t-il rien de plus beau? A travers les friches, les défens, les halliers, les genévriers bruns, au galop, tout le jour, courre les bêtes noires, pendant que retentit la fanfare du cor et que, dans la forêt, l'aboi des chiens glapit!

JEANNE, *pensive.*

La forêt sombre, qu'elle doit être fraîche! Mes pages, apportez-moi des roses à corbeillées... Le soleil, dans la mer, va noyer son ardeur : viens aussi, dans mon sein, te noyer, soleil d'amour!

ANDRÉ, *à Jeanne.*

Affamé de baisers et las de solitude, moi aussi j'ai le cœur dolent du mal d'ennui! Et l'onde fugitive où mes yeux boivent ne me fit jamais tant d'envie comme ce soir.

JEANNE, *lui tendant sa coupe.*

Pour te désaltérer, tiens, bois donc à ma coupe...

André y boit.

Une ombre, je ne sais d'où elle vient, m'enveloppe... Serait-ce la sombreur de ce manoir mystérieux avec ses voûtes basses et ses longs corridors,

O bèn lou segrenun d'aquel endré sóuvage
Ounte a vougu lou rèi nous mena 'n roumavage?
Boutihié moun ami, vuejo lèu lou vin d'or...

A-n-Aufan de Sisteroun.

Pouèto, vuejo-me la joio dins lou cor.

AUFAN DE SISTEROUN *canto.*

En capo cremesino,
D'acò i'a mai d'un an,
La fado Melusino
Regnavo à Lusignan.
Quand lou soulèu trecolo,
Iéu, amourous despièi,
M'abrive pèr la colo
Ounte me sèmblo qu'èi.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp:
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

AUFAN DE SISTEROUN.

Se bate lis éusino
Emé mi chin lebrié,
La fado Melusino
Trèvo li genebrié.

ou la souleur de cet endroit sauvage où le roi a voulu nous mener en partie fine? Échanson mon ami, verse vite le vin d'or...

A Aufan de Sisteron.

Poète, verse-moi la joie dans le cœur.

AUFAN DE SISTERON *chante.*

En manteau cramoisi, — il y a de cela plus d'une année, — la fée Mélusine — régnait à Lusignan. — Quand le soleil se couche, — depuis, moi amoureux, — je cours à la colline — où j'ai cru l'entrevoir.

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme: — à son rayonnement, en plein désert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTERON.

Si je bats les broussailles — avec mes lévriers, — la fée Mélusine — hante les genièvres. — Je lui crie: Arrête!

Ié cride : Arrèsto! arrèsto!
Mai elo s'esvalis,
E dins lou cor me rèsto
Qu'un rai de flourdalis.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

AUFAN DE SISTEROUN.

Quand lou vènt-larg brounzino,
Au clué dis estoubloun
La fado Melusino
Penchino soun péu blound.
A la meissoun m'agrape...
Mai iéu, entre mi det,
Pecaire, noun arrape
Que d'espigau bloundet.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

arrête! — Mais elle a disparu, — et au cœur il ne me reste — qu'un rayon de fleur de lis.

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme : — à son rayonnement, en plein désert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTERON.

Quand bruit le vent du large, — aux tuyaux des chaumes — la fée Mélusine — peigne ses blonds cheveux. — Aux moissons je m'agriffe... — Mais, las! entre mes doigts — je n'attrape jamais — que des épis blondins.

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme : — à son rayonnement, en plein désert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTEROUN.

Quouro à l'escuresino
M'envau contro la niue,
La fado Melusino
Danso davans mis iue.
Lou ramagnòu me gagno,
Courre pèr l'embrassa;
Mai trove que l'eigagno
I rode ounte a passa.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

AUFAN DE SISTEROUN.

Quand la caud estransino,
Que cerque la frescour,
La fado Melusino
Blanquejo dins lou gourg.
Iéu au risènt de l'oundo
Me jite barbelant;
Mai elo se prefoundo
Emé soun bèu cors blanc.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

AUFAN DE SISTERON.

Si, dans l'obscurité, — je vais contre la nuit, — la fée Mélusine — danse devant mes yeux. — J'accours pris de folie, — en lui tendant les bras; — mais, là où elle passe, — je ne trouve que la rosée.

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme: — à son rayonnement, en plein désert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTERON.

Lorsque la chaleur brûle, — que je cherche le frais, — la fée Mélusine — nage, nue, dans le gouffre. — Moi, dans le flot qui rit — haletant je me jette; — mais elle plonge au fond — avec son beau corps blanc.

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié couleuvre, moitié femme: — à son rayonnement, en plein désert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

AUFAN DE SISTEROUN.

Di tourre sarrasino
Amount sus li merlet,
La fado Melusino,
De-fes, em' un quilet,
Fuso coume uno anguielo,
Dins l'auro s'esbignant...
Quand Melusino quielo,
Malur à Lusignan!

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE DRAGOUNET.

Sian de la raço di lesert.

AUFAN DE SISTEROUN.

Dins lou friéu de Messino
Quouro navegarai,
O fado Melusino,
Pèr tu me negarai :
Car, en bagnant sa treno
De pouverèu amar,
Aqui i'a la Sereno
Que se miraio en mar.

LF PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTERON.

Des tours moresques, — là-haut, sur les merlons, — fée Mélusine, — parfois avec un cri aigu, — glisse mme une anguille — en fuyant dans le vent... — Quand élusine crie, — malheur à Lusignan!

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié uleuvre, moitié femme : — à son rayonnement, en plein sert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE DRAGONET.

Nous sommes de la race des lézards.

AUFAN DE SISTERON.

Au détroit de Messine — quand je naviguerai, — fée lusine, — je me noierai pour toi : — car en mouillant tresse — à la rosée amère, — c'est là que la Sirène — mire dans la mer.

Ah! mau-parlant, poudès me dire
Qu'es mita femo, mita serp :
A soun dardai, en plen desert,
Basto qu'un jour elo m'atire!

LOU PAGE, *emé li courtisan, en Cor.*

Sian de la raço di lesert!

De varlet abron li lume.

JANO, *au page.*

Mignot, te menarai emé iéu en Prouvènço...
Iéu beve à l'esperanço e beve à la jouvènço!
E tu, moun troubadou, vendras deman matin
Querre pèr toun guierdoun ma raubo de festin.

AUFAN DE SISTEROUN.

Un mantèu n'en farai, o rèino! E mis espalo
Quand se van espoumpi dins la sedo pourpalo,
La capo dóu soulèu iéu pourtarai dessus.

ANDRIÉU.

Que noun siegue pèr tu la capo de Nessus!

JANO.

Oh! leissas-me pensa que vuei tout s'apasimo,
E que vuei lou malan pèr toujour s'abasimo!
Oh! leissas-me pensa que, foro dóu neblun,

Ah! médisants, venez me dire — qu'elle est moitié uleuvre, moitié femme : — à son rayonnement, en plein sert, — puisse-t-elle un jour m'attirer!

LE PAGE, *avec les courtisans, en chœur.*

Nous sommes de la race des lézards.

Des valets éclairent les lampes.

JEANNE, *au page.*

Mignon, je t'emmènerai avec moi en Provence... : bois à l'espérance, je bois à la jeunesse! Et toi, on troubadour, viens, dans la matinée, chercher our ton guerdon ma robe de festin.

AUFAN DE SISTERON.

J'en ferai un manteau, ô reine! Et lorsque mes paules vont se draper, superbes, dans la soie pururine, je croirai porter sur moi la cape du soleil.

ANDRÉ.

Si elle n'est pour toi la cape de Nessus!

JEANNE.

Oh! laissez-moi penser qu'aujourd'hui tout apaise, et qu'aujourd'hui le mal tombe aux abîmes our toujours! Oh! laissez-moi penser que, hors

Lou Tabor à la fin mostro soun camelun!
Vèire lou mounde en pas, li terro labourado;
La fedo e l'agneloun tranquile dins la prado;
L'óulivié palinèu acatant lis enclin
De sa broundo; la mar, que bluiejo eilalin,
Cuberto de tartano e de velo e de gumo;
Li vilo gaubejant libramen si coustumo;
Li pople, enfestouli pèr un acord leiau,
Dansant la roumanesco au pèd dóu trounc reiau:
Que pantai de bonur à te rèndre jalouso,
Rèino Berto, qu'aviés pèr scètre uno fielouso!

LOU PRINCE DE DURAS, *s'aubourant em' estrambord.*

Tout acò, lou veiren, Jano! car vòstis iue
Soun fa pèr esvali la tenebrouso niue :
Li pople, devinant que de la terro australo
Es vous la courounello emai la maïstralo,
Li pople, pressentènt que li Coustelacioun
En vous an acoumpli l'escrèto perfecioun,
An cresènço que sias la veritablo Astrèio,
Descendudo un matin de la claro Empirèio
Pèr adurre i mourtau l'Age d'Or. E, tambèn,
En s'esperant de vous la mauno de tout bèn,
Vous amon! E li siècle auran fa si virado,
Sara despièi long-tèms morto emai enterrado
La glòri de cènt rèi, que vòsti Prouvençau,
Dóu Goufre dóu Lioun i serre dóu Champ-Sau,

:s brumes, le Thabor à la fin montre son faîte! oir en paix le monde, les terres labourées, la ·ebis et l'agneau tranquilles dans la prairie, l'olier pâle revêtant les coteaux de sa ramée; la mer, ıi bleuit au lointain, couverte de tartanes, de voiles : d'agrès; les villes pratiquant librement leurs couımes; les peuples, mis en fête par un loyal accord, ansant la *romanesque* au pied du tronc royal : quel ève de bonheur à te rendre jalouse, reine Berthe, ui avais pour sceptre une quenouille!

LE PRINCE DE DURAS, *se levant avec enthousiasme.*

Nous verrons tout cela, Jeanne! car vos yeux nt faits pour dissiper la ténébreuse nuit : les :uples, devinant que de la terre australe c'est vous coryphée et l'expression suprême, les peuples, essentant que les Constellations accomplirent en ›us l'absolue perfection, ont la foi que vous êtes véritable Astrée, descendue un matin de l'Emrée lucide pour apporter l'Age d'Or aux mortels. : aussi, en espérant de vous la manne de tout en, ils vous aiment! Et les siècles seront révolus, : morte et enterrée sera depuis longtemps la gloire e cent rois, que vos Provençaux, du Golfe du Lion ux montagnes du Champsaur, parleront, amou-

Parlaran, amourous, d'aquelo rèino Jano
Qu'au tèms de l'Age d'Or a tengu la rejano!

JANO, *trasènt un crid.*

Ai!

LOU PRINCE DE DURAS.

Qu'es acò?

JANO.

La sau, qu'Andriéu vèn d'escampa
Sus la taulo!

LA PRINCESSO MARIO.

Un malur! Pousquèsse me troumpa!

ANDRIÉU, *d'un èr feroun, à la princesso.*

Se marco de malur, es pèr vous.

LA PRINCESSO MARIO.

Que vòu dire?

ANDRIÉU.

Uno fiho de rèi, noun poudias faire pire
Qu'en vous leissant rauba pèr lou cousin Duras:
Fiso-te de Duras...

eux, de cette reine Jeanne qui, au temps de l'Age ’Or, régna sur eux !

JEANNE, *jetant un cri.*

Aïe !

LE PRINCE DE DURAS.

Qu'est-ce ?

JEANNE.

Le sel, qu'André vient de répandre sur la table !

LA PRINCESSE MARIE.

Un malheur ! Puissé-je me tromper !

ANDRÉ, *d'un air farouche, à la princesse.*

S'il y a mauvais signe, c'est pour vous.

LA PRINCESSE MARIE.

Pourquoi donc ?

ANDRÉ.

Fille de sang royal, vous ne pouviez faire pis que ’ous laisser enlever par le cousin Duras : fie-toi à Duras...

LA PRINCESSO MARIO.

Eh ! bèn ?

ANDRIÉU.

N'enduraras.

JANO, *à Duras.*

Aganto.

ANDRIÉU.

Boutihié, neguen la mau-parado !

LOU PRINCE DE DURAS, *plan à Jano.*

Que voulès ? Noun poudènt avé moun adourado,
Ai rauba vosto sorre en pensant qu'èro vous !

JANO.

Cousinet, viren fraso : acò devèn nivous...

ANDRIÉU.

Boutihié !

JANO.

Ié sian mai.

ANDRIÉU.

Aduse quàuqui fiolo...
D'aquéu qu'a dous cènts an.

LA PRINCESSE MARIE.

Eh bien ?

ANDRÉ.

Tu en endureras.

JEANNE, *à Duras.*

Attrape.

ANDRÉ.

Échanson, noyons le mauvais augure !

LE PRINCE DE DURAS, *doucement à Jeanne.*

Que voulez-vous ? Ne pouvant avoir mon adorée, j'enlevai votre sœur en pensant que c'était vous !

JEANNE.

Cher cousin, changeons de thème : cela devient nébuleux...

ANDRÉ.

Échanson !

JEANNE.

Il y revient.

ANDRÉ.

Apporte quelques fioles de celui qui a deux cents ans.

JANO, *se revirant.*

Mai dormon nòsti violo?...
Iéu, me fau de musico! Es la voues qu'en douçour
Penetranto, en souspir, en chalun, en founsour,
Dis amourousamen ço que noun se pòu dire,
Parai?

S'entènd musiqueja. Li page aduson de garbelin de roso.

Vèngue de roso! Es la flour que desire.

Jano jito li roso sus la taulo. N'en toumbo uno dins la coupo de Galias de Manto.

GALIAS DE MANTO, *s'aubourant.*

Mèisse lou vin reiau, boutihié! Vau pourta,
Dins la coupo d'argènt, un brinde à la bèuta,
Un brinde à la bèuta souleianto e fegoundo,
Meravihouso flour que n'a ges de segoundo!
La bèuta, resplendour qu'embriago l'eros,
Pèr elo, embarluga, se trasènt vers lou cros!
La divino bèuta, qu'enfreno li plus ruste
E qu'aplanto, enebi, li front li mai aguste!

ANDRIÉU.

Béulaigo Mantouan, fasèire d'estampèu,
Veguen dounc en bevènt quau nous fara rampèu!
A nosto poutesta sus li terro italiano!
Au revenge prouchan di Vèspro Siciliano!

JEANNE, *se retournant.*

Mais nos violes dorment-elles ?... Moi, j'aime la musique ! C'est la voix qui, en douceur pénétrante, en soupirs, en volupté, en profondeur, dit amoureusement ce qui ne peut se dire, n'est-ce pas ?

On entend de la musique. Les pages apportent des corbillons de roses.

Viennent des roses ! C'est ma fleur bien-aimée.

Jeanne jette les roses sur la table. Il en tombe une dans la coupe de Galéas de Mantoue.

GALÉAS DE MANTOUE, *se levant.*

Verse le vin royal, échanson ! Je vais porter, dans la coupe d'argent, un *brinde* à la beauté, un *brinde* à la beauté rayonnante et féconde, fleur merveilleuse qui n'a point de pareille ! A la beauté, splendeur qui enivre le héros, pour elle se jetant, ébloui, vers la fosse ! la divine beauté, qui bride les plus rustres, et qui arrête et interdit les fronts les plus augustes !

ANDRÉ.

Mantouan buveur d'eau, faiseur d'embarras, voyons donc, en buvant, qui renviera sur nous ! A notre prépotence sur les terres italiennes ! A la prochaine revanche des Vêpres Siciliennes ! Au pape

Au papo Clemènt Sièis, qu'a mes ounte voulèn
La courouno de Naple e de Jerusalèn!

LOU PRINCE DE TARANTO.

A-n-aquelo qu'à Naple espeliguè, pèr èstre
L'emperairis... e l'ur d'un paradis terrèstre!

LOU COMTE MATIAS.

D'ambedos li Sicilo à-n-aquéu qu'es lou rèi!

ANDRIÉU.

E de quau trepara sus nosto erbo — au desrèi!

JANO.

Au pople!

LI PROUVENÇAU.

A la Prouvènço!

LIS ITALIAN.

A l'Itàli!

LIS OUNGRÉS.

A l'Oungrìo!

Clément VI, qui a mis où nous voulons la couronne de Naples et de Jérusalem !

LE PRINCE DE TARENTE.

A celle qui naquit à Naples, pour y être l'impératrice... et la félicité d'un paradis terrestre !

LE COMTE MATHIAS.

A celui qui est le roi des Deux-Siciles !

ANDRÉ.

Et de qui marchera sur notre herbe — au désarroi !

JEANNE.

Au peuple !

LES PROVENÇAUX.

A la Provence !

LES ITALIENS.

A l'Italie !

LES HONGROIS.

A la Hongrie !

BERTRAND DI BAUS.

A la santo councòrdi ! A tóuti li patrìo !

ANDRIÉU.

Ai som.

Lou rèi e la rèino se retiron. Tóuti s'envan. S'entènd lou page canta deforo :

Au camin dis amourous
Un ié perd, l'autre ié gagno.
Que regrèt !
Jamai digues toun secrèt !

BERTRAND DES BAUX.

A la concorde sainte! A toutes les patries!

ANDRÉ.

J'ai sommeil.

Le roi et la reine se retirent. Tout le monde s'en va. On entend le page chanter dehors :

Au chemin des amoureux — l'un y perd et l'autre y gagne. — Quel regret! — Ne dis jamais ton secret!

SCENO IV

LA CATANESO, *emé sa fiho* SANCHO.

LA CATANESO.

I'a plus degun ? Li lume fan la mino...
Lou rèi a marrit vin, esto niue... Quau camino ?
Tu, Sancho ?

SANCHO.

Maire, es iéu.

LA CATANESO.

Sian i bouiènt : mai que,
Vengu lou quicho-clau, aquéli farlouquet
Nous fagon pas lou pèd de porc !

SANCHO.

N'agués cregnènço...

SCÈNE IV

LA CATANAISE, *avec sa fille* SANCHE.

LA CATANAISE.

Il n'y a plus personne ? Les lampes font la moue... Le roi a le vin mauvais, cette nuit... Qui va là ? Toi, Sanche ?

SANCHE.

Mère, c'est moi.

LA CATANAISE.

Nous voici aux grands coups : pourvu que ces freluquets, au moment décisif, ne nous fassent pas défaut !

SANCHE.

N'ayez crainte... Ma sœur les amuse, là-bas, aux

Ma sorre lis amuso, avau, is atenènço
Dóu palais; e vendran, car an tóuti jura.

LA CATANESO.

Que lou Diable sarcigue aquéu que trahira!

SANCHO.

Ié vai de nòstis os.

LA CATANESO.

Sus vous-àutri, pichoto,
Comte mai que sus res... Qu'entènde?

SANCHO.

Es la machoto.

LA CATANESO.

Marco de mort... Vejan, as adu lou seden?
Lou nous courrènt es fa? Porge, que regarden...

SANCHO, *ié pourgènt lou seden.*

Vès-lou.

LA CATANESO.

Dison qu'Andriéu, sus lou cadabre, porto

:ds du palais; et ils viendront, car tous ont prêté ıent.

LA CATANAISE.

e diable daube celui qui trahira !

SANCHE.

y va de nos os.

LA CATANAISE.

ır vous, petites, je compte plus que sur per- ıe... Qu'entends-je ?

SANCHE.

:'est la chouette.

LA CATANAISE.

ugure de mort... Voyons, as-tu apporté le lacs ? œud coulant est fait ? Donne, que je regarde...

SANCHE, *lui donnant le lacs.*

oilà.

LA CATANAISE.

n dit que, sur le corps, André porte un talis-

Un brèu pèr esvali la pouisoun la plus forto
Emai li coutelado...

En chaspant la courdello.

Em' eiçò, lou marrias
Crese pas que s'escape, uno fes dins lou rias.

SANCHO.

Oh ! la treno es de sedo.

LA CATANESO.

Entre que se desjouco,
L'arrapan ; d'uno man se ié tapo la bouco,
E...

SANCHO.

Me n'en cargue, iéu, de lou badaiouna.

LA CATANESO.

Dóu tèms, emé lou las, flòu ! es embourgina...
E tóuti, qu'en tirant ajudon à l'agòni !
Que nous fau de coumplice, e noun de testimòni.

SANCHO.

Quento luno ! Dirias que nous seguis dis iue.

LA CATANESO.

Quant es d'ouro ?

man pour parer le poignard et le plus violent poison...

En tâtant le cordon.

Avec ceci, je ne crois pas que le gredin échappe, une fois dans le filet.

SANCHE.

Oh! la tresse est en soie.

LA CATANAISE.

Au saut du lit nous le harpons; d'une main on lui couvre la bouche, et...

SANCHE.

Je m'en charge, moi, de le bâillonner.

LA CATANAISE.

Du cordon, en même temps, vlan! il est enlacé... Et que tous, en tirant, aident à l'agonie! car il nous faut des complices, non des témoins.

SANCHE.

Quelle lune! on dirait qu'elle nous suit des yeux.

LA CATANAISE.

Quelle heure est-ce?

SANCHO.

A souna tout-escas miejo-niue.

LA CATANESO.

Crese que vèn quaucun... Amosso li lampeso.

SANCHO, *en amoussant li lume.*

E la rèino?

LA CATANESO.

La rèino... Es acò que me peso...
De la chambro duberto, au founs dóu courredou,
Ai pòu, se nous entènd, que cride e perde tout...
Un cop lou rèi sesi, qu'óublidon pas la tanco...
Terriblo niue pèr tóuti!

SANCHO.

Arribon : un, dous... Manco
Plus que lou camarlen. Acò 's éu...

SANCHE.

inuit tout à l'heure a sonné.

LA CATANAISE.

· crois que quelqu'un vient... Éteins les lampes.

SANCHE, *en éteignant les lampes.*

la reine?

LA CATANAISE.

: reine... C'est bien ce qui me pèse... De la ıbre ouverte, au fond du corridor, si elle nous ıd, j'ai peur qu'elle ne crie et perde tout... Une le roi saisi, qu'on n'oublie pas de barrer la :... Terrible nuit pour tous!

SANCHE.

arrivent: un, deux... Il ne manque plus que le ıbellan. C'est lui...

SCENO V

Oumbro que varaion. LI MEME, LOU CAMARLEN ARTUS, LOU RÈI ANDRIÉU.

LOU CAMARLEN, *à voues basso.*

Esperas!
A l'arrèst tenès-vous! De nèrvi dins lou bras,
E que res autre quinque!

Artus vai d'acatoun vers la porto dóu rèi.

LA CATANESO.

Escouten!

LOU CAMARLEN.

Sire! Sire!
Es voste camarlen Artus, en grand coussire...

ANDRIÉU, *de sa chambro.*

Que i'a?

SCÈNE V

Ombres qui errent. LES MÊMES, LE CHAMBELLAN ARTUS, LE ROI ANDRÉ.

LE CHAMBELLAN, *à voix basse.*

Attendez ! Tenez-vous à l'affût ! Du nerf dans le bras, et que nul autre ne dise mot !

Artus, en se mussant, va vers la porte du roi.

LA CATANAISE.

Écoutons !

LE CHAMBELLAN.

Sire ! Sire ! C'est votre chambellan Artus, en grand souci...

ANDRÉ, *de sa chambre.*

Qu'y a-t-il ?

LOU CAMARLEN.

D'afaire grèu! Se Vosto Majesta,
Un moumen, à despart, voulié bèn m'escouta...
Prèsso : lou toco-san à Naple campanejo.
I'a courrié sus courrié. Lou pople ferounejo...

ANDRIÉU, *de sa chambro.*

Ié vau.

LA CATANESO.

Se vai leva... La pourteto a gemi...
Es deforo : anen, zóu sus lou negre enemi!

ANDRIÉU, *dins la coulisso.*

Artus! O scelerat! M'estranglon.

LA CATANESO.

More! More!

S'entènd de crid dins lou castèu, lis assassin fugisson.

LE CHAMBELLAN.

Des affaires graves ! Si Votre Majesté voulait bien, un moment, m'écouter à part... Cela presse : le tocsin sonne à Naples. Les courriers se succèdent. Le peuple est menaçant.

ANDRÉ, *de sa chambre.*

J'y vais.

LA CATANAISE.

Il se lève... La porte a gémi... Il est dehors : allons, sus à l'ennemi exécré !

ANDRÉ, *dans la coulisse.*

Artus ! O scélérat ! Ils m'étranglent.

LA CATANAISE.

Meurs ! Meurs !

On entend des cris dans le château, les assassins fuient.

SCENO VI

ISÈUT, *bailo dóu rèi,* LA RÈINO JANO.

ISÈUT, *courrènt à la fenèstro.*

Diéu! An tua lou rèi! L'an estrangla! Demore
Coume uno pèiro... Gàrdi, au secours!

Pico à la porto de la rèino e la destanco.

JANO, *despeitrinado, en péu.*

Qu'es acò?...

Regardo à la fenèstro.

Andriéu! Oh! paure Andriéu! Abouminable cop!

S'escound la tèsto emé li man.

Miserablo! maudicho! afrouso Cataneso,
Que vèn d'arroucassi moun règne de planeso!
Ai! ai! ai!

SCÈNE VI

ISEULT, *nourrice du roi,* LA REINE JEANNE.

ISEULT, *courant à la fenêtre.*

On a tué le roi! Dieu! On l'a étranglé! Je reste comme une pierre... Gardes, au secours!

Elle frappe à la porte de la reine et la débarre.

JEANNE, *décolletée, les cheveux épars.*

Qu'est-ce là?...

Elle regarde à la fenêtre.

André! Oh! pauvre André! Abominable coup!

Elle cache sa tête avec ses mains.

Misérable! maudite! affreuse Catanaise! qui vient, hélas! hélas! de hérisser de roches mon règne de plaisance!

ISÈUT.

Moun enfant! Moun prince qu'ai nourri!
Res, dins tout soun palais, res pèr lou secouri!

JANO.

O malur! Tout me lou disié... Moun sang se gibro.

ISÈUT.

Moun enfant! Moun enfant!

JANO.

Lou sentiéu dins ma fibro:
— « Anes pas ié durbi, sortes pas! » ié fasiéu...

ISÈUT.

Moun enfant! Es poussible!

JANO.

Éu, à la voues di siéu,
A mita vesti, cour; iéu me lève, esfraiado,
E trove davans iéu la porto ferrouiado
Em' un pougnard...

Toumbo dins un fautuei esglariado.

ISEULT.

Mon enfant! Mon prince que j'ai nourri! Pour le secourir, personne! Dans tout son palais, personne!

JEANNE.

O malheur! Tout me le disait... Mon sang se glace.

ISEULT.

Mon enfant! Mon enfant!

JEANNE.

Je le pressentais au cœur : « N'ouvre pas, ne sors pas! » lui ai-je dit...

ISEULT.

Mon enfant! Est-ce possible!

JEANNE.

Lui, à la voix des siens, mi-vêtu, court; je me lève, effrayée, et je trouve la porte verrouillée devant moi avec un poignard...

Elle tombe effarée dans un fauteuil.

SCENO VII

LA RÈINO JANO, ISÈUT, LOU CAPITANI DI GARDI, LI GARDI.

LOU CAPITANI.

Isèut! qu'es arriba, moun Diéu?

UN GARDI.

Soun à brand la fenèstro e la chambro...

AUTRE GARDI.

Entendiéu
Crida secours...

ISÈUT, *en senglutant.*

Oh! moustre! oh! moustre de nat
An penja moun Andriéu, moun bèu, qu'à la centuro

SCÈNE VII

LA REINE JEANNE, ISEULT, LE CAPITAINE DES GARDES, LES GARDES.

LE CAPITAINE.

Iseult! qu'est-il arrivé, mon Dieu?

UN GARDE.

La fenêtre et la chambre sont béantes...

AUTRE GARDE.

J'entendais crier secours...

ISEULT, *en sanglotant.*

Oh! monstres! monstres dénaturés! Ils ont pendu mon cher, mon bel André, que j'ai porté à

Ai pourta, qu'ai nourri, iéu, dins noste païs,
Dins nosto Oungrìo franco ounte degun trahis!
Ah! fuguessian jamai vengu de nosto vido
En aquesto nacioun, de marridun clafido!

:einture, que j'ai allaité, moi, dans notre pays, ıs notre Hongrie franche où il n'y a point de ître! Ah! plût à Dieu, jamais, n'être jamais venus notre vie dans cette nation, de perversité pétrie!

SCENO VIII

LA RÈINO JANO, ISÈUT, FRAI ROUBERT
GARDI.

FRAI ROUBERT, *acourrènt.*

Moun fiéu ! Moun rèi ! Moun rèi !

LOU CAPITANI DI GARDI.

Crime desparaul

UN GARDI, *fasènt signe.*

A la fenèstro, aqui, lou rèi es pendoula !

AUTRE GARDI.

Amudido, la rèino es coume uno estatuo.

PROUMIÉ GARDI.

Oh ! bregand ! Fau que lis estripen !

SCÈNE VIII

LA REINE JEANNE, ISEULT, FRÈRE ROBERT, GARDES.

FRÈRE ROBERT, *accourant.*

Mon fils! Mon roi! Mon roi!

LE CAPITAINE DES GARDES.

Forfait inexprimable!

UN GARDE, *faisant signe.*

A la fenêtre, là, le roi est pendu!

AUTRE GARDE.

Voilà la reine, comme une statue, muette...

PREMIER GARDE.

Oh! brigands! Il les faut éventrer!

SEGOUND GARDI.

Tuo! tuo!

LOU CAPITANI DI GARDI.

Courrès faire lou fur e barras tout.

ISÈUT.

Moun bèu!
E que faudra respondre, à la rèino Eisabèu,
A ta maire, eilalin, quand saubra la malagno,
E que, dins l'estrambord de sa doulènto lagno,
Vai nous dire :

FRAI ROUBERT.

Ai! ai! ai!

ISÈUT.

« Qu'avès fa de moun fiéu,
De moun paure Andreloun que fisa vous aviéu ? »

LOU CAPITANI DI GARDI.

Venjanço!

FRAI ROUBERT.

La venjanço es pèr camin que bramo!

SECOND GARDE.

Tue! Tue!

LE CAPITAINE DES GARDES.

Vite! fouillez partout et fermez les issues.

ISEULT.

Mon beau! Et que faudra-t-il répondre, à la reine Lisabeth, à ta mère, là-bas, lorsqu'elle saura l'hor-:ur, et que, dans le transport de sa désolation, elle ı nous dire:

FRÈRE ROBERT.

Aïe! aïe! aïe!

ISEULT.

« Qu'avez-vous fait de mon fils, de mon pauvre ; André, que je vous avais confié? »

LE CAPITAINE DES GARDES.

Vengeance!

FRÈRE ROBERT.

La vengeance est en chemin, hurlante! La justice

La justiço de Diéu, pèr lou ferre e la flamo,
Vai puni, fourmidablo, un sacrilège ansin...
Quau que siegue l'infame o l'ourrible assassin,
Ague noum Felipino, ague noum Clitennèstro,
Venjaras, Diéu, lou mort que pènjo à la fenèstro!
E lou fraire dóu mort, lou poutentat oungrés,
L'entènde iéu trepa, que vèn coume un fiò-gres,
Abra d'iro, que vèn, emé dès milo lanço,
Rascla lou terradou qu'entiro la balanço,
E brula, coume un nis de cabrian, la court
Ounte la verinado à plen de rego cour,
E d'aquéli que van, en talo desmesuro,
Dins l'abouminacioun, destruire l'escoussuro!



Dieu, par le fer et la flamme, va punir, formible, un tel sacrilège... Quel que soit l'infâme, orrible assassin, qu'il ait nom Philippine, qu'il nom Clytemnestre, tu vengeras, ô Dieu, le mort i pend à la fenêtre ! Et le frère du mort, le potentat ngrois, je l'entends, moi, marcher, qui, tel qu'un ı grégeois, vient, ardent de courroux, vient, avec ɛ mille lances, raser le territoire qui entraîne la lance, et brûler, comme un nid de frelons, la ur où le venin de la haine ruisselle, et de ceux i cheminent, avec pareille outrance, dans l'abonation, exterminer l'espèce !





ATE QUATREN

Pèr mar, en galèro reialo.

SCENO PROUMIERO

LA RÈINO JANO, LOU POPLE, *sus lou port de Naple.*

JANO.

Adiéu, Naple! Adiéu, pople! A-diéu-sias, mis ami!
M'embarque, m'envau liuen, noun sènso pregemi.
M'envau, davans lou papo, espandi ma counsciènci,
Pèr faire blanqueja, lusi moun innoucènci
Contro lou cridadis dis enemi jalous
Que m'encupon à faus d'un crime espetaclous.
Urouso, m'avès visto, à la flour de moun age,



ACTE QUATRIÈME

En mer, sur la galère réale.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE JEANNE, LE PEUPLE, *sur le port de Naples.*

JEANNE.

Adieu, Naples ! Adieu, peuple ! O mes amis, adieu ! Je m'embarque, je m'en vais loin, mais non sans inquiétude. Je vais, devant le pape, étaler ma conscience, pour faire, en sa blancheur, luire mon innocence contre le cri des ennemis jaloux qui m'inculpent à faux d'un effroyable crime. Heureuse, vous me vîtes, à la fleur de mon âge, cueillir

Emé vautre culi li joio dóu reinage;
E vuei que lou malur a pica sus moun front
Emé l'injuriasso e tóuti lis afront,
Aqui vous trove mai, au moumen que desfloure...
E vous vesènt ploura, iéu vosto rèino, ploure.

LOU POPLE.

Oh! nosto rèino bello!

JANO.

Autant pèr me lava
Is iue dóu mounde entié, coume pèr desgreva
L'ounour di bràvi gènt que siéu sa soubeirano,
Vous quite. Mai toujour, de la terro fourano,
Eilalin, peralin, iéu veirai li risènt,
Iéu veirai lou soulèu d'aquest Gou trelusènt,
Emé si baus d'azur, si colo couneigudo,
E lou brès luminous ounte iéu siéu nascudo!
Païs trop dous, païs trop bèu, que vous enclaus
Dins uno languisoun d'amour e de repaus,
E qu'à moun grand regrèt iéu fau que me n'en lève
Avans de vous agué douna ço que vous dève.

LOU POPLE.

Nosto rèino!

JANO.

Moun pople! Oh! leissas-me ploura,

vec vous autres les joies de la royauté; et aujour-'hui qu'au front le malheur m'a frappée avec l'in-ure atroce, avec tous les affronts, je vous trouve ncore là, au moment où je défleuris... Et, vous oyant pleurer, moi, votre reine, je pleure.

LE PEUPLE.

Oh ! notre reine belle !

JEANNE.

Autant pour me blanchir aux yeux de l'univers, omme pour décharger l'honneur des braves gens qui vivent sous mon sceptre, je vous quitte. Mais oujours, de la terre foraine, au loin, au loin là-bas, e verrai les flots rieurs, je verrai le soleil de ce Golfe splendide, avec ses caps d'azur, ses montagnes onnues, et le lumineux berceau où je suis née! Pays trop doux, pays trop beau, qui ensorcelle dans n laisser-aller d'amour et de repos, et qu'il faut, à non grand regret, que j'abandonne, avant de vous voir donné ce que je vous dois.

LE PEUPLE.

Notre reine !

JEANNE.

Mon peuple! Oh! laissez-moi pleurer, car la sépa-

Qu'es marrit que-noun-sai de se dessepara...
S'en quaucun de vous-autre aviéu fa quauco peno,
Perdounas-me! Lou sang que raio dins mi veno
Es aquéu, lou sabès, de Carle e de Roubert,
Que fuguèron pèr vous li rèi dóu bon gouvèr.

LOU POPLE.

Nous leissés pas!

JANO.

Vous porte emé iéu dintre l'amo...
E de nosto blancour autant-lèu que la clamo
Es facho en Avignoun, enfant, me reveirés,
Coume l'astre di niue quand sort dóu neblarés,
Lou lausié dins la man, reveni sus lis alo
Blanquinouso de mi galèro prouvençalo.

ı est chose bien cruelle... Si j'ai fait à quelqu'un :e vous quelque peine, pardonnez-moi! Le qui dans mes veines coule est celui, vous le de Charles et de Robert, qui ont été pour les rois du bon régime.

LE PEUPLE.

nous laissez pas!

JEANNE.

vous porte avec moi, dans mon âme... Et, ôt notre innocence proclamée en Avignon, ts, vous me reverrez, comme l'astre des nuits ›rt des brumes, le laurier dans la main, revenir s ailes blanches de mes galères provençales.

SCENO II

LA RÈINO JANO, GALIAS DE MANTO, LOU POPLE.

GALIAS DE MANTO, *s'ageinouiant.*

Rèino, d'ageinouioun vous prègue, uno favour!
Rèino, se vous fisas de iéu, de ma bravour,
En gràci, noumas-me, davans tout aquéu pople,
Voste umble chivalié.

JANO.

Lou siés.

GALIAS DE MANTO.

Coustantinople,
Emé sa Corno d'Or, aro pèr iéu es rèn...
Aro iéu, cavaucant li nacioun à-de-rèng,
Vau publica pertout que ma rèino, en belesso,

SCÈNE II

LA REINE JEANNE, GALÉAS DE MANTOUE,
LE PEUPLE.

GALÉAS DE MANTOUE, *s'agenouillant.*

Reine, je vous en prie à genoux, une faveur! Si vous avez foi en moi, en ma bravoure, reine, nommez-moi, de grâce, devant tout ce peuple, votre humble chevalier.

JEANNE.

Tu l'es.

GALÉAS DE MANTOUE.

Constantinople, avec sa Corne d'Or, maintenant pour moi n'est rien... Maintenant, moi, chevauchant par toutes les nations, je vais publier partout que ma reine, en beauté, esprit, vertu, valeur

Esperit, prudoumié, valour e gentilesso,
Passo tóuti, e malur à mi contro-disènt!

JANO.

Ami, n'en trouvaras d'amar e de cousènt.
Dins l'umano fourèst, quand la tempèsto escranco
Un aubre majestous, cadun se pren i branco...
Adiéu, e porto fièr mi coulour!

Jano ié douno uno bagadello e mounto sus la galèro.

:t gentillesse passe tous, et malheur à mes contra-licteurs !

JEANNE.

Ami, tu en trouveras d'amers et de cuisants. Dans l'humaine forêt, quand la tempête brise un ronc majestueux, chacun se prend aux branches... Adieu, et porte fier mes couleurs !

Jeanne lui donne un nœud de rubans et monte sur la galère.

SCENO III

En galèro, LA RÈINO JANO, L'AMIRAU, LI GALIOT, LOU POPLE.

L'AMIRAU.

A Diéu va!

La galèro desmarro.

LOU POPLE, *sus la ribo.*

Diéu posque te flouri! Diéu posque te sauva!
Adiéu, ma rèino Jano! Adiéu, ma rèino bello!
E sus quau te vòu mau Diéu roumpe l'archimbello!

SOULÒMI.

LOU GABIÉ.

Iéu ause amount lou gau
Que canto sus lou tèume:
Adiéu, patroun Sigaud,
Lou brande de sant Èume!

SCÈNE III

Sur la galère, LA REINE JEANNE, L'AMIRAL, LES GALÉRIENS, LE PEUPLE.

L'AMIRAL.

A Dieu va!

La galère démarre.

LE PEUPLE, *sur le rivage.*

Puisse Dieu te fleurir! Puisse Dieu te sauver! Adieu, ma reine Jeanne! Adieu, ma reine belle! Et sur tes ennemis Dieu rompe la balance!

CHANT DES RAMEURS.

LE GABIER.

J'entends le coq qui chante — là-haut sur le tillac : — adieu, patron Sigaud, — le branle de saint Elme!

LA CHOURMO.

Lou gau o noun lou gau,
Fasen coume se l'èro,
 Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LOU COME.

Adrou!
En barco, en barco,
Gènt de marco!

LOU GABIÉ.

Iéu ause lou siblet
Dóu mèstre d'equipage :
Adiéu lou risoulet
Di fiho dóu ribage!

LA CHOURMO.

Siblet o noun siblet,
Fasen coume se l'èro,
 Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LOU COME.

Adrou
Sus la palangro!
Tiro l'ancro!

LA CHIOURME.

coq ou non le coq, — comme si ce l'était, allons-y
de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

r sus! En barque, en barque, gens de marque!

LE GABIER.

ntends, moi, le sifflet — du maître d'équipage : —
le joli rire — des filles du rivage!

LA CHIOURME.

let ou non sifflet, — comme si ce l'était, allons-y
le même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

r sus! A la manœuvre! Tire l'ancre!

LOU GABIÉ.

Iéu ause lou trignoun
De Santo-Reparado;
De Naple à-n-Avignoun,
N'avèn qu'uno estirado.

LA CHOURMO.

Trignoun o noun trignoun,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LOU COME.

Adrou!
Vivo la rèino,
Malapèino!

L'AMIRAU.

O mar, souto la pro d'aquesto noblo nau
Amourro toun ourguei, courbo toun esquinau!
Boumbissès à l'entour, dóufin! Dins sa careno
La galèro reialo emporto la Sereno.
Largas velo, marin! A la barro, pilot!
E vous-àutri, vougaire, espalié, galiot,
Vougas seme!

JANO.

La mar es uno encantarello.

LE GABIER.

J'entends le carillon — de Sainte-Réparade : — de Naples à Avignon, — nous n'avons qu'une traite.

LA CHIOURME.

Le carillon ou non, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

Or sus! Vive la reine, maugrebleu!

L'AMIRAL.

O mer, sous la proue de cette noble nef, atterre ton orgueil, courbe ton dos énorme! Bondissez alentour, dauphins! Dans sa carène la galère royale emporte la Sirène. Marins, larguez les voiles! A la barre, pilote! Et vous autres, rameurs, espaliers, galériens, voguez avec ensemble!

JEANNE.

La mer est une enchanteresse. Depuis que j'ai mis

Despièi qu'ai mes lou pèd sus l'oundo riserello,
Iéu me sènte envahi d'un soulas delicious.
Tout fugis : lou ribas, li resson malicious
De la terro, li lagno e li dòu de la vido...
Davans lou gourg seren me chale esbalauvido.
La velo s'emblanquis dins l'encrour dóu cèu blu.
Danson, li marejòu, en giscle de belu
Diamantin. Li remaire, à mita nus, boulegon
Li balans de soun cors à l'antico : se plegon,
Se drèisson tóuti ensèn, e murmuron en Cor
Lou soulòmi plagnènt que ié douno l'acord...
Brave, mi galiot ! Sa vigourouso empencho
Recavo, eila-darrié, lou flot que nous encencho
En longo tirassiero, image fugidis
Di joio d'eiçavau que l'erso aproufoundis.
Entre-mitan li les di róugi pavesado,
Di pavesado d'or, iéu penèque, bressado.
Voudriéu dins lou clarun me foundre, se poudiéu !
Un vaigue sentimen de l'infini de Diéu
Me pivello... La mar es bello, es amourouso,
Es lindo dins sa glòri, es uno rèino urouso !

Lou founs dóu tiatre chanjo, la vasto mar parèis.

le pied sur l'onde souriante, je me sens envahir d'un bien-être délicieux. Tout fuit : la rive, les malicieux échos de la terre, les chagrins et les deuils de la vie. Dans l'éblouissement de l'abîme serein je me délecte. La voile blanche coupe le sombre azur du ciel. Le clapotis des flots danse en jets d'étincelles diamantines. Moitié nus, les rameurs balancent à l'antique le branle de leurs corps : ils se ploient, se dressent tous ensemble, et en chœur ils murmurent le *céleusme* plaintif qui leur donne l'accord... Bravo, mes galériens ! Sous leur épaulée vigoureuse le flot qui nous entoure se creuse, là derrière, en long sillage, image fugitive des joies d'ici-bas que la vague engloutit. Au milieu des tentures, des pavois de pourpre et d'or, je sommeille bercée. Je voudrais, dans le clair, pouvoir me fondre ! Un vague sentiment de l'infini de Dieu me fascine... La mer est belle, la mer est amoureuse, et sa gloire est limpide : c'est une reine heureuse !

Le fond du théâtre change, la vaste mer paraît.

SCENO IV

SOULÒMI.

LOU GABIÉ.

Iéu vese un grand pourtau
Que cuerb touto la routo :
Marsiho e sis oustau
Ié passarien dessouto.

LA CHOURMO.

Pourtau o noun pourtau,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro !

LOU COME.

Tafort !
Boujarroun, bogo,
Casco vogo !

SCÈNE IV

CHANT DES RAMEURS

LE GABIER.

Je vois un grand portail — qui couvre toute la route : — Marseille et ses maisons — passeraient au-dessous.

LA CHIOURME.

Portail ou non portail, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

Tire ferme! Grivois, goujat, force de rames!

LOU GABIÉ.

Iéu vese lou castèu
De la fado Mourgano :
Bessai es un estèu,
Ami, que nous engano.

LA CHOURMO.

Castèu o noun castèu,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro !

LOU COME.

Tafort !
Vogo rancado
En brancado !

LOU GABIÉ.

Iéu vese un bregantin
Que sus nautre s'avasto :
Aubra coume un latin,
Pavaioun d'or à l'asto.

LA CHOURMO.

S'es pas un bregantin,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro !

LE GABIER.

Je vois, moi, le château — de la fée Morgane : — peut-être est-ce un écueil, — amis, qui nous abuse.

LA CHIOURME.

Château ou non château, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère !

LE COMITE.

Tire ferme! D'arrache-pieds, à la chaîne!

LE GABIER.

Je vois un brigantin — qui cingle devers nous : — mâté comme un latin, — pavillon d'or au mât.

LA CHIOURME.

Un brigantin ou non, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère !

LOU COME.

Tafort!
Bouneto roujo,
Orso, poujo!

LE COMITE.

Tire ferme! Bonnet rouge, au lof, arrive!

SCENO V

LA RÈINO JANO, JAUME D'ARAGOUN, L'AMIRAU.

L'AMIRAU.

Lou rèi di Maiourquin mounto à bord.

JANO.

Vèngue lèu.

JAUME.

De la mar lou segnour, o rèino dóu soulèu,
Vèn te rèndre, au moumen que passes dins sis oundo,
Soun devé d'ome lige.

JANO.

O rèi dis isclo bloundo,
Me plais de te recebre en pleno mar : salut
A Jaume d'Aragoun !

SCÈNE V

LA REINE JEANNE, JACQUES D'ARAGON, L'AMIRAL.

L'AMIRAL.

Le roi des Mayorquins monte à bord.

JEANNE.

Qu'il vienne vite.

JACQUES.

Le seigneur de la mer, ô reine du soleil, vient te rendre, au moment où tu passes dans ses eaux, son devoir d'homme lige.

JEANNE.

O roi des îles blondes, il me plaît de te recevoir en pleine mer : salut à Jacques d'Aragon !

JAUME.

De moun reiaume blu,
De tóuti sis ounour t'envestisse: Maiorco,
Iviço, Froumentiero e Cabriero e Minorco,
A l'empèri d'amour soumeton si vergié
De pounsire óudourous, de paumo e d'arangié.

JANO.

Entre-vese, eilavau, verdouleto e flourido,
La gènto segnourié d'aquélis Esperido...
Li fado, bèn segur, quand regnavon, devien
Avé 'n reiaume ansin.

JAUME.

Lou reiaume qu'avien,
O subre-bello, es tu que n'en sies l'eiretiero:
Reiaume fantasti que n'a gens de frountiero
E vounte me sarié fourtunous e courau
D'èstre iéu toun vesir o toun grand amirau.

JANO.

Pousquèsses devina! Pousquèsse, fantastico,
Me mòure pèr la mar coume la Ninfo antico,
E dins li pouverèu qu'espousco lou zefir,
E dintre li clarour di palais de safir,
Vanega sus lou brès d'uno conco de nacre,
En jouinesso e bèuta coume au jour de moun sacre!

JACQUES.

De mon royaume bleu, de tous ses fiefs je t'investis : Mayorque, Ivice et Fromentière, Cabrière et Minorque, à l'empire d'amour soumettent leurs vergers de citrons odorants, de palmes et d'oranges.

JEANNE.

J'entrevois, là-bas, verdoyante et fleurie, la seigneurie charmante de ces Hespérides... Les fées, lorsqu'elles régnaient, devaient avoir, bien sûr, un royaume semblable.

JACQUES.

Du royaume des fées, ô beauté non pareille, c'est toi qui as hérité : royaume fantastique qui n'a point de frontières — et où j'aurais à cœur et à bonheur d'être, moi, ton visir ou ton grand amiral.

JEANNE.

Que ne dis-tu vrai ! Puissé-je, fantastique, me mouvoir par la mer comme la Nymphe antique, et dans l'embrun que la brise éclabousse, et parmi les transparences des palais de saphir, errer sur le berceau d'une conque nacrée, en jeunesse et beauté comme au jour de mon sacre !

JAUME.

O Vènus! de toun péu, trempe de salabrun,
Se dauro e trelusis tout lou gourg d'amarun.
Blanquinello, i poutoun dóu soulèu, te desvèles,
E rèn que d'un regard lou mounde renouvelles!
Jano, digne de tu, lou sabe, i'a qu'un diéu:
Mai s' un rèi flamejant te sufis, siéu lou tiéu.

JANO.

Ma galèro, à l'agrat dóu vènt e dis estello,
S'envai... La flourdalis qu'à bóudre m'enmantello,
Se dèu mai s'espandi sus lou front de quaucun,
Tout acò 's dins lis astre!

JAUME.

Imourous de frescun,
Lou vènt-larg te coundugue i port de ti reiaume!
E 'n gau nous reveguen!

JANO.

Nous reveguen, En Jaume!

JACQUES.

O Vénus! de tes cheveux, imprégnés de sel, res-
lendit et se dore tout le gouffre d'amertume.
lanche, tu te dévoiles aux baisers du soleil, et rien
ue d'un regard tu renouvelles le monde! De toi,
ɜanne, je le sais, un dieu lui seul est digne : mais
il te suffisait d'un roi flambant, je suis le tien.

JEANNE.

Ma galère, au gré du vent et des étoiles, s'en va...
i la fleur de lis, dont mon manteau est parsemé,
oit s'épanouir encore sur le front de quelqu'un,
ɔut cela est dans les astres!

JACQUES.

Moite et frais, que le vent du large te conduise
ux ports de tes royaumes! Et... au joyeux revoir!

JEANNE.

Au revoir, Don Jacques!

SCENO VI

LA RÈINO JANO, MÈSTE ANSÈUME *l'astroulò.*

JANO.

L'Espagnòu es un gènt cavalié... Soulamen,
Lou mesquin! pèr reiaume a just lou bastimen
Que lou porto; e de rèi, i'a resta que la capo
E l'espaso... Es egau, tout ço que pièi s'encapo!

A l'astroulò.

Tu que sabes legi dins lis astre, aro que
Sus la mar sènso fin navegan, au trenquet
Mi coulour espandido e moun amo duberto
A tóuti lis alen que boufon sus cuberto,
Ansèume, digo-me lou verai : largo tout
Ço qu'as vist de moun sort dins l'endevenidou.

MÈSTE ANSÈUME.

Terrible de menaço, o rèino, es l'ourouscòpi.

SCÈNE VI

LA REINE JEANNE, MAÎTRE ANSELME *l'astrologue.*

JEANNE.

L'Espagnol est un aimable cavalier... Seulement pour royaume il a tout juste, pauvre diable! le vaisseau qui le porte; et du roi il ne lui reste que la cape et l'épée... Singulière rencontre tout de même!

A l'astrologue.

Toi qui sais lire dans les astres, maintenant que nous naviguons sur la mer immense, mes couleurs déployées à la misaine, mon âme ouverte à tous les souffles qui ventent sur le pont, Anselme, dis-moi le vrai : divulgue, de mon sort, tout ce que tu as vu dans l'avenir.

MAITRE ANSELME.

O reine, l'horoscope est terrible de menaces.

JANO.

Parlo, deguèsse-ti moun cor toumba 'n sincòpi!

MÈSTE ANSÈUME.

Vous remaridarés.

JANO.

Emé quau?

MÈSTE ANSÈUME.

ALIO...

Mai aquéu es mai mort, coumbouri dins soun fiò.

JANO.

Te fague Diéu menti, proufèto de mal-astre!

MÈSTE ANSÈUME.

Dóu cèu tant qu'eilamount viraran lis encastre,
Rèino, ço qu'es escri defautara jamai.

JANO.

Après!

MÈSTE ANSÈUME.

Après aquéu, vous maridarés mai.

JEANNE.

Parle, dût le cœur me défaillir!

MAITRE ANSELME.

Vous vous remarierez.

JEANNE.

Avec qui?

MAITRE ANSELME.

ALIO... Mais celui-là aussi est mort, consumé dans son feu.

JEANNE.

Dieu te fasse mentir, prophète de malheur!

MAITRE ANSELME.

Du ciel tant que les orbes là-haut évolueront, ce qui est écrit, reine, ne manquera jamais.

JEANNE.

Après!

MAITRE ANSELME.

Après celui-là, vous vous marierez encore.

JANO.

Emé quau ?

MÈSTE ANSÈUME.

ALIO... Mai la mort, achinido,
Lèu e lèu, em' aquest vous a mai desunido;
E, véuso, touto soulo, em' un vòu de cafèr
Qu'an leva contro vous uno guerro d'infèr,
Pèr sauva vòsti dre, fasès novo espousaio.

JANO.

Emé quau ?

MÈSTE ANSÈUME.

ALIO.

JANO.

La foulié te gassaio...
Car de sort coume aquéu s'es jamai vist en-liò...
Vièi masc, que vos nous dire emé toun ALIO ?

MÈSTE ANSÈUME.

Es lou noum, ALIO, de l'astrado crudèlo
Que subre voste front trespiro dis estello,
Car ié soun clavela vòsti quatre marit,
Chascun pèr uno letro : *Andriéu !*

JEANNE.

Avec qui ?

MAITRE ANSELME.

ALIO... Mais la mort, acharnée, avec celui-là, bientôt, vous a désunie encore; et veuve, toute seule contre un tas de méchants qui vous ont déclaré une guerre sans merci, pour sauvegarder vos droits, vous convolez de nouveau.

JEANNE.

Avec qui ?

MAITRE ANSELME.

ALIO.

JEANNE.

La folie te secoue... Car on ne vit jamais, nulle part, de sort pareil... Vieux sorcier, que veux-tu dire avec ton ALIO ?

MAITRE ANSELME.

C'est le nom, ALIO, de la fatalité cruelle qui, des étoiles, filtre sur votre front, car vos quatre maris, chacun par une lettre, y sont cloués : *André !*

JANO.

Paure marrit!

MÈSTE ANSÈUME.

Louis!

JANO.

Moun Diéu!

MÈSTE ANSÈUME.

Jaume!

JANO.

Aquéu qu'es lou rèi de Maior

MÈSTE ANSÈUME.

Em' *Outoun*...

JANO.

Serpatas, anen, bavo ta morco!

MÈSTE ANSÈUME.

De sang, plus que de sang, un orre nivoulas...
Uno rèino estoufado entre dous matalas...

JEANNE.

Oh ! malheureux !

MAITRE ANSELME.

Louis !

JEANNE.

Mon Dieu !

MAITRE ANSELME.

Jacques !

JEANNE.

Celui qui est roi de Mayorque ?

MAITRE ANSELME.

Et *Othon*...

JEANNE.

Va, vieux serpent, jette ta bave !

MAITRE ANSELME.

Du sang, plus que du sang, un horrible nuage...
Une reine étouffée entre deux matelas...

JANO.

Vai-t'en, que iéu de rèn siéu estado counsènto!
E, lou bon Diéu lou saup, de tout siéu innoucènto!
Perqué me fau pourta lou crime dóu palais?
Noun ai plus, desempièi, un moumen de relais.
Endourmido, li crid de mort me destressounon.
Revihado, ai mi niue, mi jour que s'empouisounon
Dins lou pressentimen dóu malur: à galop
Me sèmblo que me cour dessus...

MÈSTE ANSÈUME.

Belèu que trop!
Pèr éu o pèr li siéu, un jour, coume que fague,
La lèi dóu talioun, cadun fau que la pague!
Jano, remèmbro-te lou prince Courradin:
Aquéu jouine, aquéu noble, aquéu franc paladin
Que, pèr voulé coubra lou trone de soun paire,
Vincu, fa presounié, trata coume usurpaire,
De la man dóu bourrèu se veguè còu-trenca!
Éu, souto la destrau, avans que de bouca,
Dins la foulo traguè soun gant à l'aventuro,
Recoumandant au cèu sa venjanço futuro...

JANO.

Em' acò?

JEANNE.

Va-t'en, car je ne fus pour rien dans le complot! Et, Dieu le sait, je suis innocente de tout! Pourquoi donc porterais-je le crime du palais? Depuis lors, je n'ai plus un moment de relâche. Endormie, les cris de mort m'éveillent en sursaut. Réveillée, j'ai mes nuits, mes jours empoisonnés par le pressentiment du malheur: au galop, ce me semble, il fond sur moi...

MAITRE ANSELME.

Que trop, peut-être! Par lui ou par les siens, un jour, quoi qu'il fasse, chacun subit la loi du talion! Jeanne, rappelle-toi le prince Conradin: ce jeune, ce loyal, ce noble paladin, qui, voulant recouvrer le trône de son père, et vaincu, prisonnier, traité comme usurpateur, se vit trancher le cou de la main du bourreau! Lui, avant de courber la tête sous la hache, jeta son gant à l'aventure dans la foule, recommandant au ciel sa vengeance future...

JEANNE.

Et alors?

MÈSTE ANSÈUME.

L'ome brau, lou rèi despietadous
Que faguè, su 'n chafaut, raja coume un adous
Lou sang de l'innoucènt, o Jano, èro toun rèire!
O, Carle l'Anjouvin, que souto soun courrèire
Escrachavo la flour e lou dre di nacioun
E que lou crid dóu sang dins sa generacioun
Perseguis...

JANO.

Taiso-te, devinaire d'auvàri!
Veses pas que n'i' aurié pèr se douna au desvàri,
Se falié traire mau ansin pèr lis aujòu!

MÈSTE ANSÈUME.

Ah! lou sang tiro mai que li cordo... Pèr Jòu!
Aquéli dre reiau qu'un jour te courounèron,
La lus, la majesta que fai que te venèron,
Ta belour, toun gentun, emai toun noble cor,
Soun-ti pas, digo-me, la favour, lou record,
Lou legat de ti rèire? E se, pèr eiretage,
Aguères tant de lustre e tànti d'avantage,
O Jano, perqué dounc, tu, noun eiretariés
Di dèute que ti grand countratèron?...

JANO.

Tant-miés!

MAITRE ANSELME.

L'homme dur, le roi impitoyable qui fit, comme e source, jaillir sur l'échafaud le sang de l'innoıt, c'était ton ancêtre, ô Jeanne! Oui, Charles ngevin, qui écrasait la fleur et le droit des nations ıs son coursier, et que poursuit le cri du sang ıs sa descendance...

JEANNE.

Tais-toi, devin lugubre! Ne vois-tu pas qu'il y rait de quoi se livrer au désespoir, s'il fallait pier ainsi pour les aïeux!

MAITRE ANSELME.

Ah! le sang tire plus que les cordes... Par Jupiter! s droits royaux qui te donnèrent la couronne, clat, la majesté qui te font vénérable, ton charme, beauté et aussi ton noble cœur, ne sont-ils pas, -moi, la faveur, le souvenir, le legs de tes ancês? Et si tu as eu, par l'hérédité, tant d'avantages tant de lustre, ô Jeanne, pourquoi donc n'hériais-tu pas des dettes contractées par tes aïeux?...

JEANNE.

Tant mieux! Nous avons de quoi payer... Perdre

Avèn de que paga... Perdre o gagna li joio,
Qu'enchau acò? Lou bèu es de courre... Eh bèn! soio!
E pico ounte voudras, escarpina de sort!
Rèino siéu : coumbatrai, se fau, jusqu'à la mort,
Pèr manteni ma causo e moun ourguei de femo!
Dins un lagas enfin de sang e de lagremo
Se ma planeto fèro un jour dèu cabussa,
Au traçan de belu qu'en terro vau leissa,
Au-mens recouneiran qu'ère proun generouso
Pèr èstre ta grand rèino, o Prouvènço courouso!

Descènd dins la galèro.

ou gagner, qu'importe? Mais le beau, c'est de courir les palmes... Eh bien! soit! et frappe où tu voudras, ô sort échevelé! Je suis reine: s'il le faut, je combattrai jusqu'à la mort, pour maintenir ma cause et mon orgueil de femme! Enfin, dans une mare de sang et de pleurs, si ma planète fauve doit sombrer un jour, — à l'ornière étincelante que je vais creuser en terre, on reconnaîtra au moins que j'avais assez de race pour être ta grande reine, ô Provence brillante!

Elle descend dans la galère.

SCENO VII

SOULÒMI.

LOU GABIÉ.

Iéu vese un fouletoun
Qu'es à chivau sus l'erso;
La mar fai de mòutoun,
Saren à la traverso.

LA CHOURMO.

S'es pas un fouletoun,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LOU COME.

Anen!
Gagno l'anchoio,
Bono-voio!

SCÈNE VII

CHANT DES RAMEURS.

LE GABIER.

Moi, je vois un follet — à cheval sur la vague; — la mer blanchit d'écume, — nous serons au gros temps.

LA CHIOURME.

Follet ou non follet, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

Allons! Gagne l'anchois, bonne-voglie!

LOU GABIÉ.

Iéu vesc Garlaban
Emé la Santo-Baumo!
Fau metre pèd sus banc :
La Madaleno embaumo.

LA CHOURMO.

S' acò 's pas Garlaban,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LOU COME.

Anen!
Sian à Sant-Remo :
Auto remo!

LOU GABIÉ.

Iéu vese au miradou
Rousoun touto esmougudo :
Emé soun moucadou
Nous fai la bèn-vengudo.

LA CHOURMO.

S'es pas lou miradou,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!

LE GABIER.

Moi, je vois Garlaban — avec la Sainte-Baume! — Ramons, pieds sur les bancs : — la Magdeleine fleure.

LA CHIOURME.

Si ce n'est Garlaban, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LE COMITE.

Allons! Voilà Saint-Rème... Haut la rame!

LE GABIER.

Je vois au belvédère — Rosette toute émue — qui, avec son mouchoir, — nous fait la bienvenue.

LA CHIOURME.

Le belvédère ou non, — comme si ce l'était, allons-y tout de même, — lanlire, lanlère, — et vogue la galère!

LOU COME.

Anen!
Oh! saio! Oh! isso!
Sian à Niço.

LE COMITE.

Allons! Oh! hale! Oh! hisse! Voilà Nice.

SCENO VIII

LA RÈINO JANO, L'AMIRAU.

L'AMIRAU.

Niço, cap de Prouvènço!

JANO.

O flour de moun coulié,
Prouvènço, nis d'amour, terro de chivalié,
Qu'enfin te vegue!

L'AMIRAU.

Niço, emé d'arc-de-triounfle,
Espèro soun idolo... Oh! rèino, que regounfle
De pople! Lou castèu, li tourre, li balen,
Li téulisso, lou quèi, la darso, tout es plen.
E cridon! E dins l'aigo enjusqu'à la centuro,
Vous porton en nadant de tousco de verduro.

SCÈNE VIII

LA REINE JEANNE, L'AMIRAL.

L'AMIRAL.

Nice, *chef* de Provence!

JEANNE.

O fleur de mon collier, Provence, nid d'amour, terre chevaleresque, que je te voie enfin!

L'AMIRAL.

Nice, avec des arcs-de-triomphe, attend son idole... Oh! reine, quelle affluence de peuple! Le château, les tours, les balcons, les toits, le quai, la darse, tout est plein... Et ils crient! Et dans l'eau jusqu'aux reins, ils vous portent à la nage des touffes de verdure.

JANO.

Moun cor d'atendrimen se duerb : aquéu tablèu
Me pinto la Prouvènço... Amirau, digo lèu
A mi bràvi Niçard que lèu vendrai li vèire...
Car tóuti li ciéuta d'aquéu païs risèire
Ounte m'amon, ai di que li vesitariéu.
Me sènte prouvençalo, e l'ambicioun pèr iéu
Sarié de vèire ansin lou pavaioun de Jano,
Sus tout lou ribeirés de nosto mar mejano,
Saluda pèr un crid de joio e d'afecioun.
La vido m'aparèis coume uno ravacioun.
Tout-escas, lis ourrour de ma planeto, en visto...
Aro, dóu tèms que fuse entre lis oundo misto,
De moun pople afouga l'acuei, lis estrambord!
Aquéu tresanamen de gau, aquéu desbord
De foulié, de caresso, aquelo pouderouso
Brassado que me jito uno raço arderouso,
Aquel ur de se vèire amado coume res,
Vau-ti pas milo fes, un milioun de fes,
Lou bonur qu'entre dous, estrechan, s'empresouno?
Pople, vai, bèlo-me, béu-me dins ma persouno!
M'es de-bon d'èstre tiéuno e bon de t'agrada,
Car siéu ta rèino, e pos, amourous, me bada!

JEANNE.

Mon cœur s'ouvre attendri : ce tableau me peint la Provence... Amiral, dis tout de suite à mes bons Nicéens que je viendrai bientôt les voir... Car, les cités de ce pays riant où l'on m'aime, je me suis proposé de les visiter toutes. Je me sens provençale : et mon ambition serait de voir ainsi le pavillon de Jeanne, sur tout le littoral de notre Méditerranée, salué par un cri de joie et d'affection. La vie m'apparaît comme un rêve. Tout à l'heure, en vision, les horreurs de ma planète... Et tandis, maintenant, que je glisse au milieu des ondes caressantes, l'accueil et les transports de mon peuple enthousiaste ! Cette exultation de joie, ce débordement d'amour, de délire, ce puissant embrassement qu'une race ardente me jette, cette chance de se voir aimée comme personne, ne valent-ils pas mille fois, un million de fois, le bonheur qui, étroit, s'emprisonne entre deux ?... Va, peuple, me voici : aspire-moi, bois-moi ! Il m'est doux d'être tienne et doux de t'agréer ; et tu peux, amoureux, admirer, bouche bée, celle qui est ta reine !

SCENO IX

LA RÈINO JANO, L'AMIRAU, LOU PAGE DRAGOUNET.

L'AMIRAU.

Rèino, lis Isclo d'Or, à vosto drecho, naisson.

DRAGOUNET.

Lis Isclo d'Or?... Aqui, pèr vous, que noun me laisson,
Rèino, cueie un bouquet! Sènton lou roumanin
Qu'embaumon.

JANO.

Te fan gau?

DRAGOUNET.

Ah!

SCÈNE IX

LA REINE JEANNE, L'AMIRAL, LE PAGE DRAGONET

L'AMIRAL.

Reine, les Iles d'Or, à votre droite, naissent.

DRAGONET.

Les Iles d'Or?... Qu'on m'y laisse cueillir, reine, un bouquet pour vous! Elles fleurent le romarin : un vrai baume!

JEANNE.

Elles te plaisent?

DRAGONET.

Ah!

JANO.

Moun paure menin!
Eh bèn! d'aquéli ro daura pèr la genèsto
Prince te fau.

DRAGOUNET.

Moun Diéu!

JANO.

Soulamen, pèr ma fèsto,
Ve, tóuti lis estiéu, prince dis Isclo d'Or,
M'adurras pèr tribut un bouquet de flour d'or.

DRAGOUNET.

Es pas proun!

JANO.

Que i'a mai?

DRAGOUNET.

Ause pas.

JANO.

Digo, digo.

DRAGOUNET.

Un bouquet de poutoun sus vosto man proudigo.

JEANNE.

Pauvre mignon!... Eh! bien, de ces rochers dorés par le genêt — je te fais prince.

DRAGONET.

Mon Dieu!

JEANNE.

Seulement, lors de ma fête, prince des Iles d'Or, tu m'apporteras, vois-tu, pour tribut, tous les étés, un bouquet de fleurs d'or.

DRAGONET.

Ce n'est pas assez!

JEANNE.

Quoi encore?

DRAGONET.

Je n'ose pas.

JEANNE.

Dis toujours.

DRAGONET.

Un bouquet de baisers sur votre main prodigue.

Jano ié porge sa man à beisa, e lou page canto :

Au camin dis amourous,
Un ié perd, l'autre ié gagno.
Iéu i'ai jamai rèn perdu...
E vivo la rèino Jano!

Viro bèu! Bastiren, courouna de merlet,
Sus la pouncho d'un mourre un galant castelet...
Pièi anaren cassa dins nòsti genestiero;
Pièi auren de lahut pèr garda la coustiero;
E pièi, se l'Espagnòu voulié vous inquieta,
Poudès coumta sus iéu e ma principauta!

JANO.

Brave!

L'AMIRAU.

Courrèn d'à pro, Madamo, sus Marsiho:
Vès-aqui la Garduelo emé si roucassiho,
Port-Miéu, Mourgiéu, Planié... Lou soulèu, tirassant
Dins lou Gou resplendènt sa raubiho de sang,
Tout-aro vai fali sus la mar dóu Martegue...
Dóu famous Lacidoun intran dins lou pourtegue.

Jeanne lui tend sa main à baiser, et le page chante :

Au chemin des amoureux, — l'un y perd et l'autre y gagne... — Je n'y perdis jamais rien... — Et vive la reine Jeanne !

Nous bâtirons, ô chance ! couronné de créneaux, sur la pointe d'un roc, un joli châtelet... Puis nous irons chasser dans nos broussailles de genêts ; puis, pour garder la côte, nous aurons des tartanes ; et puis, si l'Espagnol voulait vous inquiéter, vous pouvez compter sur moi... et ma principauté !

JEANNE.

Bravo !

L'AMIRAL.

Madame, nous courons cap sur Marseille : voilà les roches dénudées de la Gardiole, Port-Mieu, Morgieu, Planier... Le soleil, en traînant dans le Golfe splendide sa robe ensanglantée, va bientôt défaillir sur la mer du Martigue... Nous entrons dans le porche du fameux Lacydon.

SCENO X

Lou tablèu chanjo mai, visto dóu vièi Marsiho.

LA RÈINO JANO, LI CONSE DE MARSIHO,
LI MARSIHÉS.

LI MARSIHÉS.

Veici la grand galèro! Amarro... Oh! jour de Diéu!
Femo, fiho, pèr sòu jitas vòsti faudiéu!
La rèino de Prouvènço! Es elo! Vivo, vivo
La rèino! Que cènt an, milanto an rèste vivo!

Li Conse, acoumpagna di Prudome pescadou, di bourgés e di noble, vènon reçaupre Jano souto lou pàli. Lou Cavalié de Sant-Vitou porto l'estendard de la ciéuta de Marsiho (gounfaloun cremesin, taia 'n pouncho e à co besso).

LOU CONSE VIÈI.

Au noum de tout Marsiho, o rèino ilustro! au noum
D'Arle, de Fourcauquié, d'Azais e d'Avignoun,

SCÈNE X

Changement de tableau, vue de l'ancien Marseille.

LA REINE JEANNE, LES CONSULS DE MARSEILLE, LES MARSEILLAIS.

LES MARSEILLAIS.

Voici la grand'galère! Elle amarre... Oh! jour de Dieu! Femmes, filles, jetez par terre vos tabliers! La reine de Provence! C'est elle! Vive, vive la reine! Que cent ans, que mille ans elle reste vivante!

Les Consuls, accompagnés des Prud'hommes pêcheurs, des bourgeois et des nobles, viennent recevoir Jeanne sous le dais. Le Cavalier de Saint-Victor porte l'étendard de la ville de Marseille (panonceau rouge cramoisi, coupé en pointe à double queue.)

LE PREMIER CONSUL.

Au nom de tout Marseille, ô reine illustre! au nom d'Arles, de Forcalquier, d'Aix, d'Avignon et

Di terraire Baussen, dóu coumtat de Venisso
E dóu coumtat de Saut e dóu coumtat de Niço,
En gau vous saludan! En gau nous arribés!

JANO.

Vous-autre, à moun entour longo-mai vous troubés!
Prouvènço es lou cepoun, l'aubre de ma courouno...
E se, quouro que fugue, un dangié m'esperouno,
N'ai qu'à dire : « D'ajudo! » e cour pèr m'ajuda.

LI MARSIHÉS.

Longo-mai!

JANO.

Belèu bèn, devrai vous demanda,
Avans pau, de sóudard, de marin, uno floto,
Contro l'aspre enemi que ma perdo coumploto,
Lou rèi d'Oungrìo.

LOU CONSE VIÈI.

A vous, de noste barcarés
Li veissèu, li marin, li sóudard que voudrés!
Tóuti nòsti castèu, touto nosto fourtuno,
Rèino, vous li dounan, à bèl èime e tout-d'uno...

JANO.

Sias d'ome.

des terres Baussenques, du comté Venaissin et du comté de Sault et du comté de Nice, nous vous saluons en joie! En joie arrivez-nous!

JEANNE.

Et longuement, vous autres, soyez autour de moi! La Provence est l'appui, l'arbre de ma couronne... A n'importe quelle heure, si un danger me presse, je n'ai qu'à dire : « A l'aide! » et elle accourt m'aider.

LES MARSEILLAIS.

Longuement!

JEANNE.

Peut-être bien devrai-je vous demander bientôt des soldats, des marins, une flotte, contre l'âpre ennemi qui conspire ma perte, le roi de Hongrie.

LE PREMIER CONSUL.

A vous — de notre port les vaisseaux, les marins, les soldats que vous voudrez! Tous nos châteaux, toute notre fortune, nous vous les donnons, reine, à discrétion et tout de suite...

JEANNE.

Vous êtes des hommes.

LOU CONSE VIÈI.

Soulamen, à pache e coundicioun.

JANO.

De que?

LOU CONSE VIEI.

S'es murmura, rèino, que la nacioun,
Pèr un tratat secrèt, incoumprensible, estrange,
Au Du de Nourmandìo es vendudo en eschange...

JANO.

Infamìo!

LOU CONSE VIÈI.

Pulèu que de perdre soun noum,
Li Prouvençau rebelle à mort diran de noun!
E, se ressouvenènt que Marsiho es autesso,
Qu'èro Arle emperairis, qu'Azais èro coumtesso
E que dins Avignoun a regna lou gerfau,
Entre quatre paret vous gardaran, se fau,
Presouniero, d'aqui-que jurés davans éli
Ço que van vous dita, sus li sants Èvangèli...

JANO.

Vejan!

LE PREMIER CONSUL.

Seulement, sous conditions et pacte.

JEANNE.

Lesquels ?

LE PREMIER CONSUL.

D'après une rumeur, par un traité secret, incompréhensible, étrange, la nation est troquée, la nation est vendue au duc de Normandie...

JEANNE.

Infamie !

LE PREMIER CONSUL.

Mais plutôt que de perdre leur nom, les Provençaux rebelles protesteront à mort ! Et, se ressouvenant que Marseille est altesse, qu'Arles est impératrice, qu'Aix est cité comtale, et que dans Avignon le gerfaut a régné, reine, entre quatre murs, ils vous garderont, s'il le faut, prisonnière, jusqu'à ce que vous juriez devant eux, sur les saints Évangiles, ce qu'ils vont vous dicter...

JEANNE.

Voyons !

LOU CONSE VIÈI.

Que la Prouvènço, e tout soun tenemen,
Demore emé sa rèino inseparablamen.

JANO.

Lou jure.

LOU CONSE VIÈI.

Que degun, à mens de sacrilège,
Noun toque à nòsti lèi, coustumo e privilège.

JANO.

Lou jure.

LOU CONSE VIÈI.

Que jamai nous vèngue gouverna
En terro prouvençalo aquéu que noun es na.

JANO.

Lou jure.

LOU CONSE VIÈI.

E que toustèms la noblo lengo d'Arle
En païs prouvençau se mantèngue e se parle.

LE PREMIER CONSUL.

Que la Provence, et tout ce qui lui appartient, demeure avec sa reine inséparablement.

JEANNE.

Je le jure.

LE PREMIER CONSUL.

Que personne ne touche, à moins de sacrilège, à nos lois, à nos coutumes et franchises.

JEANNE.

Je le jure.

LE PREMIER CONSUL.

Que jamais ne nous vienne gouverner quiconque n'est pas né en terre provençale.

JEANNE.

Je le jure.

LE PREMIER CONSUL.

Et que toujours la noble langue d'Arles se maintienne et se parle en pays provençal.

JANO.

Lou jure.

LI MARSIHÉS.

A vòsti pèd, aro vous demandan
Perdoun.

JANO.

Bèn voulountié, segnour, vous l'acourdan.

LI MARSIHÉS.

Vivo la rèino Jano!

JANO.

E tu, moun bèu Marsiho,
O brusc meravihous eissama de l'Asìo,
Vers toun astre courous te posques agandi!
Te posques, enfre terro e sus mar, espandi!
L'óulivié dins la man, lou poung sus l'ancoureto,
Vegues toujour que mai, amount de ta Tourreto,
Intra li bastimen dóu mounde universau!
E vegue l'univers li marin prouvençau
Sus tóuti li coustiero escampiha ta glòri!
Enfin, que de tout biais Prouvènço fague flòri!



JEANNE.

Je le jure.

LES MARSEILLAIS.

A vos pieds, maintenant, nous vous demandons pardon.

JEANNE.

Bien volontiers nous vous l'accordons, seigneurs !

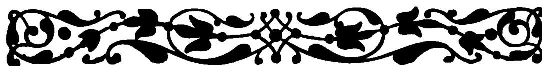
LES MARSEILLAIS.

Vive la reine Jeanne !

JEANNE.

Et toi, mon beau Marseille, ô merveilleuse ruche essaimée de l'Asie, puisses-tu vers ton astre brillant prendre l'essor ! Puisses-tu, dans les terres et sur mer, te répandre ! L'olivier dans la main, le poing sur l'ancre, puisses-tu voir entrer, du haut de ta Tourrette, de plus en plus les bâtiments du monde entier ! Et qu'il voie, l'univers, les marins provençaux éparpiller ta gloire sur toutes les côtes ! Et qu'enfin la Provence, de toute façon, triomphe !





ATE CINQUEN

Au palais d'Avignoun, dins la grand salo counsistourialo. Sus li tòlus dis arc-vòut es escri lou mounougramo S. P. Q. A.

SCENO PROUMIERO

LOU POPLE, UN BOURGÉS, UN ROUMIÉU.

LOU POPLE.

La van juja.

UN BOURGÉS.

Fau dire! Uno rèino, un soulèu,
Que, de bourgalo ansin, n'i' a ges, sènso belèu!
Fai freni!



ACTE CINQUIÈME

Au palais d'Avignon, dans la grand'salle consistoriale. Sur les clefs des voûtes est écrit le monogramme S. P. Q. A. *(Senatus populus que avenionensis)*

SCÈNE PREMIÈRE

LE PEUPLE, UN BOURGEOIS, UN PÈLERIN.

LE PEUPLE.

On va la juger.

UN BOURGEOIS.

Par exemple! Une reine, un soleil, comme, sans aucun doute, il n'en est pas de libérale! Cela fait frémir!

UN ROUMIÉU.

Teisas-vous! Digas uno perdudo,
Au demòni d'infèr vendudo e revendudo,
Qu'a 'strangla soun espous, lou paure rèi Andriéu,
Em' un las qu'elo-memo avié trena... Voudriéu
Qu'à travès d'Avignoun, nuso, la péu-tirèsson
E quatre chivalas, vivo, l'escarteirèsson.

LOU POPLE.

Aquéu roumiéu desbarjo.

LOU BOURGÉS.

Es d'aquéli bóumian
Que soun vengu d'Oungrìo e rodon, remoumiant
Après nosto princesso, autour du Sant-Coulège.

LOU POPLE.

Au Rose, barbo-salo!

LOU ROUMIÉU.

E dire, o sacrilège!
Que, n'aguènt pas fini soun dòu e roumpènt tout,
Adeja s'es fiançado emé soun pourridou,
Em' aquéu prince de Taranto, qu'en Prouvènço
Es vengu la rejougne e prene sa defènso!

UN PÈLERIN.

Allons donc! Dites une perdue, à l'esprit infernal vendue et revendue, qui étrangla son époux, le pauvre roi André, avec un lacs de soie qu'elle-même avait tressé... Je voudrais que, toute nue, à travers Avignon, on la traînât par les cheveux, et par quatre chevaux la voir écarteler vivante.

LE PEUPLE.

Ce pèlerin déraisonne.

LE BOURGEOIS.

C'est un de ces bohèmes qui sont venus de Hongrie et rôdent, en grommelant contre notre princesse, autour du Sacré-Collège.

LE PEUPLE.

Au Rhône, barbe sale!

LE PÈLERIN.

Et dire, ô sacrilège! que, n'ayant pas fini son deuil et violant tout, elle s'est déjà fiancée avec sa pourriture, avec ce prince de Tarente, qui en Provence est venu la rejoindre et se faire son champion!

Dire qu'en Avignoun, folo de sa bèuta,
Elo brago, ufanouso, em' éu à soun cousta,
Cavaucant, triounflant, courrènt de fèsto en fèsto,
Lou rire sus li bouco e la courouno en tèsto,
S'envirounant d'un vòu de segnour pessegau
Que luchon de foulige à quau ié fara gau,
Enterin qu'à si pèd la foulo escalustrado
Bado la figo...

Dire qu'en Avignon, son prince à côté d'elle, elle piaffe, superbe, folle de sa beauté, chevauchant, triomphant, courant de fête en fête, le rire sur les lèvres et la couronne au front, s'entourant d'un essaim de seigneurs écervelés — qui luttent de folie à qui saura lui plaire, pendant qu'à ses pieds la foule, éblouie, aveuglée, admire, bouche ouverte...

SCENO II

LI MEME, GALIAS DE MANTO, DOUS CHIVALIÉ OUNGRÉS.

GALIAS DE MANTO, *que vèn d'intra, au roumiéu.*

Traite! en aquesto encountrado
Vengu de-rebaloun coume un escarava,
Sabe pas quau me tèn, aqui, de te clava!
Mai se i'a 'n chivalié, dins touto l'assemblanço,
Que vogue manteni 'mé la breto o la lanço
Toun orre desprepaus, que sorte!

UN CHIVALIÉ.

Iéu!

GALIAS DE MANTO.

Feloun,
Aviso!

SCÈNE II

LES MÊMES, GALÉAS DE MANTOUE, DEUX CHEVALIERS HONGROIS.

GALÉAS DE MANTOUE, *qui vient d'entrer, au pèlerin.*

Traître, venu dans ce pays en rampant comme un escarbot, je ne sais qui me tient de te clouer là, de part en part! Mais si, dans l'assistance, il y a un chevalier qui veuille soutenir, avec l'épée ou avec la lance, ton horrible propos, qu'il sorte!

UN CHEVALIER.

Moi!

GALÉAS DE MANTOUE.

Félon, en garde!

LOU POPLE.

Es un Oungrés.

GALIAS DE MANTO.

Quand sarié Ganeloun,
I pèd de Dono Jano, encadena de ferre,
Faudra que vèngue à jube !

LOU CHIVALIÉ.

Anen, dau ! que t'espère !

Lis espaso se croson, lou chivalié toumbo.

LOU POPLE.

L'Oungrés a debana.

GALIAS DE MANTO, *l'espaso sus lou piés dóu chivalié vincu.*

Digo sebo.

LOU CHIVALIÉ.

Ai !

GALIAS DE MANTO.

E pièi,
Se quauque autre, marbiéu, noun vòu se faire vièi,
Que tèngue targo !

LE PEUPLE.

C'est un Hongrois.

GALÉAS DE MANTOUE.

Serait-ce Ganelon, aux pieds de Madame Jeanne, il faudra, chargé de chaînes, qu'il vienne à discrétion !

LE CHEVALIER.

Allons, donne ! J'attends !

Les épées se croisent, le chevalier tombe.

LE PEUPLE.

Le Hongrois est à terre.

GALÉAS DE MANTOUE, *l'épée sur la poitrine du chevalier vaincu.*

Crie merci.

LE CHEVALIER.

Aïe !

GALÉAS DE MANTOUE.

Et puis, mordieu, si quelqu'un autre a assez de la vie, qu'il soutienne le choc !

SEGOUND CHIVALIÉ.

Iéu !

GALIAS DE MANTO.

Paro, garo, insultaire
De rèino !

SEGOUND CHIVALIÉ.

T'a dounc pres, Jano, pèr soun dountaire ?

GALIAS DE MANTO.

O, laid ! venguèsse-n'en quaranto coume tu !

SEGOUND CHIVALIÉ.

Dau !

GALIAS DE MANTO.

Dau !

SEGOUND CHIVALIÉ.

Tè !

GALIAS DE MANTO.

Tè !

SECOND CHEVALIER.

Moi!

GALÉAS DE MANTOUE.

En défense, insulteur de reine!

SECOND CHEVALIER.

Jeanne t'a donc choisi pour son dompteur à gages?

GALÉAS DE MANTOUE.

Oui, laid! en viendrait-il quarante comme toi!

SECOND CHEVALIER.

Donne!

GALÉAS DE MANTOUE.

Donne!

SECOND CHEVALIER.

Tiens!

GALÉAS DE MANTOUE.

Tiens!

SEGOUND CHIVALIÉ.

Zóu!

GALIAS DE MANTO.

Zóu!

LOU POPLE.

Vitòri! Es mai batu
Lou chivalié d'Oungrìo...

SECOND CHEVALIER.

Sus !

GALÉAS DE MANTOUE.

Sus !

LE PEUPLE.

Victoire ! Derechef le chevalier de Hongrie est battu.

SCENO III

LI MEME, LA RÈINO JANO *emé sa court,* LOU PRINCE DE TARANTO, LA PRINCESSO MARIO, PETRARCO, FELIP DE CABASSOLO, *etc.*

LI MASSIÉ, *picant li bard emé si masso d'argènt e pourtant sus sa raubo lis armarié dóu papo.*

Arrasso! Arrasso!

LOU POPLE.

Vivo
La rèino de Prouvènço!

JANO.

Acò vous recalivo...
Petrarco, es entendu? La semano que vèn,
Se, coume l'esperan, tout acò s'endevèn,
Anaren vesita l'amourousido muso

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE JEANNE *avec sa cour,* LE PRINCE DE TARENTE, LA PRINCESSE MARIE, PÉTRARQUE, PHILIPPE DE CABASSOLE, *etc.*

LES MASSIERS, *frappant les dalles de leurs masses d'argent et portant sur la robe les armes pontificales.*

Place ! place !

LE PEUPLE.

Vive la reine de Provence !

JEANNE.

Cela vous réchauffe... Pétrarque, est-ce entendu ? La semaine prochaine, si tout cela s'arrange comme nous l'espérons, nous irons visiter la muse enamou-

Que se bagno, pudico, à l'oumbro de sa cluso,
Coume uno autro Suzano au pèd di sicoumour,
E béuren à la font de jouvènço e d'amour.

PETRARCO.

De voste cancelié, Felip de Cabassolo,
Ié veirés lou castèu enaura : me desolo
De viéure desmama d'aquel ami de cor,
D'aquéu fin saberu, qu'es lou plus bèu decor
De vosto court tant bello...

FELIP DE CABASSOLO.

O prince di pouèto!
Vèi, l'ome, raramen coumpli ço que souvèto...
Mai lause, iéu pamens, lou Segnour inmourtau
Qu'en parié treboulun e dins esglàri tau
A douna pèr counfort à la rèino acusado
La presènci, lou noum, la voues autourisado
De l'ilustre ermitan de Vau-Cluso!

PETRARCO.

Jamai
L'oundo puro que ris au ventoulet de Mai
Noun couvè dins soun sen lou grouün dóu coulobre;
Jamai soulèu levant dins lou rouge cenobre
Si rai ensaunousis; e dintre d'un bèu cors
Jamai sceleratesso, amagado, se tors.

rée qui se baigne, pudique, dans l'ombre de son val, comme une autre Suzanne au pied des sycomores, et nous boirons à la fontaine de jouvence et d'amour.

PÉTRARQUE.

Dans les airs, vous y verrez le château de votre chancelier, Philippe de Cabassole. Je suis inconsolable de vivre séparé de cet ami de cœur, de ce fin érudit, le plus bel ornement de votre cour si belle...

PHILIPPE DE CABASSOLE.

O prince des poètes! l'homme voit rarement accomplir ses souhaits... Mais, pourtant, je loue, moi, le Seigneur immortel qui, en de pareils troubles et de telles alarmes, a donné pour confort à la reine accusée la présence, le nom, la voix autorisée de l'illustre ermite de Vaucluse!

PÉTRARQUE.

Jamais l'onde pure qui rit à la brise de Mai ne couva dans son sein le germe du dragon; jamais soleil levant n'ensanglante ses rayons dans le rouge cinabre; et la scélératesse jamais dans un beau corps ne cache ses replis.

JANO, *esmougudo.*

Merci, pouèto! En glòri e glòri Diéu te pague
Pèr li paraulo d'or que m'as dicho!

PETRARCO.

E Diéu fague
Que vuei countèmple, iéu, la fiho de mi rèi
Dins soun triounfle! Car, d'aquel ome d'elèi
Que fuguè voste aujòu, Roubert lou Magnanime,
Vous vesènt, esmougu dins moun cor, iéu ranime
La remembranço douço emai lou souveni
De jour coume plus gens n'aura moun aveni!
Aviéu trento-sièis an; e dins ma retirado,
Sus li bord fresqueirous de la Sorgo azurado,
Au souloumbre di baus, liuen dóu mounde embrudi,
En un pantai suau viviéu aprefoundi,
Quand lou Senat de Roumo, un bèu matin, me mando
Que l'Itàli me vòu, que Roumo me demando
Pèr metre sus moun front lou lausié... Veramen,
O jouvènço! l'ourguei fuguè mèstre un moumen.
Mai pièi, aguènt vergougno, e desirous de saupre
Se iéu noun ère pas indigne de reçaupre
L'ounour capitoulin qu'eilavau m'èro óufert,
Anère, temourous, prega lou rèi Roubert
D'espeluca lou brèu de ma primo sapiènci...
Voste bon segne-grand, en vertu coume en sciènci,
Èro renoumena sus tóuti, lou sabès.

JEANNE, *émue.*

Merci, poète ! En gloire et gloire Dieu te paye, pour les paroles d'or que tu m'as dites !

PÉTRARQUE.

Et Dieu fasse qu'aujourd'hui je contemple la fille de mes rois dans son triomphe ! Car, de cet homme d'élite qui fut votre aïeul, de Robert le Magnanime, je ranime en vous voyant, dans mon cœur ému, la douce mémoire — et le souvenir de jours comme n'en aura plus mon avenir ! J'avais trente-six ans, et, dans ma retraite, sur les bords frais de la Sorgue azurée, à l'ombre des rochers, loin du monde bruyant, je vivais, moi, plongé dans un rêve suave, quand le Sénat de Rome, un beau matin, me mande que l'Italie me veut, que Rome me réclame pour mettre sur mon front le laurier... L'orgueil, sans doute, l'orgueil de la jeunesse fut le maître un moment. Mais ensuite, pris de honte, et désireux d'apprendre si je n'étais pas indigne de recevoir l'honneur du Capitole qui m'était offert là-bas, j'allai, craintif, prier le roi Robert d'éplucher le brevet de mon mince savoir... Votre aïeul débonnaire, en vertu comme en science, vous le savez, était réputé

Aquéu rèi majestous e venerable, — vès,
N'en siéu estabousi, quand lou remene en(
Tres jour, m'enardissènt emé sa bono car(
Sus tóuti li questioun m'assajè : talamen
Qu'à la fin m'embrassant, dins un encarta
Vouguè 'mé soun sagèu temougna pèr ma
E, de mai, pèr que iéu pareiguèsse en belc
A la faci dóu pople e dóu Senat rouman,

Moustrant sa raubo.

Eu me dounè sa raubo e l'anèu de sa man.

JANO.

Paure rèire! Que baise aquelo pourpro sa

Ié jito un bais emé la man.

M'amavo, aquéu, m'amavo! Aureto cares:
De moun printèms en flour, adiéu! Ferou
Desempièi contro iéu boufo lou vènt-terra
E touto autro belèu plegarié...

sur tous. Ce roi majestueux et vénérable, — j'en suis encore stupéfié lorsque j'y songe, — trois jours, m'enhardissant avec son bon visage, sur toutes les questions m'examina : si bien qu'après m'avoir embrassé, à la fin, dans un diplôme, il voulut avec son sceau témoigner pour ma gloire ; et, de plus, pour me mettre en état de paraître à la face du peuple et du Sénat romains,

Montrant sa robe.

il me donna sa robe et l'anneau de sa main.

JEANNE.

Pauvre aïeul ! Que je baise cette pourpre sainte !

Elle jette un baiser avec la main.

Ah ! celui-là m'aimait ! O brise caressante de mon printemps en fleur, adieu ! Farouche et rauque, depuis lors contre moi l'aquilon souffle, et tout autre plierait peut-être...

SCENO IV

LI MEME, GALIAS DE MANTO, *adusènt à la rèino li dous chivalié d'Oungrio encadena de ferre.*

GALIAS DE MANTO.

Rèino bello,
Courage ! Contro vous tout ço que se rebello,
Faudra proun que se taise o que vèngue à merci,
Coume aquésti dous fièr que se courbon eici.

JANO.

D'ounte sias, presounié ?

LI CHIVALIÉ.

D'Oungrìo.

JANO.

Guerro atroço

SCÈNE IV

LES MÊMES, GALÉAS DE MANTOUE, *amenant à la reine les deux chevaliers hongrois chargés de chaînes.*

GALÉAS DE MANTOUE.

Belle reine, courage ! Tout ce qui se rebelle contre vous — se taira bien de force ou viendra à merci, comme ces deux superbes qui à vos pieds se courbent.

JEANNE.

Prisonniers, d'où êtes-vous ?

LES CHEVALIERS.

De Hongrie.

JEANNE.

Une implacable guerre nous vient de ce pays :

Nous vèn d'aquéu païs : voste rèi... chaplo, trosso,
Afoundro sèns pieta moun terradou, mi gènt.
Sèns pieta pode, iéu, segound lou dre rigènt,
Vous manda tóuti dous rema sus mi galèro...
O guerro, flèu de Diéu! maire de la coulèro!...
E sias, de voste rèi, d'aquéu rèi Louis crudèu,
Li chivalié, parai? li tenènt, li fidèu?

LI CHIVALIÉ.

A la mort!

JANO.

E cresès, parai? que siéu capabio
D'ourrour, cresès que siéu... Digas...

LI CHIVALIÉ.

La grand coupablo

JANO.

Es lou crid de l'istòri! Es la pèiro de tron
Que la fatalita me traguè sus lou front...
Ansin, quand dèu s'estegne uno souco reialo,
Aura bèu, lou darrié, dins la rego leialo,
Dins lou draiòu d'ounour camina; lou darrié
De la raço aura bèu èstre pur, drechurié,
Valerous, alargant e pourta sus la paumo,

votre roi... hache, foule, ravage sans pitié mon terroir et mes gens. Sans pitié, moi, je puis, selon le droit rigide, vous envoyer tous deux ramer sur mes galères... O guerre, fléau de Dieu! mère de la colère!... Et de votre roi Louis, de ce roi cruel, vous êtes, n'est-ce pas? les chevaliers, les tenants, les féaux?

LES CHEVALIERS.

A la mort!

JEANNE.

Et vous croyez, n'est-ce pas? que je suis capable d'horreurs, vous croyez que je suis... Dites...

LES CHEVALIERS.

La grande coupable!

JEANNE.

C'est le cri de l'histoire! C'est la pierre de foudre que la fatalité me lança sur le front... Ainsi, lorsqu'une souche royale doit s'éteindre, le dernier, — dans le sillon loyal, dans le sentier d'honneur, aura beau cheminer; le dernier de la race aura beau être pur, équitable, vaillant, généreux, populaire, sou-

Subran dóu cèu ié toumbo un clapas que l'ensaumo,
Pèr espïa d'un cop lou bonur, la lusour,
O belèu li fourfa de sis antecessour!
Chivalié, que m'avès remembra moun óuprobre,
Agués, au-liò de ferre, emé lou plen recobre
De vosto liberta, mi cadeneto d'or...

Ié douno si cadeneto.

LI CHIVALIÉ.

Estacaran toustèms, o Jano, nòsti cor!

JANO.

E pèr se prounouncia sus lou crid de l'istòri,
Vèngue, aro, lou Sant Paire emé soun Counsistòri:
Davans tóuti li pople e li rèi apela,
La rèino Jano, i pople em' i rèi, vai parla.

Se duerbon li porto dóu founs, e 'mé la court pountificalo, li cardinau e lis embassadour, intro lou papo Clemènt VI.

dain du ciel lui tombe quelque bloc qui l'écrase, pour expier d'un coup le bonheur, ou l'éclat, ou peut-être les forfaits de ses prédécesseurs! Chevaliers, qui m'avez rappelé mon opprobre, ayez, au lieu de fers, avec le plein recouvrement de votre liberté, mes chaînes d'or...

Elle leur donne ses chaînettes.

LES CHEVALIERS.

Elles attacheront pour jamais nos cœurs, ô Jeanne!

JEANNE.

Et pour se prononcer sur le cri de l'histoire, vienne à présent, avec son Consistoire, le Saint Père : à la face des peuples et des rois convoqués, aux peuples et aux rois la reine Jeanne va parler.

Les portes du fond s'ouvrent et, avec la cour pontificale, les cardinaux et les ambassadeurs, entre le pape Clément VI.

SCENO V

LI MEME, LOU PAPO CLEMÈNT, BERTRAND DI BAUS, *grand-justicié.*

LOU POPLE.

Lou papo!... Anèsse pas ié traire l'escoumenge!
Vaqu sa nèço, la coumtesso de Coumenge...
Lou prince de Taranto, aquéu bèu, que ié ris...
Sa maire Catarino, eila, l'emperairis...

LI MASSIÉ.

Silènci!

La rèino Jano s'avanço vers lou papo e s'ageinouio.

JANO.

Au tribunau de Diéu, paire santisme,
Iéu ai clama dóu founs dóu garagai!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PAPE CLÉMENT, BERTRAND DES BAUX, *grand-justicier.*

LE PEUPLE.

Le pape!... Qu'il n'aille pas lui jeter l'anathème! Voilà sa nièce, la comtesse de Cominge... Le prince de Tarente, ce beau seigneur qui lui sourit... Et là, l'impératrice Catherine sa mère...

LES MASSIERS.

Silence!

La reine Jeanne s'avance vers le pape et s'agenouille.

JEANNE.

Au tribunal de Dieu, ô Très Saint Père, moi j'ai crié du fond de l'abîme.

LOU PAPO.

L'Autisme
Aplane lou camin, rèino, davans ti pas!

Tóuti s'assèton.

La paraulo es au Grand-Justicié.

BERTRAND DI BAUS.

Voulèn pas,
O prince de la Glèiso, o mouié mal-astrouso,
Reveni sus lou cop de la niuchado afrouso
Qu'a 'sbranda lou reiaume, e que nous an carga
D'esclargi, de ressegre emai de castiga.
Pas-pulèu couneigu l'esfraious terro-tremo,
Arma dóu plen poudé pèr la rèino elo-memo,
D'un ciéucle de sóudard envirounan lou bourg;
Envahissèn lis us dóu palais en coumbour;
E 'm' acò, tant-lèu pres, tant-lèu mes au suplice,
Arrapan, questiounan e jujan li coumplice:
Li fraire Pazzi (l'un, que fuguè tirassa
A la co d'un chivau, — fuguè, l'autre, estrassa
Pèr lou pople); Roubert, fiéu de la Cataneso;
Li comte de l'Estello e de la Liounesso,
De Terlitz, de Mourcoun e de Trivènto; pièi
Milizzano, l'ussié de la chambro dóu rèi;
L'ourriblo Cataneso emé si dos fihasso
Que dóu rèi sus lou cors avien fa si riasso;

LE PAPE.

Que le Très-Haut, reine, aplanisse la voie devant tes pas!

Tous s'asseyent.

La parole est au Grand-Justicier.

BERTRAND DES BAUX.

Nous ne voulons pas, ô princes de l'Église, ô épouse infortunée, revenir sur l'attentat de la nuitée affreuse qui a ébranlé le royaume, et qu'on nous a chargé d'éclaircir, de poursuivre et aussi de châtier. Sitôt connue la formidable catastrophe, armé du plein pouvoir par la reine elle-même, nous cernons le bourg d'un cercle de soldats; nous envahissons les huis du palais en désordre; et, aussitôt saisis, aussitôt mis à la question, les conjurés sont pris, interrogés, jugés: les frères Pazzi (qui furent, l'un, attaché à la queue d'un cheval, l'autre, écharpé par le peuple); Robert, fils de la Catanaise; les comtes Della Stella et de la Lionesse, de Terlitz, de Morcon et de Trivento; ensuite Milizzano, l'huissier de la chambre du roi; l'horrible Catanaise avec ses odieuses filles — qui, sur le corps du roi, avaient fait

Li gàrdi Catanzaro e Montefoscolò...
Entre man dóu bourrèu a passa tout lou flo.
Artus, lou camarlen, es lou soulèt escàpi.
Lou rèsto, cor-quicha, batu coume la tàpi,
A l'estiro, à la rodo, i tenaio soumés,
En despié di menaço o dóu perdoun proumés,
Mau-grat lou fiò, lou ferre e tóuti li martire,
En Plaço, davans tóuti, es mort sènso rèn dire,
Rèn!... Aro, mi segnour, darrié li justicia,
Darrié l'amudimen d'aquéli suplicia,
Darrié la Cataneso, elo qu'a fa la ganso,
Poudren-ti souscava 'no suprèmo estiganço?
Souto la broufounié que roump si pouverèu,
Anas saupre lou founs de la mar! Es de-grèu.

JANO.

Eh! bèn, noun! Fau que vuei li faisso se derrabon!
Ço qu'an pas di, li mort, avau tóuti lou sabon...
Papo, rèi, escoutas!

Quand lou dre naturau
Se vèi descouneigu, cepa pèr la destrau;
D'un pople libre quand, ni quant vau ni quant costo,
Lou pèd de l'estrangié vèn esquicha li costo;
Dóu cavalié brutau quand la man fai crussi
Lou fren entre li dènt d'un chivau mal-eisi;
Quand lou barbare, rufe encaro de sa greso,

leurs risées; les gardes Catanzaro et Montefoscolo... Par les mains du bourreau a passé tout le groupe. Artus le chambellan est le seul qui échappe. Le reste, pressuré, battu comme pisé, soumis à la torture, à la roue, aux tenailles, en dépit des menaces ou des promesses de pardon, malgré le feu, le fer, malgré tous les tourments, sur la Place, devant tous, est mort muet, sans un aveu!... Maintenant, messeigneurs, derrière l'œuvre de justice, derrière le mutisme de ces suppliciés, derrière la Catanaise qui fit le nœud coulant, pourrons-nous découvrir quelque suprême instigation? Sous la vague écumeuse que la tempête brise, allez savoir le fond de la mer! C'est difficile.

JEANNE.

Eh bien! non! Aujourd'hui, il faut que les bandeaux s'arrachent! Ce qu'ils n'ont pas dit, les morts, à Naples tous le savent... Pape, rois, écoutez!

Quand le droit naturel se voit méconnu, tranché par la hache; quand le pied de l'étranger vient, sans ménagement, presser les côtes d'un peuple libre; quand la main du cavalier brutal fait grincer le frein entre les dents d'un cheval malaisé; quand le bar-

A maca lou velout; qu'éu insulto, mespreso,
Outrajo li coustumo e lou biais d'un païs,
Tout-d'un-cop, à-n-aquéu que tout lou mounde ahis
Malur! Car uno oundado, uno erso d'ahiranço,
D'encreso sournarudo e de desesperanço,
Dins la niue s'amoulouno amalido, e 'n un brand
Irresistible, fòu, amato lou tiran...
En bravejant dóu poung li blànqui salivado,
Zerces, pèr la puni de s'èstre sóulevado,
Zerces, éu, coumandè que fouitèsson la mar...
Anas lou coumpeli, lou revoulun amar
De touto uno nacioun en raço que s'eigrejo!
Coume fai, d'aquesto ouro, aquéu rèi que bóudrejo,
Ravajo, ensaunousis lou sòu napoulitan!
Aquéu sóuvage rèi que permeno, floutant
Sus mi vilo e mi terro, un orre drapèu negre!
Que, pèr venja la mort de soun fraire e coussegre
La counquisto de moun empèri, fai estras
De touto lèi e, lache, assassino Duras,
Un prince de moun sang e l'espous de ma sorre...
E quand, desemparado e soulo, quand demore
En fàci d'un ferouge enemi qu'a jura
De me perdre e peréu de me desounoura,
Se pièi, pèr abriga ma feblesso de femo
E teni moun espaso e regi ma triremo,
Se d'un nouvèu counsort iéu cerque lou soulas,
L'infamo calounnìo emé soun nivoulas
De verin, de tralans, d'alegacioun guespouso,

bare, encore rugueux de son écorce, a froissé le velours; qu'il insulte, méprise, outrage les coutumes et l'humeur d'un pays, tout à coup, à celui que tout le monde hait... malheur! Car une vague, une houle de haine, de sombre hostilité et de désespoir, dans la nuit s'amoncelle irritée, et sous un branle fou, irrésistible, accable le tyran... En menaçant du poing les ondes blanchissantes, Xerxès, pour la punir de s'être soulevée, Xerxès, lui, commanda que l'on fouettât la mer... Allez le comprimer, le revolin amer de toute une nation en masse qui s'insurge! Comme fait, à cette heure, ce roi qui met à sac, ravage et ensanglante le sol napolitain! Ce roi sauvage qui promène, flottant sur mes cités et sur mes terres, un hideux drapeau noir! qui, pour venger la mort de son frère et conquérir par suite mon empire, foule toutes les lois et, lâche, assassine Duras, un prince de mon sang et l'époux de ma sœur... Et quand, désemparée et seule, quand je demeure en face d'un féroce ennemi qui a juré ma perte et aussi mon déshonneur, si moi, pour abriter ma faiblesse de femme et tenir mon épée et régir ma trirème, si d'un nouveau consort je veux chercher l'appui, l'infâme calomnie, avec sa brume de venin, d'allégations malignes, de sarcasmes, noircira la reine et ternira l'épouse! Ah! nous remémorant notre origine et, sur notre écusson glorieux, portant les pals de Catalogne unis aux fleurs de lis de France, nous

Ennegrira la rèino e ternira l'espouso!
Ah! nous rememourant de mounte sian nascu
E glouriousamen pourtant sus noste escut
Li pau de Catalougno e flourdalis de Franço,
Poudrian, dóu desden emé l'asseguranço,
Passa, la bouco mudo, au mitan di catiéu,
Car la rèino, après tout, dèu si comte qu'à Diéu!
Mai pèr amor de vous, rèi e nacioun crestiano
Qu'esperas atentiéu la responso de Jano,
Jano, coume un enfant, se vòu soumetre vuei
Au drai que dèu tria lou froument e lou juei.

---

pourrions, avec l'assurance du dédain, passer silencieuse au milieu des méchants, car la reine, après tout, ne doit de compte qu'à Dieu ! Mais, par égard pour vous, rois et nations chrétiennes qui attendez de Jeanne, attentifs, la réponse, Jeanne veut se soumettre aujourd'hui, comme un enfant, au van qui doit trier le froment et l'ivraie.

SCENO VI

CHAFARET.

LA COURT.

Coume es majestouso
Emé sa fierta!
E qu'es amistouso
Dins sa majesta!
Acò 's la coulouno
De noste plus-aut!
Es la Magalouno
Di vièi Prouvençau!

LOU POPLE.

Ardido, superbo,
N'i'a pèr la bela,
Quand sauclo lis erbo
Qu'estoufon soun bla!
Acò 's de la sabo
Di comte Ramoun!
Es la rèino Sabo
Davans Salamoun!

SCÈNE VI

TUMULTE.

LA COUR.

Si majestueuse — avec sa fierté, — comme elle est accorte — dans sa majesté! — Elle est la colonne — de notre zénith! — C'est la Maguelone — des vieux Provençaux!

LE PEUPLE.

Superbe et hardie, — c'est plaisir de la voir — sarcler les herbes — qui étouffent son blé! — Voilà bien la sève — des comtes Raimonds : — reine de Saba — devant Salomon!

LOU COUNSISTÒRI.

Carcan e mistèri,
Oumbro e soulelant...
De soun magistèri
Soun front es brihant.
La favello espilo
De sa bouco d'or :
Acò 's la sibilo
De la vau d'Endor!

LI DEPUTA D'OUNGRÌO.

Lengo serpentino,
Eo endourmirie
Lou bourì d'uno tino
Que gargoutarié :
Acò 's la tereno
Que sort di toumbèu!
Acò 's l'alabreno,
Acò 's l'Aucibèu!

LE CONSISTOIRE.

Éclat et mystère, — ombre et soleil... — De son magistère — son front est brillant. — L'éloquence coule — de sa bouche d'or : — c'est elle la sibylle — de la vallée d'Endor !

LES DÉPUTÉS DE HONGRIE.

Langue serpentine, — elle endormirait — l'onde d'une cuve — qui bouillonnerait : — c'est la mouche noire — qui sort des tombeaux! — C'est la salamandre, — c'est Lucifer !

SCENO VII

LI MEME, LA RÈINO JANO.

JANO.

Avié sèt an, Andriéu, e iéu nòu, quand moun rèire
Soungè de nous fiança l'un à l'autre. Fau crèire
Que lis astre, aquéu jour, ai! malurousamen
Destilèron la lagno e lou treboulamen.
Jamai un vanc bessoun, jamai uno lusido,
Coume n'an de-segur lis unioun reüssido,
Nous venguè revela lou soulèu de l'amour...
Diferènt de naturo e de biais e d'imour,
En que bon l'amaga? tóuti dous, au countràri,
Aguerian nosto court à despart. Temeràri,
De-longo entravessa 'mé sis Oungrés, Andriéu,
De l'aurige eilavau que mountavo contro éu
Vesié pas, lou mesquin! la negrour menaçanto...
Mai iéu, en plen jouvènt, de me saupre puissanto

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA REINE JEANNE.

JEANNE.

André avait sept ans, j'en avais neuf, quand mon aïeul songea de nous fiancer l'un à l'autre. Il faut croire que les astres, en ce jour malheureux, distillèrent, hélas! le souci et le trouble. Jamais un élan double et jamais un éclair — comme en ont, à coup sûr, les unions parfaites, ne vint nous révéler le soleil de l'amour... Divers d'inclinations, de tempérament, d'humeur, à quoi bon le cacher? tous deux, en lutte ouverte, nous eûmes notre cour à part. Téméraire, continuellement à travers ses Hongrois, André, l'infortuné! de l'orage, là-bas, qui montait contre lui, ne voyait pas la noirceur menaçante... Moi, en pleine jeunesse, et me sachant puissante et belle

E bello, — lou chalun de tóuti, en me risènt,
M'ensignavo que trop moun poudé trelusènt, —
Iéu belèu, es verai, sensiblo à l'agradanço
Dóu plasé, di festin, di carroussèu, di danso,
Ai leissa, lou counfèsse, acrèire que poudiéu
Oublida ço que dève à l'ounour coume à Diéu.
Que voulès? M'ère dicho, en cargant la courouno,
Que pèr doumestica lou trigos qu'envirouno
Un trone femenin, lou meiour talisman
Es la gràci que Diéu nous a messo entre man...
E poulit me semblavo, e digne d'uno rèino,
De foundre em' un regard la frejour de la brèino,
De faire em' un sourrire enfloura l'amelié,
D'estaca 'm' un riban lou cor d'un chivalié,
D'èstre gènto pèr tóuti, avenènto, abelano,
E de mena moun pople em' un filet de lano!
O, tout lou pensamen de ma folo primour
Èro aquest : èstre amado e regna pèr l'amour...
Quau m'aurié di que pièi, au jour dóu grand tempèri,
Tout acò me sarié reproche e vitupèri!
E que m'acusarien, à l'age de vint an,
D'èstre l'empegneiris d'un crime espaventant!

Plouro.

(l'épanouissement, le sourire de tous, ne m'enseignaient que trop mon pouvoir lumineux), moi, peut-être, il est vrai, sensible à l'agrément du plaisir, des festins, des carrousels, des danses, j'ai laissé, je l'avoue, croire que je pouvais oublier ce que je dois à l'honneur comme à Dieu. Que voulez-vous? Je m'étais dit, en ceignant la couronne, que, pour domestiquer l'intrigue qui entoure un trône féminin, le meilleur talisman est la grâce que Dieu nous a mise entre mains... Et il me semblait beau, et digne d'une reine, de fondre avec un regard la froidure du givre, de faire d'un sourire couvrir l'amandier de fleurs, d'attacher d'un ruban le cœur d'un chevalier, d'être aimable pour tous, affable, généreuse, et de conduire mon peuple avec un fil de laine! Oui, toute la pensée de ma folle jeunesse, la voici : être aimée et régner par l'amour... Qui m'aurait dit qu'ensuite, au jour du grand désastre, tout cela me serait imputé à reproche! et que l'on m'accuserait d'être, à l'âge de vingt ans, l'instigatrice d'un crime épouvantable!

Elle pleure.

———

SCENO VIII

PLAGNUN.

LOU PAGE.

Se ma rèino plouro,
Iéu vole ploura.
Veici la malo ouro,
Sian despoudera.
Emé vous, mestresso,
Iéu m'ère abari,
E, se me sias presso,
Autant vau mouri!

LOU POPLE.

Aviéu uno maire,
Aviéu un soulèu...
L'aurige bramaire
A boufa trop lèu :
L'aigo me bacello,
N'ai plus ges d'abri,
Vese ma nacello
A mand de peri!

SCÈNE VIII

DOLÉANCES.

LE PAGE.

Si ma reine pleure, — moi, je veux pleurer. — Voici la malheure, — nous sommes perdus. — Avec vous, maîtresse, — je m'étais élevé, — et, si vous m'êtes prise, — autant vaut mourir!

LE PEUPLE.

J'avais une mère, — j'avais un soleil... — L'orage mugissant — a soufflé trop tôt : — la vague me frappe, — je n'ai plus d'abri, — je vois ma nacelle — au point de périr!

LOU ROUMIÉU.

Autour de la salo
I'a 'n paure mourtoun
Que bat de sis alo
Li quatre cantoun :
Eu gouisso e ganguelo
Sènso tempouri,
Acusant aquelo
Que lou fai soufri.

L'ASTROULÒ.

Que plogue, que nève,
Que toumbe d'aglan,
Fau que tout relève
Dóu sourne estelan.
Quau mounto, quau calo :
Dins lou cèu flouri,
Au bout de l'escalo,
Tout acò 's escri.

JANO.

Èro escri... L'auceloun qu'embarro la chavano,
Lis esperro que fai contro lou tèms — soun vano :
Dins la broundo, innoucènt, l'endoulible lou cuei,
E l'emporto à l'aven emé tout lou rambuei.

———

LE PÈLERIN.

Autour de la salle — une pauvre larve — bat de ses ailes — les quatre coins : — elle geint et râle — sans relâche, — accusant celle — qui la fait souffrir.

L'ASTROLOGUE.

Qu'il pleuve, qu'il neige, — qu'il tombe du gland, — tout doit relever — du firmament sombre. — Qui monte, qui descend : — dans le ciel fleuri, — au bout de l'échelle, — tout cela est écrit.

JEANNE.

C'était écrit... L'oiseau que l'orage enveloppe fait en vain ses efforts contre le temps : innocent, dans la ramée, la tempête le cueille, et elle l'emporte au gouffre avec tout le ramassis

---

SCENO IX

LI MEME, LOU PAPO CLEMÈNT, FRAI ROUBERT, GALIAS DE MANTO.

LOU PAPO, *après s'èstre counseia 'mé li prince de la Glèiso.*

Soulas, vertu de Diéu, di celestiàli cimo
Que davalon sus tu, rèino serenissimo!
Lis oumbro de ti grand, agùsti servitour
De Diéu e de sa Glèiso, as vuei à toun entour.
Talo que li Roubert e li Carle, ti rèire,
As douna, tu, la sousto i sucessour de Pèire...
E Pèire, t'assoustant contro l'iro dóu vènt,
Vuei te dis: « Vai en pas: pèr la man dóu jouvènt
Escricho sus toun front, lusis toun aléujanço...
A begu proun de sang, trop de sang, la venjanço! »

LOU ROUMIÉU, *cridant.*

E n'en béura bèn mai!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE PAPE CLÉMENT, FRÈRE ROBERT, GALÉAS DE MANTOUE.

LE PAPE, *après avoir pris l'avis des princes de l'Église.*

Que des cimes célestes, reine sérénissime, consolation, vertu de Dieu, sur toi descendent! Les ombres de tes pères, augustes serviteurs de Dieu, de son Église, sont aujourd'hui autour de toi. Ainsi que les Robert et les Charles, tes ancêtres, tu donnas, toi, un abri aux successeurs de Pierre... Et Pierre, t'abritant contre la fureur du vent, aujourd'hui te dit : « Va en paix : écrite sur ton front par la main de la jeunesse, ton allégeance brille... Elle a bu assez de sang, trop de sang, la vengeance! »

LE PÈLERIN, *criant.*

Et elle en boira bien plus!

UN BOURGÉS.

Es mai aquéu gusas?

LOU POPLE.

Deforo!

LOU ROUMIÉU.

Car lou sang sanguino.

LOU POPLE.

Assas! assas!

LOU ROUMIÉU.

Car auran bèu agué pacha 'mé lou demòni,
Agué badaiouna, brula li testimòni,
Pèr empedi li lengo e lis avouacioun,
Veiren, à tèms o tard, la grando espiãcioun!
E toun jujamen faus sara pas mai de crèire
Qu'aquéu de Pons Pilat e dóu Prince di Prèire!
Vaqui ço que te crido, o papo Clemènt Sièis,
Un mounge!

JANO, *lou recouneissènt.*

Frai Roubert!

LOU ROUMIÉU, *se desmascant.*

Frai Roubert qu'aparèis,
Au noum dóu rèi Andriéu, pèr dire à Dono Jano:

UN BOURGEOIS.

C'est encore ce scélérat ?

LE PEUPLE.

Dehors !

LE PÈLERIN.

Car le sang saigne.

LE PEUPLE.

Assez ! assez !

LE PÈLERIN.

Car avec le démon ils auront en vain fait pacte, et en vain bâillonné et brûlé les témoins, pour enchaîner les langues et les aveux, nous verrons, tôt ou tard, la grande expiation ! Et ton jugement faux ne fera pas plus foi que celui de Ponce Pilate et du Prince des Prêtres ! Voilà ce que te crie, ô pape Clément Six, un moine !

JEANNE, *le reconnaissant.*

Frère Robert !

LE PÈLERIN, *se démasquant.*

Frère Robert qui apparaît, au nom du roi André, pour dire à Done Jeanne : Que la malédiction

Que la maladicioun fugue toun estajano!
Tis enemi mourtau posques vèire flouri!
Aquéli qu'amaras vegues tóuti peri!
Que pèr li quatre vènt ta nau siegue batudo!
Que cueion, ti benfa, sèmpre l'ingratitudo!
E mores à toun tour estranglado em' un las,
O bèn estoufegado entre dous matalas!

JANO.

O glàri, glàri viéu, encara pèr me segre!
Aurai eternamen aquéli tavan negre
A moun entour... Jitado à travès dóu gaboui,
— Un embroi coume s'es jamai vist,— dins lou boui
Dóu peiròu infernau me vaqui pèr la vido,
Fisançouso de-longo e de-longo trahido!
N'i'a que naisson, o Diéu! pèr èstre vitima...
Mai de plagne pamens, pauro iéu! qu'à bleima,
Basto que, contro iéu, moun pople noun s'endigne!

LOU POPLE.

Vivo la rèino Jano!

GALIAS DE MANTO, *se precepitant sus frai Roubert.*

A l'infèr, mounge indigne!

Lou trauco de soun espaso.







habite sur toi! Puisses-tu voir fleurir tes ennemis mortels! Ceux que tu aimeras, puisses-tu tous les voir périr! Que par les quatre vents ta barque soit battue! Que toujours tes bienfaits recueillent l'ingratitude! Et qu'à ton tour tu meures étranglée avec un lacs ou bien, entre deux matelas, étouffée!

JEANNE.

O spectre, spectre vivant, acharné à me suivre! J'aurai autour de moi, éternellement, ces taons noirs... Jetée en plein fouillis, un chaos comme on n'a jamais vu, me voilà pour la vie dans le bouillonnement du chaudron infernal, confiante sans cesse et sans cesse trahie! Il en est, ô Dieu! qui naissent pour être victimés... Plus à plaindre cependant qu'à blâmer, malheureuse! que mon peuple, du moins, pour moi soit indulgent!

LE PEUPLE.

Vive la reine Jeanne!

GALÉAS DE MANTOUE, *se précipitant sur frère Robert.*

En enfer, moine indigne!

Il le perce de son épée.
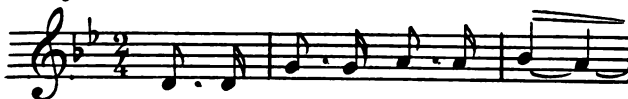






AIRS POPULAIRES PROVENÇAUX

Adaptés aux cantilènes de la *Reine Jeanne.*

ROMANCE DU PAGE (ACTE II)

Allegretto moderato





rit
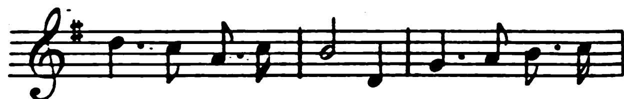


misterioso
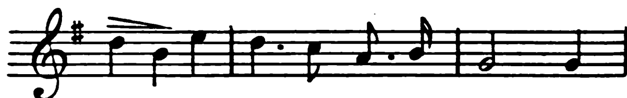


CHANSON DE MÉLUSINE (ACTE III)
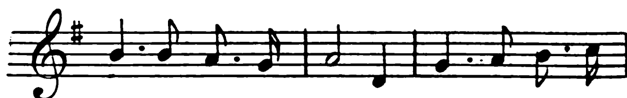
Tempo di mazurka, moderato
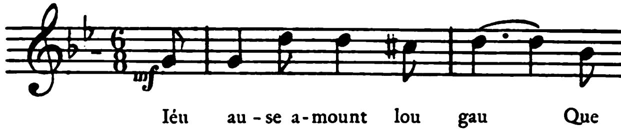








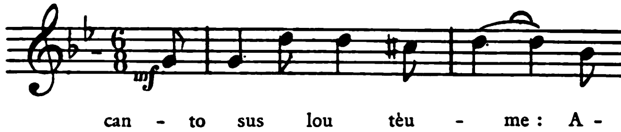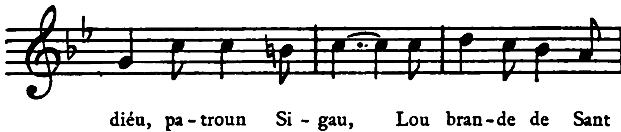




CHANT DES GALÉRIENS (ACTE IV)

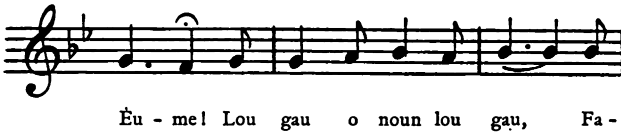
Andantino
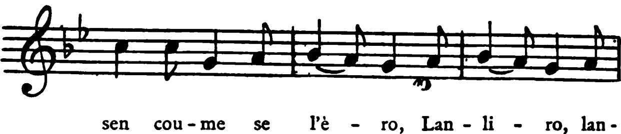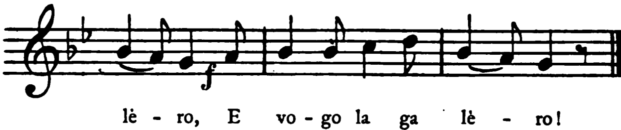






piu vivo

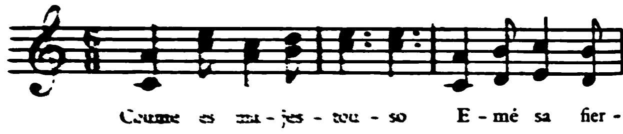




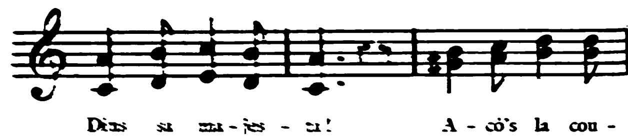
poco rit *1° tempo*

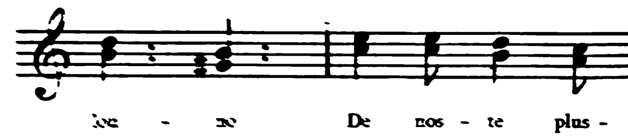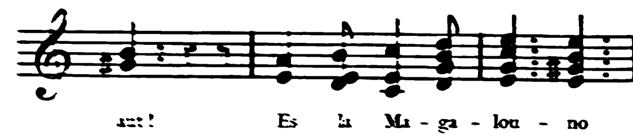


TUMULTE (ACTE V)
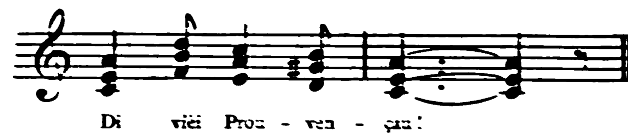












DOLÉANCES (ACTE V)

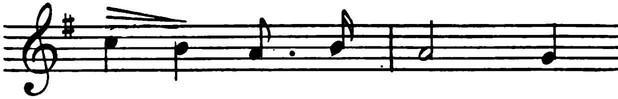
Moderato



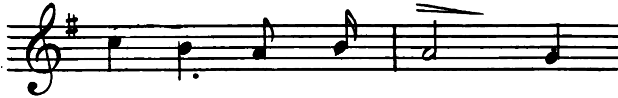
Se ma rèi - no plou - ro, Iéu vo -



le plou - ra, Vei - ci la ma -
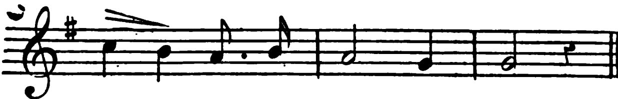


lo ou - ro, Sian des - pou - de -



ra. E - mé vous, mes - tres - so, Iéu m'è -



re a - ba - ri, E, se me sias



pres - so, Au - tant vau mou - ri !

*
* *

N. B. — A la représentation, peuvent être remplis par un même acteur ou par une même actrice :

1° Le rôle du Frère Robert et celui de Maître Anselme l'astrologue;

2° Ceux d'Aufan de Sisteron et de l'Amiral;

3° Ceux du prince de Tarente et de Jacques d'Aragon;

4° Ceux de Galéas de Mantoue et du Comite;

5° Ceux du Chambellan Artus et du Pape Clément VI;

6° Ceux de Jean Gantelme et de François Pétrarque;

7° Ceux de Bertrand des Baux et du Premier Consul de Marseille;

8° Ceux du prince de Duras et de Philippe de Cabassole;

9° Ceux du comte de Terlitz et du *Bourgeois;*

10° Ceux du comte de Trivento et du *Gabier;*

11° Ceux de Robert de Cabanes et du Capitaine des Gardes;

12° Ceux du comte Mathias et d'un chevalier hongrois;

13° Ceux de la Catanaise et d'Iseult la nourrice;

14° Ceux de la princesse Marie et de Sanche; et ainsi de tous les comparses.



Achevé d'imprimer

le cinq juin mil huit cent quatre-vingt-dix

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

